

LECTURES.CULTURES



**DOSSIER
NATURE
& CULTURE,
LES DEUX
ENSEMBLE**

p.17



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) : GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse (Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

UN DOSSIER SUR L'ÉCOLOGIE QUI PORTE LA SOLIDARITÉ

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Depuis le 1^{er} septembre, le secteur des Centres d'expression et de créativité et des pratiques artistiques en amateur a rejoint le service général de l'Action territoriale. Ce sont pas moins de 138 CEC et 12 Fédérations musicales et de théâtre amateur qui sont actives en Fédération Wallonie-Bruxelles pour permettre l'accès de la population à la culture par la pratique artistique.

Les inondations diluviennes qui ont touché la Wallonie en juillet sont encore dans tous les esprits. Elles n'ont pas épargné nos secteurs. Des bibliothèques, des centres culturels, des centres d'expression et de créativité, des musées et des maisons de jeunes ont été dramatiquement affectés. Dans les vallées de la Vesdre et de l'Ourthe, certains équipements ont été détruits corps et biens. Dans les semaines qui ont suivi cette catastrophe, les travailleurs de la culture se sont mobilisés. Sur place, pour aider les sinistrés à remplir les documents nécessaires à leur indemnisation, pour accueillir ceux qui avaient tout perdu et les orienter dans leurs démarches. On a vu des bibliothécaires jouer ce rôle d'écrivains publics le jour et prêter des livres le soir, arpentant les rues désolées avec des caddies. Des conservateurs du patrimoine ont sauvé les pièces de leurs musées en les enlevant à la boue qui les avait emportées. Des centres culturels sont devenus des lieux d'accueil d'urgence. Dans le même temps, les réseaux se mobilisaient partout en Fédération Wallonie-Bruxelles pour fournir des livres, des ordinateurs ou du mobilier aux institutions culturelles ravagées. Cette solidarité restera comme un des faits marquants de cette crise.

Pour de nombreux scientifiques, ces événements climatiques extrêmes sont liés au réchauffement climatique. Cela fait des années que les opérateurs culturels territoriaux sont sensibilisés aux questions environnementales. Nous avons choisi de consacrer le dossier de cet automne à cette question. Contrepoin de celui que nous avons publié en février 2016 dans la revue *Lectures*, il met en évidence le chemin parcouru en cinq ans. Bibliothèques et centres culturels se mobilisent, passent à l'action autour de projets tout à fait concrets, des grainothèques aux initiatives de maraîchage collectif. Le prix Ethias 2020 a récompensé trois projets novateurs portés par des centres culturels autour des problématiques de l'agriculture paysanne, du paysage ou encore des jardins partagés. On touche ici à ce qui fait la spécificité de nos secteurs : à la croisée du territoire, des pratiques artistiques et de l'éducation permanente, ils suscitent le débat, mettent la population en mouvement et poussent les citoyens à s'engager.

Depuis le 1^{er} septembre, le secteur des Centres d'expression et de créativité et des pratiques artistiques en amateur a rejoint le service général de l'Action territoriale. Ce sont pas moins de 138 CEC et 12 Fédérations musicales et de théâtre amateur qui sont actives en Fédération Wallonie-Bruxelles pour permettre l'accès de la population à la culture par la pratique artistique. *Lectures.Cultures* va donc une nouvelle fois évoluer pour rendre compte au mieux des réalités de ces opérateurs et les intégrer à la réflexion sur le développement culturel territorial qui est au cœur de la démarche de la revue. Nous sommes convaincus que ces structures dont les ateliers sont ouverts à toute la population jouent un rôle majeur dans la construction des politiques culturelles au niveau local. Elles sont aussi souvent adossées aux centres culturels ou partenaires des bibliothèques. C'est donc assez naturellement qu'elles s'associent aujourd'hui aux acteurs du territoire. Nous leur souhaitons la bienvenue !

Au moment de boucler ce numéro, nous terminons l'examen de la recevabilité des dossiers de demande de soutien dans le cadre de Territoires de création, la deuxième édition de l'appel à projets Un Futur pour la Culture. Pour mémoire, ce programme permet de soutenir des artistes dans le cadre de projets permettant la rencontre d'une œuvre avec la population et les acteurs d'un territoire. Cette année, 463 dossiers ont été proposés par des artistes en collaboration avec des opérateurs culturels. Plus de 350 d'entre eux ont été déclarés recevables. Le jury commence son travail. Les Centres culturels et les salles de diffusion ont à nouveau fait preuve de beaucoup de réactivité. Les convoyeurs attendent. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Marie-Angèle Dehaye, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Thierry Maudoux, Florence Richter, Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Aurélie Puissant, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Rellecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°25 (Novembre-Décembre 2021)

5^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



03 ÉDITORIAL

03 Un dossier sur l'écologie qui porte la solidarité
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Congrès IFLA 2021 : découvrir, discuter, provoquer, résoudre
par Jean-Philippe Accart
09 Congrès IFLA 2021 : « Travaillons ensemble pour un meilleur avenir »
par Cynthia Empain

12 ICI ET AILLEURS

12 Au centre culturel d'Amay, fais ce qu'il te plaît
par Liliane Fanello

17 DOSSIER

17 Nature & Culture : les deux ensemble

57 MÉTIER

57 Le PECA et les Jeunesses musicales de la Province de Luxembourg
par Aurélie Puissant

SOMMAIRE



57



84



93

60 PORTRAIT

60 Sybille Mathiaud,
peintre pour l'humain et la nature
par Catherine Callico

63 AUVIO

CD

63 Ici se trouve une chanson infinie
par Benoit van Langenhove

65 LECTURE

SOCIÉTÉ

65 Militants, activistes, agitateurs :
les nouveaux agents des possibles
par Bernard Lobet

68 La jeunesse :
intime autant qu'universelle
par Thomas Casavecchia

72 Collections patrimoniales :
du singulier, de l'inattendu, du bizarre
par Catherine Renson

76 Arts plastiques :
le vrai, le vivant, le beau
par Nathalie Trouveroy

BANDE DESSINÉE

79 Le cœur des femmes
par Marianne Puttemans

81 JEU

81 Jouons avec les mots
par Pascal Deru

84 JEUNESSE

ACTION

84 Huy, cet écrin de choix
pour le théâtre jeune public
par Laurence Bertels

ENFANT

89 Blanche-Neige, deux regards
par Michel Defourny

ADO

91 Quand l'écriture ignore
les catégories
par Maggy Rayet

PORTRAIT

93 Pierre Coran et les animaux rêveurs
par Isabelle Decuyper

CONGRÈS DE L'IFLA 2021 : DÉCOUVRIR, DISCUTER, PROVOQUER, RÉSOUDRE

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART
consultant en sciences de l'information

Cet été, pour la première fois de son histoire, à l'instar de nombreux autres congrès professionnels (tel celui de l'American Library Association en juin dernier), la Conférence internationale des bibliothèques et de l'information (IFLA WLIC 2021, ifla-wlic2021.com) s'est tenue en ligne, entre le 17 et le 19 août derniers. Une des difficultés était de faire en sorte que les 150 conférences¹ prévues puissent être visionnées, quel que soit le fuseau horaire, l'IFLA touchant des professionnels répartis sur toute la planète. Ce fut apparemment le cas avec la possibilité donnée d'écouter les sessions enregistrées comme des podcasts (à condition d'être inscrit comme participant au Congrès). Lors de son discours d'introduction, la présidente en exercice jusqu'à la fin du congrès Christine Mackenzie (Australie) rappelle le rôle essentiel des bibliothèques pour les communautés qu'elles desservent, le fait aussi que la profession puisse se rassembler autour de cette conférence annuelle constitue un élément important de cohésion, de partage de connaissances et de pratiques.

Le thème 2021 du congrès est « *Let's work together for the future : discover, discuss, present, provoke, solve* » (« Travaillons ensemble pour le futur : découvrir, discuter, provoquer, résoudre ») avec plusieurs sous-thèmes particuliers :

- *Libraries Enable* (formation, innovation, et développement des compétences) ;
- *Libraries Inspire* (développement de solutions créatives) ;

- *Libraries Include* (futur et démocratie, programmes inclusifs) ;
- *Libraries Innovate* (prospectives et évolution du numérique) ;
- *Libraries Sustain* (en lien avec les objectifs du développement durable de l'ONU, et plus spécifiquement autour de la sauvegarde du patrimoine culturel et naturel).

Les points évoqués ci-dessous sont extraits des différentes conférences. Il s'agit d'une sélection, car la conférence est généralement très riche en sujets et discussions abordés.

LA STRATÉGIE 2019-2024 DE L'IFLA : UNE RÉFÉRENCE POUR NOTRE DOMAINE

Le congrès est l'occasion de réaffirmer la finalité de la stratégie de l'IFLA et d'accélérer les efforts entrepris pour la mettre en place. À une époque de changement et d'incertitude, il est essentiel de tirer parti de toutes les ressources du secteur des bibliothèques – celles-ci étant présentes dans le monde entier – avec pour objectif de leur assurer un avenir durable. La stratégie définit une vision – des bibliothèques unifiées contribuent à une société instruite, informée et participative – et une mission – inspirer, impliquer, aider et connecter ledit secteur. À travers les quatre directions stratégiques, elle détaille les domaines d'action principaux, valables non seulement au niveau global, mais pour tous les aspects de la profession. Chacune de ces directions – amplifier la voix mondiale des bibliothèques, inspirer et renforcer la pratique pro-

fessionnelle, connecter et donner des moyens à notre domaine, optimiser notre organisation – comprend quatre initiatives, qui à leur tour couvrent toutes les actions individuelles contribuant à assurer la mise en œuvre de la stratégie d'une manière concrète².

SAUVEGARDER LE PATRIMOINE MONDIAL

Les bibliothèques, les archives, les musées, les monuments et les sites historiques partagent une valeur clé : l'importance vitale de préserver le passé pour préparer l'avenir. Ils souhaitent ainsi contribuer au bien-être des générations futures. Avec cet objectif, la session de la présidente de l'IFLA s'est concentrée sur la collaboration pour le patrimoine. Réunissant ses homologues – David Fricker, président du Conseil international des archives, Alberto Garlandini, président du Conseil international des musées (ICOM), et Teresa Patricio, présidente du Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS) –, la session a exploré les leçons apprises sur la manière de construire et de garantir le soutien nécessaire aux décideurs politiques. Avoir des objectifs de développement durable en tant que base de coopération est essentiel, ainsi que les efforts visant à garantir l'inclusion. De nombreuses possibilités de collaboration à tous les niveaux apparaissent et l'IFLA va poursuivre son travail avec les organisations sœurs : elle encourage ses membres à faire de même au niveau national.



INCLUSION ET ÉCOSYSTÈME NUMÉRIQUE GLOBAL

La pandémie souligne les coûts des inégalités pour la société, mesurés en termes de gaspillage potentiel, de droits non respectés et de cohésion sociale érodée. L'expérience de ceux qui sont capables de se connecter, d'accéder à des services et à du contenu contraste considérablement avec ceux qui ne le peuvent pas. Comment agir pour combler ces différences ? Dans sa présentation, Teddy Woodhouse (Alliance for Affordable Internet³), démontre l'ampleur du problème, présent également dans les pays les plus riches. Les bibliothèques peuvent alors permettre à plus de personnes de se connecter, veillant ainsi à ce que la fracture numérique ne devienne pas un écart de développement. Puis, Emilia Saiz, secrétaire générale de Cités et gouvernements locaux unis⁴, fait valoir que les inégalités ne peuvent plus être ignorées. De nouveaux modèles de croissance sont nécessaires, avec des gouvernements locaux et régionaux travaillant à l'élaboration d'un pacte pour l'avenir. Elle a chaleureusement invité l'IFLA à participer à ce travail.

Au cours des vingt derniers mois, les bibliothèques du monde entier ont dû

non seulement trouver des moyens de fournir leurs services à distance lorsque cela était possible, mais également réfléchir à leur rôle plus large dans l'écosystème numérique. Elles souhaitent s'assurer que leurs communautés profitent des possibilités qui leur sont offertes. La meilleure façon d'y parvenir est d'être pleinement intégrées dans les stratégies gouvernementales officielles. L'IFLA joue un rôle de premier plan dans la recherche sur ce champ particulier : une grande variété de pays est examinée, la recherche révèle que de nombreux gouvernements reconnaissent le rôle des bibliothèques, de la connectivité à Internet, à la fourniture de contenu et au développement des compétences numériques. Différentes approches de financement sont citées, dont les partenariats public-privé. Les recherches menées par l'IFLA révèlent leur utilité pour défendre la cause des bibliothèques auprès des décideurs et financeurs.

RÉPONDRE AUX PRIORITÉS RÉGIONALES

Un des résultats clés de la révision de la gouvernance de l'IFLA a été le renforcement de ses propres structures

au niveau régional, permettant ainsi de mieux répondre aux besoins des bibliothèques partout dans le monde. La conférence est l'occasion d'avoir des discussions avec les six régions du monde avec lesquelles l'IFLA travaillera à l'avenir. Chaque session s'est concentrée sur une question soulignée comme une priorité pour le plaidoyer (lobbying) des bibliothèques :

- l'apprentissage tout au long de la vie en Asie-Océanie,
- le droit d'auteur et le libre accès en Europe,
- les politiques et les lois des bibliothèques en Amérique latine et dans les Caraïbes,
- la préservation et la gestion des risques au Moyen-Orient et en Afrique du Nord,
- l'inclusion numérique en Amérique du Nord,
- et l'alphabetisation et la lecture en Afrique subsaharienne.

On le voit, les préoccupations des professionnels sont très différentes selon les lieux d'exercice et les régions du monde. Cependant, l'actualité fait régulièrement une entrée en force au sein des conférences annuelles, tant les raisons d'intervenir sont nombreuses suite à des désastres naturels, des guerres ou des conflits. ►

► DÉCLARATION DE L'IFLA SUR L'AFGHANISTAN

Lors de sa conférence annuelle, l'IFLA est donc sollicitée par une actualité brûlante : ce fut le cas le 19 août 2021 avec la Déclaration sur l'Afghanistan publiée par la présidente de l'IFLA Christine Mackenzie et le secrétaire général Gerald Leitner. Aux côtés de la communauté internationale, l'IFLA a suivi de près les événements en Afghanistan. La préoccupation majeure concerne avant tout le peuple afghan, en particulier les groupes les plus vulnérables, notamment les femmes et les jeunes filles. L'IFLA se joint à l'appel mondial au respect et à la défense des droits humains de tous les citoyens afghans. En tant que voix du domaine mondial des bibliothèques, un accent particulier est mis sur le droit à l'éducation et l'accès à l'information, la liberté d'opinion et d'expression, et les droits culturels pour tous. Pour garantir le droit de participer à la vie culturelle, le patrimoine culturel diversifié de l'Afghanistan sous toutes ses formes, tant matérielles qu'immatérielles, doit être sauvegardé. L'IFLA appelle les autorités afghanes à protéger les bibliothèques et leurs collections, y compris les collections du patrimoine documentaire détenues par les citoyens dans des collections privées, ainsi que dans toutes les institutions de mémoire, musées, archives, galeries, monuments et sites à travers le pays. L'accent est mis sur la nécessité d'atténuer les menaces associées au trafic illicite et au vol de biens culturels, le patrimoine documentaire étant particulièrement vulnérable.

L'IFLA joint sa voix à celles d'autres organisations culturelles internationales pour appeler les autorités à continuer de respecter leurs obligations internationales de protéger le patrimoine en tant qu'État partie prenante de la Convention de La Haye de 1954 pour la protection des biens culturels et à ses protocoles, et à la Convention de l'UNESCO de 1970. Ces conventions insistent sur les moyens d'interdire et de prévenir l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites de biens culturels.

Enfin, l'IFLA honore ceux qui ont déjà risqué leur vie pour protéger le patrimoine documentaire et culturel du pays sous toutes ses formes. La Fédération continue d'assurer la liaison avec son réseau dans la région et ses partenaires internationaux pour surveiller la situation et fournir tout le soutien possible.

LES PRIX ANNUELS DE L'IFLA

Afin de conclure sur une note optimiste, la conférence annuelle est l'occasion de décerner des prix qui récompensent des bibliothèques et des bibliothécaires pour leur action ou leur engagement. Le prix « IFLA PressReader International Marketing » est l'un des plus anciens (sous des noms différents) et des plus connus : il récompense des campagnes ou des projets marketing créatifs et novateurs. La section Management et Marketing de l'IFLA travaille pour cela avec la société PressReader⁵ et elle décerne cette année des prix à plusieurs bibliothèques :

- 1^{er} prix – les Bibliothèques de la Monash University (Australie) et de la Penn State University (États-Unis) pour leur concours simultané de recettes de cuisine extraites de livres anciens « Bake off »⁶ ;
- 2^e prix – Les bibliothèques de la ville de Jinan (Chine) pour leur étude Quancheng qui aide les prestataires de services de bibliothèques à mieux comprendre les besoins de leurs usagers ;
- 3^e prix – LGMA / Libraries Ireland (Irlande) pour la campagne « Regardez de plus près votre bibliothèque » qui fait la promotion sur le plan national des bibliothèques irlandaises.

L'autre prix d'importance est celui de « la Bibliothèque publique de l'année » qui est allé à « Deichman Bjørvika »⁷ en Norvège avec un bâtiment emblématique.

En guise de conclusion, il est utile de signaler que la nouvelle présidente en exercice de l'IFLA est Barbara Lison (Bibliothèque publique de Brême, en Allemagne), dont c'est le deuxième mandat électif. Enfin, depuis août der-

nier, l'IFLA a ouvert son nouveau web avec un design renouvelé qui vous invite à monter à bord pour un voyage en bibliothèques !⁸ ●

Notes

1. Voir le programme : <https://www.ifla-wlic2021.com/x/program>.
2. <https://www.ifla.org/units/strategy/>
3. <https://a4ai.org/>
4. <https://www.uclg.org/fr>
5. <https://www.pressreader.com/catalog>
6. <https://www.monash.edu/library/rare-books-bake-off>
7. <https://deichman.no/bibliotekene/bj%C3%B8rvika>
8. <https://www.ifla.org/>

CONGRES DE L'IFLA 2021 : LET'S WORK TOGETHER FOR A BETTER FUTURE (TRAVAILLONS ENSEMBLE POUR UN MEILLEUR AVENIR)

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Pôle professionnel, Bibliothèque centrale des Riches-Claires pour la Région de Bruxelles-Capitale

Le congrès de l'IFLA (Fédération internationale des associations et institutions de bibliothèques) a eu lieu du 17 au 19 août 2021. Prévu initialement à Rotterdam, il a malheureusement dû être donné virtuellement. Malgré tout, ce congrès a réuni 2.750 participants venant de 125 pays et près de 160 sessions ont été réparties sur ces trois jours. Une plateforme dédiée a été mise en ligne avec l'aide de Delegate Connect.

Les sessions étaient réparties sur trois canaux de diffusion, ce qui permettait de choisir celles qui nous intéressaient le plus, un peu comme lors d'un congrès en présentiel. De plus, chaque jour de conférence commençait en fonction d'un fuseau horaire différent afin de permettre à tous et toutes d'en profiter. Nous avons donc commencé le 17 août avec le fuseau européen (début de la conférence à 9 heures du matin), le jour suivant avec le fuseau américain (début à 15 heures) et enfin le dernier jour avec un fuseau australien (début à 4 heures du matin !).

Chaque session était suivie d'un Q&A via zoom, ce qui a permis à chacun non seulement de se voir mais aussi

d'échanger sur le contenu de la session. Cet échange a aussi pu se faire pendant les sessions via le chat. Le congrès était axé autour de cinq grands axes : les bibliothèques innovent, incluent, soutiennent, inspirent et permettent.

LES BIBLIOTHÈQUES INNOVENT (LIBRARIES INNOVATE)

On le sait, nos bibliothèques doivent suivre les innovations afin d'adhérer au plus près aux besoins de nos usagers. Nous avons dû nous adapter aux demandes de dématérialisation dues au Covid. La Bibliothèque royale a par exemple dégagé des tâches qui pouvaient être réalisées en télétravail : cataloguer les ebooks, vérifier et corriger les entrées de catalogues.

Mais au-delà des innovations techniques, nos bibliothèques évoluent constamment en adaptant leurs thésauros et catalogues aux termes actuels. Ainsi, la Library of Congress a changé le terme « Étrangers illégaux » en « Immigration non autorisée ». Les éditeurs doivent donc faire attention à équilibrer le besoin de connaissances mises à jour avec le maintien d'une cohérence dans le temps tout en s'assurant que les usagers ne s'y perdent pas.

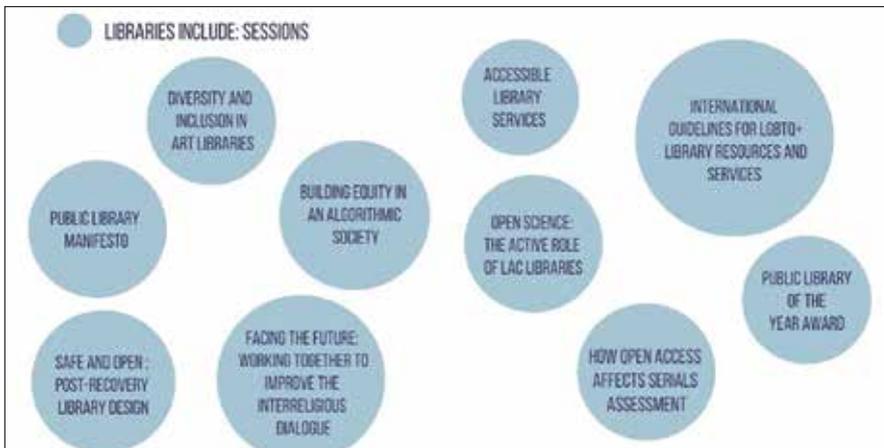
LES BIBLIOTHÈQUES INCLUENT (LIBRARIES INCLUDE)

Plus que jamais, les bibliothèques ont un rôle à jouer dans la diffusion d'information. Pour cela, nous devons pouvoir accueillir tous les publics. Il est bon de rappeler qu'en ce sens l'IFLA et l'UNESCO ont publié en 1994 un manifeste des bibliothèques qui affirme :

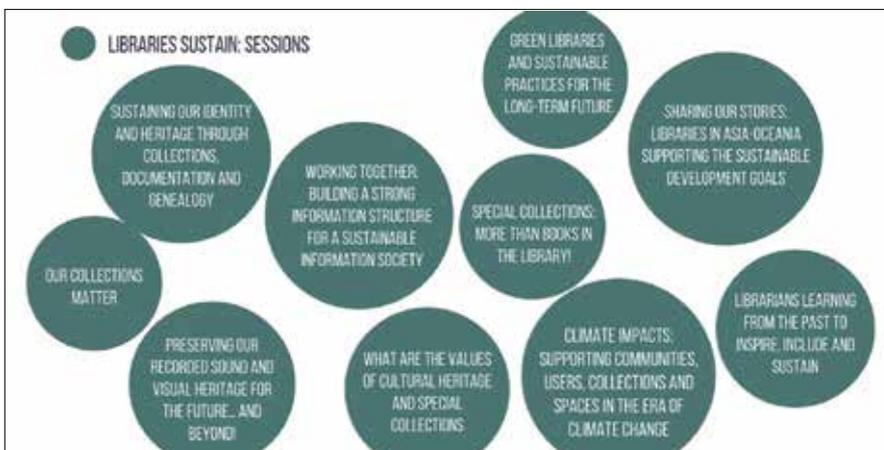
« La bibliothèque publique est, par excellence, le centre d'information local, où l'utilisateur peut trouver facilement toutes sortes de connaissances et d'informations. Les services qu'elle assure sont également accessibles à tous, sans distinction d'âge, de race, de sexe, de religion, de nationalité, de langue ou de condition sociale. Des prestations et des équipements spéciaux doivent y être prévus à l'intention de ceux qui ne peuvent, pour une raison ou une autre, utiliser les services et le matériel normalement fournis, par exemple les mi- ▶



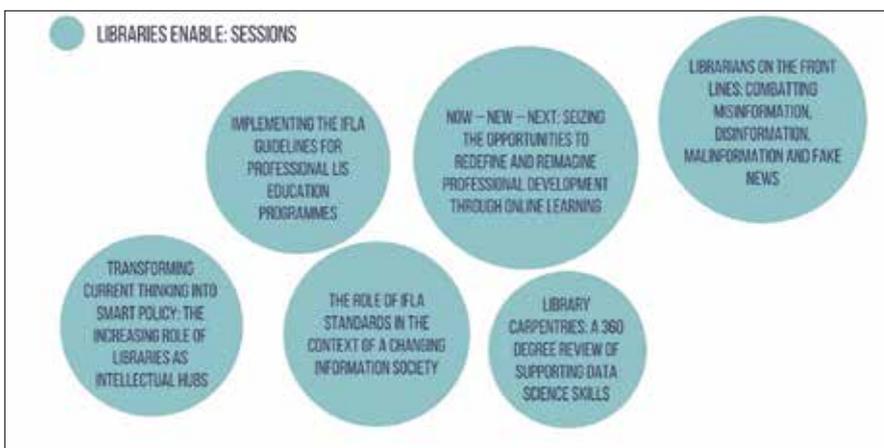
Libraries innovate



Libraries include



Libraries sustain



Libraries enable

- norités linguistiques, les handicapés, les personnes hospitalisées ou incarcérées. [...] »

Nous devons donc faire attention à ce que tou-te-s se sentent en sécurité dans nos bibliothèques. Pour approfondir le sujet, je vous invite à lire l'article sur le Congrès de l'ABF : « Bibliothèques

inclusives et solidaires » (*Lectures. Cultures*, n° 24, pages 21-23). Il est toutefois important de noter que l'IFLA travaille sur une version actualisée de son Manifeste, qu'il existe aussi des manifestes sur les Bibliothèques multiculturelles et l'accueil des publics LGBTQIA+ en bibliothèque.

LES BIBLIOTHÈQUES SOUTIENNENT (LIBRARIES SUSTAIN)

Les bibliothèques ont un rôle essentiel à jouer dans le développement durable et dans l'échange d'information. Nous avons pu voir des projets de bibliothèques qui développent des réseaux, tant au niveau régional que national ou même continental.

De même, les bibliothèques doivent servir de lieux de recherche et de conservation des héritages locaux ; beaucoup d'entre elles servent de conservatoire des archives tribales et sont énormément impliquées dans la reconnaissance des minorités. C'est particulièrement le cas des bibliothèques de Nouvelle-Zélande qui commencent chaque intervention en remerciant leurs aînés.

Enfin, il ne faut pas négliger l'aspect « Bibliothèques vertes » : beaucoup de bibliothèques développent des espaces verts accessibles à tou-te-s mais aussi de partage d'information via des collections particulières et/ou des animations.

LES BIBLIOTHÈQUES INSPIRENT (LIBRARIES INSPIRE)

Les bibliothèques inspirent les usagers à développer leurs connaissances mais aussi à développer leurs compétences, qu'elles soient artistiques, informatiques, en business... via des cours, des concerts, des soirées culturelles, des marchés aux associations... Nous sommes là pour soutenir nos usagers dans toutes les étapes de leur vie et les aider à trouver les informations dont ils ont besoin, et ce gratuitement !

LES BIBLIOTHÈQUES PERMETTENT (LIBRARIES ENABLE)

Finalement, les bibliothèques permettent tout ce qui vient d'être évoqué ! C'est grâce à notre présence et à notre aide que les usagers ont accès à toutes les informations, aux activités

développées au sein de leur communauté. Les bibliothèques permettant à tou-te-s de se retrouver dans un lieu où ils/elles se savent accueilli/es, où ils ne seront pas jugés et où quelqu'un les écouterait et répondrait à leurs questions.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ANNÉE 2021

Après une pause d'un an, le concours de la meilleure nouvelle bibliothèque publique est de retour. Et surprise, une bibliothèque belge était parmi les finalistes ! Covid oblige, les inscriptions étaient ouvertes pour les bibliothèques ouvertes en 2019 et 2020. Parmi les 32 applications, voici donc les cinq finalistes :

- **Marrickville Library** (Australie), ouverte en 2019, a été construite dans un ancien hôpital, très important aux yeux de la Communauté. Il était donc important de lui laisser son identité première. Les bâtisseurs ont apporté une attention particulière à ce que tout soit réutilisé. Même l'eau récoltée sert à arroser les plantes et est réutilisée dans les toilettes.
- **Deichman Bjørvika – Oslo Public Library** (Norvège), ouverte en 2020. Elle possède 450.000 ouvrages sur cinq étages dans lesquels l'accent a été mis sur l'éclairage naturel et une utilisation minimale de l'énergie. Cette bibliothèque possède une section jeunesse truffée de petits endroits cachés, d'un cinéma, d'une salle de conférences, d'un café et d'un « maker space ».
- **Het Predikheren** (Mechelen, Belgique), ouverte en 2019. Cette bibliothèque a été construite au sein d'un monastère à l'abandon depuis 50 ans et le parti a été pris de garder l'aspect ancien du bâtiment tout en y injectant une dose de modernité avec le mobilier et l'aménagement.
- **Ningbo New Library** (Chine), ouverte en 2019. Construite en bordure de zone humide, l'écologie est très présente dans cette bibliothèque avec un système de recyclage d'eau de pluie et des rideaux qui s'abaissent en fonction de la luminosité.

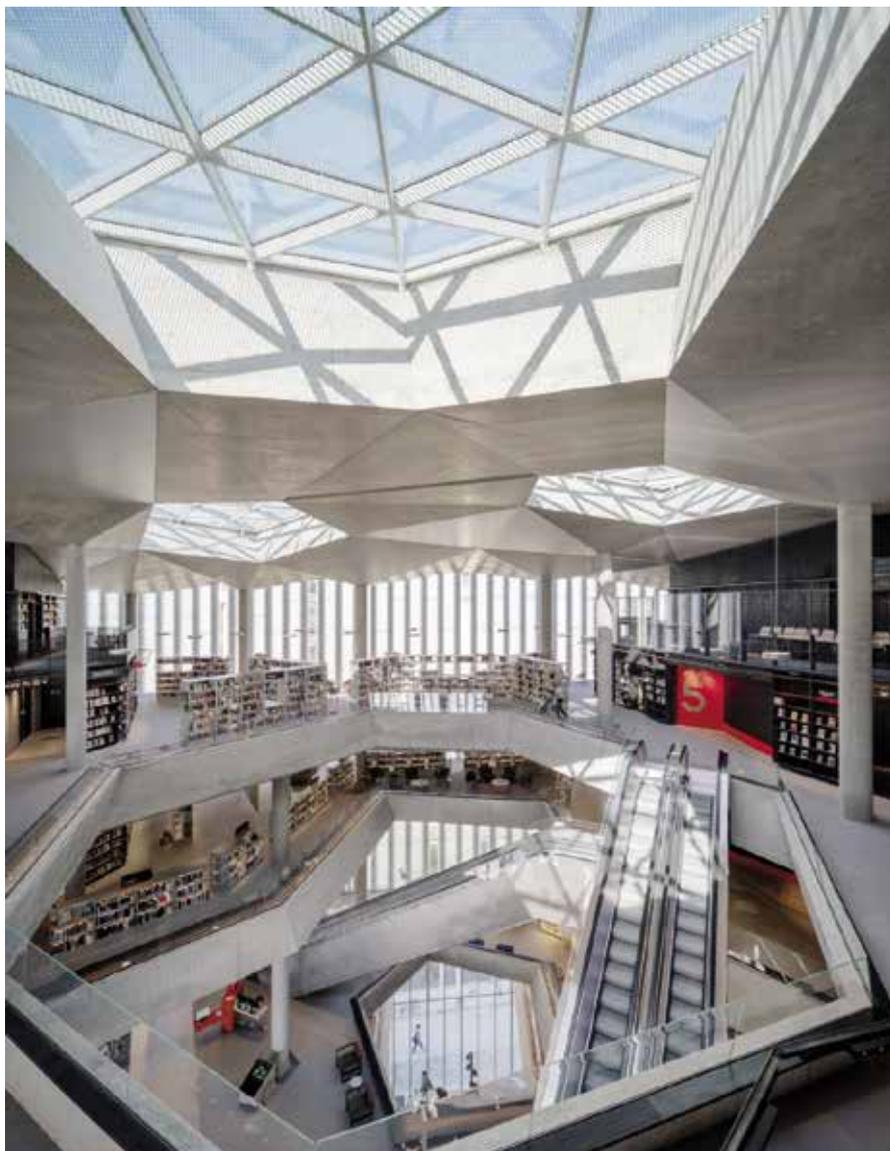
- **Forum Groningen** (Pays-Bas), ouverte en 2019. Cette bibliothèque a décidé de tout miser sur la technologie avec une énorme salle aux écrans géants, deux grands espaces d'exposition, un smartlab ; il s'agit vraiment d'un bâtiment multi-usage.

La bibliothèque gagnante est **Deichman Bjørvika – Oslo Public Library**.

Outre ces différentes sessions et malgré la formule « en distanciel », le congrès de l'IFLA n'a pas dérogé à ses habitudes en présentant des posters sessions et un marché aux exposants.

Ceux-ci étaient disponibles via chat tout au long du congrès. Les posters étaient présentés sous forme de PDF avec une brève explication et, comme lors d'un congrès en présentiel, nous pouvions communiquer avec leurs auteurs, mais cette fois aussi sous forme de chat.

En conclusion, le congrès de l'IFLA a été très enrichissant malgré sa formule digitale et a réussi à laisser place aux échanges. J'avoue avoir hâte de pouvoir recommencer ces congrès en présentiel afin de profiter au maximum de ces échanges entre bibliothécaires du monde entier et de partager notre passion commune pour notre métier. ●



Bibliothèque Deichman à Oslo © Einar Aslaksen

À AMAY, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

Toutes les photos : © Centre Culturel d'Amay

La commune d'Amay compte environ 14.000 habitants, un taux de chômage de 16,5 %, de nombreux logements sociaux, un long passé sidérurgique, une Académie, LA Maison de la Poésie, une radio animée par des bénévoles sept jours sur sept... Et jamais très loin : le Centre culturel d'Amay, dont les locaux vibrent au rythme des concerts, seuls-en-scène, spectacles scolaires, séances cinéma, séminaires, foires du livre et foires du disque, conférences, fêtes, théâtre amateur, rencontres, émotions et applaudissements, ou parfois grincements de dents...

Le bâtiment actuel du Centre culturel d'Amay a conservé le nom du temps où il était un cinéma : Les Variétés. À sa création, ce complexe cinématographique était parmi les plus grands de Wallonie. Après une longue saga qui s'est terminée par sa fermeture, le Centre culturel a négocié avec la commune d'Amay et obtenu la gestion du complexe, avec pour mission d'y développer des activités culturelles.

Pour le Centre culturel, l'installation aux Variétés a marqué le début d'une nouvelle ère. Pendant longtemps, quand il était encore le Foyer culturel d'Amay, il a occupé des locaux à la maison communale d'Ampsin, avec des chapiteaux montés et démontés au gré des besoins. Au cours des dernières années, l'équipe du Centre culturel a réalisé de multiples transformations et aménagements autofinancés afin de donner au complexe Les Variétés sa nature actuelle. Aujourd'hui, l'espace revit. Il est devenu un véritable lieu de



Chaque enfant amaytois vient au moins une fois par an voir un film au centre culturel

vie, de création et de diffusion, ouvert aux artistes, mais aussi aux associations, pour des projets, des répétitions, des réunions... « Il n'y a pas une soirée où les lieux ne sont pas occupés », se réjouit Eddy Gijsens, le directeur.

RASSEMBLER LES PUBLICS DE TOUS HORIZONS

De sa première tranche de vie, le Centre culturel d'Amay a cependant gardé les bases. « Lors de la création du Foyer culturel d'Amay en 1975, l'idée première était de rassembler, soutenir et coordonner le potentiel associatif. L'autre mission importante était l'éducation permanente », explique Eddy Gijsens. « Travailler avec le tissu associatif local, dense et diversifié, et les écoles, c'est toucher un public le plus large possible et faire en sorte que les gens ne soient pas que consommateurs ou spectateurs, mais aussi acteurs de leur propre développement et du développement culturel de la commune. C'est l'essence même de la création du Foyer culturel d'Amay. »

Et cet ADN est resté ancré. « Soutenir les initiatives locales peut en effet être déclencheur d'une démarche responsable citoyenne et participative vers une mise en autonomie active. Cela favorise la coopération du plus grand nombre au développement culturel local. » Aujourd'hui, la traditionnelle Fête des enfants est sans doute le projet le plus fédérateur du Centre culturel. Cet événement festif, organisé tous les deux ans, rassemble sur la Grand-Place d'Amay associations et public familial autour d'ateliers, spectacles, jeux, concours...

FORT ENGAGEMENT

L'esprit de mai 68 a longtemps plané sur les activités du Foyer culturel. « Évidemment, l'engagement est très connoté à gauche puisqu'Amay a été une commune rouge vif pendant plus de quarante ans », poursuit le directeur. « L'idée était de se saisir des faits de société et de les développer avec nos



La Fête des Enfants mobilise de nombreux citoyens et associations amaytoises

outils. Cela donnait lieu à toutes sortes d'animations et cela suscitait l'adhésion d'une grande partie de la population. Nous avons par exemple organisé des convois humanitaires vers la Pologne du temps de Solidarność, ou encore de la Roumanie lors de la chute du président Ceaușescu. » Parmi les autres sujets pris à bras-le-corps : l'apartheid, le droit à l'avortement... « Nous avons aussi accueilli une douzaine d'objecteurs de conscience pour leur service civil. »

Autre sujet important dans la commune : la place des femmes dans la société. Une coordination des femmes existe depuis une vingtaine d'années. Un groupe d'Amaytoises bénévoles se rassemble au Centre culturel pour réfléchir à cette thématique. Une animatrice du Centre culturel conduit les réunions. « Chaque année, le 8 mars et le 25 novembre – Journées internationales des droits des femmes et pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes – donnent lieu à des expos, des débats, des projections cinématographiques, des ateliers, des rencontres avec d'autres associations... », précise Axelle Fuks, responsable de la communication du Centre culturel d'Amay.

LE TOURNANT DES DÉCRETS

Les deux premières décennies du Centre culturel étaient aussi une époque où tout le monde, dans l'équipe, touchait un peu à tout et où beaucoup de choses s'apprenaient sur le tas. « Quand je suis arrivé, nous n'avions pas vraiment de spécialisation. Nous étions tous polyvalents et les idées fusaient dans tous les sens. Personnellement, je n'avais pas vraiment de bagage culturel. J'ai fait de la régie, de l'animation, de la communication, de l'entretien, de la maintenance... », raconte Eddy Gijsens.

Les différents décrets liés aux Centres culturels ont changé la donne, et ont mis un peu d'« ordre » dans tout cela. « Dès les années 1990, cet esprit des débuts a un peu changé. La volonté de la Fédération Wallonie-Bruxelles était de nous inciter à investir davantage dans la diffusion et à revenir aux fondamentaux. Nous sommes ainsi entrés dans une nouvelle ère. Nous avons équipé, transformé et énormément investi dans notre infrastructure. Et le Centre culturel a eu un directeur, des personnes dédiées à l'animation, à la communication... »



Stage Amay-Lanta

► CURIOSITÉ DÉCOMPLEXÉE

L'équipe a gardé d'avant les années 1990 une curiosité, de l'audace et une ouverture d'esprit. Il en faut pour donner carte blanche à l'idée du comptable de stage d'aventure pour jeunes, Amay Lanta. Ou encore à son idée de projet foot et culture. Il en faut aussi pour programmer des formes artistiques peu connues du public amaytois. Le Centre culturel n'a pas froid aux yeux. Il veut se faire plaisir et assume. « J'ai toujours eu en horreur les gens qui disent "ça, ce n'est pas pour notre public" ! Le public ne nous appartient pas », commente le directeur.

« Bien sûr, parfois nous nous plantons. Mais moi, j'ai envie de montrer au public amaytois aussi bien de la danse contemporaine que du théâtre expérimental ou des humoristes, le tout sans *a priori*. » Le souvenir du

spectacle *Lapin Choucroute* (d'après Karl Valentin, mis en scène par Christine Mordant) a suivi le Centre culturel d'Amay pendant des années. « Je trouvais ce spectacle magnifique, en plus un acteur amaytois y jouait », raconte Eddy Gijssens. « Mais c'était un spectacle "tout ou rien". La moitié des gens se sont levés et sont partis pendant la représentation. Cela veut aussi dire qu'une moitié de la salle est restée ! » Si la diffusion et l'aide à la création occupent de plus en plus de place dans le quotidien de l'équipe du Centre culturel, qui a obtenu sa reconnaissance le 1^{er} janvier 2021, l'éducation permanente reste un axe important, notamment au travers de synergies avec les associations locales comme la Maison de la Poésie, l'Académie de Musique, ou encore Amay en transition, Passeurs de mémoire, Amitiés Amay-Bénin...

COLLECTIF 4540

Le projet 4540 (du code postal d'Amay) est l'un des plus beaux exemples récents menés par le Centre culturel d'Amay. Depuis trois ans, celui-ci travaille avec des jeunes autour de l'art urbain et du rap. Tout a commencé quand le Centre culturel a été sollicité pour aider des adolescents de la commune en décrochage scolaire grâce à des ateliers radio. « À force de travail d'équipe, de séances d'écritures et de sessions d'enregistrements, ces jeunes ont fini par reprendre le chemin de l'école, mais pas que ! D'autres jeunes ont rejoint l'aventure et ensemble, ils ont créé le Collectif 4540. Une fois regroupés en collectif, une idée un peu folle leur est venue : créer le premier festival Rap de la commune », raconte Axelle Fuks. Et ils l'on fait ! Le 4540 Urban Festival a mis le feu à la Place Sainte-Ode d'Amay



Collectif 4540

le 11 septembre dernier. « Les jeunes du collectif s'y sont produits pour la première fois aux côtés d'artistes confirmés. Ces ados ont aussi mis sur pied un tas de formations de musiques urbaines accessibles à tous les jeunes qui partagent la même passion : écriture, musique assistée par ordinateur, enregistrement, coaching scénique... »

UN FILM + UN SPECTACLE PAR AN

Ce projet est d'autant plus important que, de manière générale, les adolescents restent un public difficile à attirer au Centre culturel. C'est sans doute dû en partie au fait qu'à part une école d'enseignement spécialisé, Amay ne compte pas d'école secondaire. Par contre, le public d'école maternelle et primaire est extrêmement significatif pour le Centre culturel. « Nous voulons permettre aux enfants de toutes les écoles amaytoises de participer au minimum à deux activités par saison : un film et un spectacle vivant », affirme Eddy Gijssens.

Depuis 25 ans, Les Variétés participent à l'opération « Écran large sur Tableau noir » initiée par les Grignoux dans le cadre d'une programmation scolaire. Le Centre culturel multiplie également les projets Culture-École, où un artiste passe un mois dans une classe. Eddy Gijssens rêve que toutes les écoles de la commune soient concernées au moins une fois par ce projet.

ÇA TOURNE !

Dès 2009, la reprise de la gestion du complexe Les Variétés a permis au Centre culturel de développer et pérenniser l'outil cinéma. Ce patrimoine de la commune, le Centre culturel tient à le sauvegarder. Il multiplie les rendez-vous cinématographiques pour tous publics : Cinéfamilles, Cinéfile, Plateaux-télé au cinéma, Fête du cinéma belge, semaines à thème, ciné-club avec la Maison de la Laïcité d'Amay... Et même un cinéma en plein air depuis peu.

PROMOTION DU JAZZ

Le Centre culturel d'Amay a aussi été un acteur important de la promotion du jazz en province de Liège. « En 1985-86, avec la création de la classe de jazz de l'Académie de musique, nous avons commencé à programmer des concerts de jazz réguliers à Amay », raconte le directeur. Avec le jazz, Amay a une belle carte à jouer. « Dans notre prochain dossier, nous avons la volonté, avec plusieurs autres Centres culturels et partenaires, de monter un projet pour promouvoir le jazz dans l'arrondissement de Huy. On en reparlera peut-être dans trois ans ! »

ICI RADIO AMAY

Parmi les autres ambitions dans les cartons, citons la volonté de décentralisation. Et puis il y a AFM. Une spécialité de la commune, et une autre saga. Cette radio locale est née en 1981. « Radio associative au départ, elle est ouverte aux associations à tout Amaytois qui a envie de faire de la radio juste pour se ▶



Lancien cinéma d'Amay fait partie du patrimoine de la commune

- faire plaisir », décrit Eddy Gisjens. Le Centre culturel est derrière depuis le début. « Au début, on se cachait. Puis, au moment de la libéralisation des ondes, nous avons eu notre premier local. » La radio a traversé les évolutions et résisté au temps. Radio Amay est devenue une radio majoritairement musicale qui émet tous les jours de 7 heures à minuit.

Mais le Centre culturel a d'autres projets encore pour elle. « Nous allons par exemple recréer une émission culturelle où nous inviterons la Bibliothèque à venir présenter des livres, les Centres culturels voisins à parler de leur programmation, les jeunes du collectif 4540, un spécialiste du rock... Un Amaytois viendra aussi tenir une chronique cinéma sur les films à voir à Amay ou à Huy. Nous n'avons pas encore exploité tout son potentiel. Mais l'objectif est, ici aussi, de mélanger tous les publics. » ●



Radio Amay est animée par les bénévoles amaytois depuis 1981

LECTURES.CULTURES



DOSSIER
NATURE &
CULTURE,
LES DEUX
ENSEMBLE

SOMMAIRE



23



36



53

19

INTRODUCTION

19 C'est tout « naturel »...
par Florence Richter

21

COMMENT Y RÉFLÉCHIR

21 La folie statistique :
« tout baigne, la mer monte »...
par Yves Pages

23 Le Covid, accélérateur de transition
par François Ost

26 Comment « sauver » l'être humain
par l'animal ?
par Georges Chapouthier

29

OUTILS : LIVRES, DOCUMENTAIRES, ET NUMÉRIQUES

29 Parterre de pensées écologiques :
des livres de référence
par Bernard Lobet

34 Plantes pionnières : *Wild plants*,
documentaire de Nicolas Humbert
par Philippe Delvosalle

36 Développement durable et
numérique
par Cynthia Empain

39

ACTIONS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

39 Culture... durable ?
Avec les centres culturels à Bruxelles
par Lapo Bettarini

42 Le développement soutenable passe
par le travail de sensibilisation des centres
culturels. L'exemple avec les prix Ethias
2020

par Thomas Casavecchia
46 « Raconte ton bac » :
un projet collectif
par Alain Thomas

50 Grainothèques et jardins partagés,
avec les bibliothèques
par Françoise Vanesse et Sylvie Hendrickx

53 Ecocentre citoyen du Quartier Saint
Léonard à Liège
par Catherine Callico

INTRODUCTION

C'EST TOUT « NATUREL »...

PAR FLORENCE RICHTER

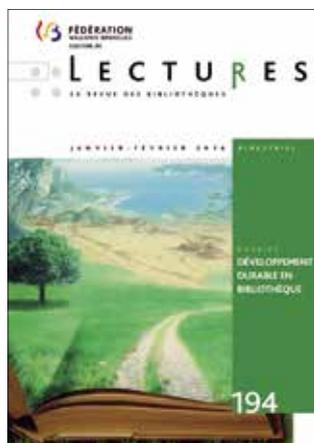
rédatrice en chef de *Lectures.Cultures*

À l'occasion des 100 ans des bibliothèques, plusieurs thèmes ont été choisis, dont celui du Développement durable. En 2016, dans le n°194 (janvier-février 2016), l'ancienne revue *Lectures*, consacrait déjà un dossier à ce sujet crucial pour l'avenir de la planète Terre. Les constats étaient déjà alarmants, et on présentait des pistes, comme la fameuse « décroissance » (ou « bonne vie ») dont les médias ont largement donné écho dès le début de la pandémie de Covid-19, où l'économie capitaliste était mise en cause et où l'on cherchait d'autres modes de vie pour le futur.



TRANSITION, DÉCROISSANCE, BONNE VIE... PLUTÔT QUE DÉVELOPPEMENT DURABLE

En 2016, dans l'ancien dossier de *Lectures*, un spécialiste international du développement durable, Dominique Bourg, titrait déjà son article « Est-il trop tard pour le développement durable ? », tandis que Michel Bougard exposait les différences (plus que notables) entre « DD », développement soutenable, décroissance, bonne vie, transition, etc. On renverra à cet article de 2016 pour les notions précises : en gros, le DD est très maqué par le « green washing » c'est-à-dire l'accaparement capitaliste de cette notion de « DD » par tous les holdings de la planète (y compris les plus polluants, actifs dans les énergies fossiles par exemple), cela à des fins publicitaires, en promouvant des comportements qui semblent écologiques, mais qui ne le sont pas du tout dans la pratique. En outre, selon la formule connue : « un développement infini, sur une planète finie, est impossible ». Les défenseurs du « DD » affirment que la technologie va tout solutionner,



cette technologie humaine qui se révèle toujours plus polluante, notamment le numérique... Certains affirment même qu'il faut « augmenter l'humain » par la technologie : ce sont les transhumanistes. De l'autre côté, les « décroissants », aussi nommés adeptes de la « bonne vie », quant à eux, veulent relocaliser l'économie, user de la technologie de manière modérée, respecter toutes les formes de vie, promouvoir la collaboration et non l'avidité, ne pas focaliser sa vie sur un individualisme forcené ni sur le techno-consumérisme et

l'obsession de la possession des objets (qui a explosé dans les années 1960 avec le développement fulgurant de la société de consommation). Les décroissants ont une formule qui résume leur position : « moins de biens, plus de liens ». Toutes les réflexions ci-dessus sont résumées dans les ouvrages de spécialistes, présentés d'une part dans l'article de 2016 de Michel Bougard, mais aussi dans le présent dossier dans l'article de Bernard Lobet, qui expose cette fois, de manière positive, les pistes possibles pour le futur.

TRANSITION, ET PISTES POSITIVES POUR LE FUTUR

On le sait, le dernier rapport du GIEC annonce qu'on frôle la catastrophe pour 2030 sur toute la planète, mais on peut encore agir ! Et tous les auteurs d'articles du présent dossier, présentent des réflexions et actions intéressantes. Ainsi François Ost : en 2016, il signait un article sur « Les Communs, nouveau projet de société ? ». Ces « biens communs », F. Ost en reparle dans son nouvel article à lire ici : « Covid, ►

► accélérateur de transition », où il résume les défis et pistes de la situation actuelle : réinvestissement en santé publique, relocalisation de l'économie, proximité excessive avec la vie sauvage, question de la durée de vie, inégalités sociales, fracture numérique, nouvelle gouvernance. La pandémie est renommée « syndémie » (cfr. la revue médicale américaine *The Lancet*), et F. Ost est un de ceux qui réfléchissent au « changement de paradigme » (une autre manière de penser le monde) pour cette nouvelle ère qu'on nomme « l'anthropocène » (selon le mot créé par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz).

De même, Georges Chapouthier poursuit sa réflexion de 2016, par une interrogation singulière (que l'on retrouve actuellement chez pas mal d'éthologues, spécialistes du comportement des animaux) : « Peut-on sauver l'homme par l'animal ? ».

Le numérique n'est pas oublié : en 2016, le spécialiste Fabrice Flipo s'alarmait déjà sur son impact majeur et très destructeur de l'environnement. Cette fois, Bernard Lobet met en évidence des ouvrages très récents d'experts (Florence Rodhain, Cédric Durand, Gérard Dubey, Alain Gras) qui exposent également les dangers du numérique, pour les libertés fondamentales, de monopole économique, mais aussi pour la psychologie humaine. Au contraire, en tant que bibliothécaire, Cynthia Empain y ressent un avantage, pour l'économie et la facilité de communication.

SUPERBES ACTIONS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Les actions en bibliothèques, centres culturels et PointCulture sont incroyables de créativité, d'enthousiasme et d'énergie. En 2016, à côté d'articles théoriques (par exemple sur les « performances écologiques des bibliothèques », ou sur les « missions sociétales des bibliothèques »), on présentait déjà certains projets concrets, et on y est revenu dans différents articles

de la revue ces dernières années, par exemple à travers toutes les initiatives prises depuis longtemps par le Centre culturel du Brabant wallon (CCBW).

Dans le présent dossier de 2021, parlons d'abord du documentaire étonnant de Nicolas Humbert, présenté par Philippe Delvosalle et consacré aux « plantes pionnières »... je vous laisse découvrir.

Lapo Bettarini évoque la riche réflexion de La Concertation asbl, à partir des huit thématiques suivantes : achats, bruit, déchets, eau, énergie, espaces verts, mobilité, sol. Et le lancement de « Nourrir Bruxelles », un festival de transition alimentaire en région bruxelloise.

Thomas Casavecchia présente les prix Ethias-ACC 2020, ayant pour thème le développement durable. Notamment, à Ans, la réflexion sur la transition écologique, et à Éghezée, le Fil vert c'est-à-dire des marches engagées sur le thème de la responsabilité écologique de chacun.

Alain Thomas décrit « Raconte ton bac », qui, en définitive, « a rassemblé 35 associations des provinces de Luxembourg et de Namur. [...] C'était tout d'abord une invitation lancée à toutes et tous, particuliers ou associations, sur un large territoire, pour faire l'éloge du vivant. Le constat initial ? Il existait, dans de nombreux villages, des anciens bacs-lavoirs ou abreuvoirs, symboles de la vie en communauté (lavage du linge) et de la vie agricole (proximité avec le vivant), mais ceux-ci étaient parfois laissés à l'abandon. D'où l'idée que des citoyens les parrainent, en prennent soin, les customisent avec l'aide d'artistes, mais surtout les transforment en espaces potagers dans lesquels seront semées des graines qui donneront des légumes ou herbes aromatiques à partager avec les habitants d'un quartier, d'une rue, d'un village. »

Françoise Vanesse et Sylvie Hendrickx racontent quant à elles un autre grand projet, celui qui réunit 65 bibliothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles, autour d'un thème très précis : les grainothèques et jardins partagés.

Enfin, Catherine Callico expose un projet complet : l'écocentre citoyen du

quartier Saint-Léonard à Liège, qui agit à partir de quatre sujets : énergie, habitat (gestion durable), biodiversité (mares, hôtels à insectes, haie vive, spirale aromatique, etc.), alimentation (tables d'hôtes avec cuisine alternative). L'article présente aussi le projet « Green team » du CCR de Liège, avec les synergies de dix centres culturels.

On évoquera, dans un numéro ultérieur de la revue, la réflexion en cours à l'APBFB, autour des « Objectifs du millénaire » (de l'ONU).

Et on pourra aussi développer les très nombreuses activités des PointCulture sur l'écologie au sens large (on en a déjà parlé dans d'autres numéros de la revue).

OBSESSION DES CHIFFRES : UN TEXTE IRONIQUE ET CHALEUREUX AVEC L'ÉDITEUR YVES PAGÈS

Je termine... par le début du présent dossier, car l'humour est toujours bon dans la vie : Yves Pagès, directeur des Éditions Verticales, a publié récemment un ouvrage à la fois grave et farfelu, qui vilipende l'obsession des statistiques et des chiffres régulant notre vie jusqu'à l'absurde, voire la folie. On dirait qu'Yves Pagès remet les pendules à l'heure (encore des chiffres...) avec un petit texte qui nous rappelle à notre « vraie » condition d'humains de chair et d'os. Pour paraphraser une ancienne série télévisée très célèbre : nous ne sommes pas des numéros – ni des éléments de statistiques – nous sommes des hommes et femmes libres... ●



COMMENT Y RÉFLÉCHIR

LA FOLIE STATISTIQUE : « TOUT BAIGNE, LA MER MONTE »...

PAR YVES PAGÈS

écrivain, journaliste, directeur des Editions Verticales, auteur de *Il était une fois sur cent. Réveries fragmentaires sur l'emprise statistique* (La Découverte / Zones, 2021)

En 1847, un certain Karl M., constatait que la « bourgeoisie [avait] noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste ». On se tromperait en croyant que le philosophe d'outre-Rhin le déplorait, oh que non, il s'extasiait plutôt devant la capacité de cette classe sociale émergente à balayer les valeurs anciennes, à faire table rase, place nette, grâce au caractère « révolutionnaire » de sa logique comptable, adieu le vieux monde antique puis féodal, et bon débarras, tout en prédisant la culbute suivante, celle qui verrait la bourgeoisie, focalisée sur ses bilans excédentaires et ses marges de profit, à son tour balayée, réduite au néant de ses plus-values financières, mise à nu par sédition de ses forces productives mêmes, ce prolétariat qui en faisant tourner la roue du progrès d'un tour de cadran supplémentaire, reprendrait les rênes du pouvoir, exproprierait ses exploités et parachèverait ainsi l'Histoire en un dernier cycle : le communisme primitif *in fine* rétabli sur des bases harmoniques : « de chacun selon ses besoins à chacun selon ses moyens ».

M'en est resté une certaine admiration pour les métaphores du poète prussien – « les eaux glacées du calcul égoïste », on dirait du Lautréamont avant l'heure –, mais aussi le sentiment que son matérialisme visionnaire, confiant dans l'éternel retour de bâton de la justice sociale, tenait de la clairvoyance d'une « vieille taupe » justement, aveuglement certaine d'avoir

une prescience dialectique, toujours un coup d'avance, alors que plus d'un siècle et demi plus tard, c'est mort et fossoyé six pieds sous terre, son programme d'émancipation du commun des mortels, son utopie terminale du côté de jardin d'Éden, avec l'abondance en partage équitable, pas de retour à la case départ biblique, la douche froide des « calculs égoïstes » n'a pas été tarie à la source, ni le bête capitalisme jeté avec les « eaux glacées » du bain. Pire encore, un autre compte à rebours a commencé, celui de l'extraction/destruction des matières premières, celui de la prédation/éradication du vivant, celui du surdéveloppement court-termiste des uns et de la survivance au rabais des autres, celui de la sécession climatisée des transhumains et de la ségrégation bunkerisée des moins que rien, avec de rares super-ego défiscalisés offshore et tant d'alter-zéros jetés par-dessus bord, un vrai *nightmare in regress*, on dirait bien qu'il est minuit moins une en ce XXI^e siècle, et puisque ce grand désordre mondial a un nom en italien – *un casino* –, faites vos jeux, impair trépasse et manque.

APRÈS KARL MARX ? LA COLLAPSE-ATTITUDE

Mais attention à la collapse-attitude, les prêchi-prêcheurs de catastrophes appartiennent à une autre tendance du messianisme. Ils adorent scier la branche sur laquelle ils sont assis, en imitant le croassement des oiseaux de malheur, non sans s'être acheté des tenues léopard et des lames crantées pour



creuser leurs abris de survivalistes, à moins qu'une planche à clous suffise à ces frugaux fakirs post-apocalyptiques. Chacun pour soi et rien pour tous, puisqu'après eux le déluge viendra remettre à flot l'Arche de Noé où celles et ceux de leurs espèces, d'un égoïsme à toute épreuve, *waterproof* quoi, prépareront la prochaine étape de l'humanité débarrassée du plus grand nombre, mais augmentée de leur QI de *survivors* psychiques. Sans négliger qu'à côté de ces zombies-là abondent d'autres geeks prévoyants, certains d'éviter les funestes augures de notre suicide collectif par quelques grands bonds en avant technologiques. À leurs yeux, il y a toujours moyen de convaincre les pollueurs de maximiser leur profit en dépolluant, de produire plus pour recycler mieux, de monnayer des ersatz de poche d'oxygénation une fois privatisé l'air qu'on respire, et ainsi de suite selon les nouvelles frontières de l'ingénierie commerciale. Chaque vice de forme a son boulon de rechange, chaque désastre son antidote machinique, chaque raréfaction vitale son

- supplément d'âme immatériel. Pas de panique : le génie humain pourvoira à son obsolescence d'une manière qui ne se peut encore concevoir, ce n'est qu'un effet-retard à l'allumage, l'avenir saura toujours rattraper les erreurs du passif qui, aux mauvais jours d'aujourd'hui, nous crève les yeux avec les aiguilles d'une montre hors d'usage, nous empêche d'y croire, avant que de nouvelles lunettes à infrarouge nous permettent d'anticiper dans l'obscurité.

POST-CAPITALISME

Heureusement qu'il y a un au-delà cognitif pour nous sauver de l'ici-bas planétaire, halte au déclinisme des loosers sous assistanat palliatif, chaque échec nous invite à *checker* plus loin que le bout de notre nez. Alors, en attendant, procrastinons tranquille, remettons aux lendemains enchanteurs les solutions qui manquaient la veille. Pas de panique grégaire, les lois de la gravitation économique finiront bien par tout remettre d'aplomb, la libre concurrence des pertes sèches et des flux profitables retrouvera son point d'équilibre. Cessons donc de raviver de vieux débats collatéraux à propos du productivisme, les rétrogrades et autres décroissants ont beau nous promettre la lune, juste en levant le pied de l'accélérateur, sans la main invisible du marché, le ciel nous serait déjà tombé sur la tête, et tout un chacun s'en mordrait les doigts. Le post-capitalisme n'est pas un canard sans tête avançant vers l'abyme, bien plutôt une voiture hybride sans conducteur ni erreurs trop humaines.

PARTOUT DES STATISTIQUES

Et s'il faut bien « numéroter nos abat-tis », selon une vieille sagesse populaire, prenons d'ores et déjà date statistiquement parlant. À la question aussi liminaire que récurrente, « Comment vas-tu ? », 78 % des apostrophé(e)s répondent positivement en renvoyant la pareille à leur interlocuteur (17 % se contentent de faire la moue et 5 % à peine en profitent pour s'épancher



négativement), même si après mûre réflexion, selon un panel identique, 84 % finissent par confier qu'ils ou elles répriment parfois leurs émotions pour ne pas déchoir publiquement et paraître heureux. Comment dépasser l'apparente contradiction de nos ressentis existentiels ? En usant peut-être de cette synthèse idiomatique : « Tout baigne, la mer monte. » D'autant que d'après d'autres données chiffrées, près de 14 % des gens vivant sous le seuil de pauvreté avouent être « sans amis » – et n'avoir eu que deux ou trois conversations personnelles au cours de l'année écoulée. Il n'en reste pas moins que 65 % de ces asociaux-malgré-eux pensent qu'on n'est jamais assez méfiant vis-à-vis du voisinage. Oui, comment sonder l'écart-atypique de cette solitude subie ou choisie ? Pire encore, sachant que 73 % des attouchements sexuels endurés par les femmes de tous âges ont lieu dans leur entourage familial, pourquoi faut-il que, malgré l'évidence du tropisme semi-incestueux, dans la quasi-totalité des films les abusées le soient par des serial-voleurs surgis de nulle part ? La peur sans doute d'examiner de trop près certaines inquiétantes familiarités, comme disait Sigmund F.

LA BANQUISE ET LE BANQUIER

À force d'interroger les rapports humains et leur écosystème, on se retrouve vite sens dessus dessous. On se souvient qu'à la fin des années 1960, le plus déroutant des cinéastes italiens, le bienheureux mélancolique Pier Paolo P., avait mis en regard la « disparition des lucioles » dans la banlieue romaine et l'avènement du « néofascisme consumériste », faisant ainsi coïncider l'extinction récente de ces coléoptères lumineux avec les mirages aliénants du lèche-vitrine mondialisé, au moyen d'une mauvaise foi poétique au raccourci empreint d'extralucidité. Alors, je sais bien qu'en ces matières comparaison n'est pas raison, mais n'en déplaise aux lois de l'apesanteur économétrique, quitte à amalgamer des carpes farcies en abscisse et des peaux de lapins en ordonnées, je soutiens mordicus qu'on peut corrélérer, graphique à l'appui, l'inexorable fonte de la croûte glaciaire et l'irrésistible hausse des profits spéculatifs. D'ailleurs, cette drôle d'alternative buissonnière, je ne suis pas le seul à l'avoir recopiée sur les murs : « **MOINS DE BANQUIERS ! PLUS DE BANQUISE !** » ●

LE COVID, ACCÉLÉRATEUR DE TRANSITION

PAR FRANÇOIS OST

juriste et philosophe, dramaturge, membre de l'Académie royale de Belgique, fondateur et président de la Fondation pour les générations futures, professeur émérite des universités Saint-Louis-Bruxelles et de Genève, auteur de *La Nature hors-la-loi* (éd. La Découverte, 1995) et *De quoi le covid est-il le nom ?* (éd. Académie, 2021)

La modernité se berçait de l'idée mobilisatrice du progrès : par les sciences et le droit, l'avenir ne pouvait qu'être meilleur que le présent ; puis vinrent les catastrophes du XX^e siècle et les premières inquiétudes écologiques (nous étions « en danger de progrès », disait François de Closets), on se raccrocha alors à l'idée de « durabilité ». Bientôt, avec l'accélération des menaces, la durabilité parut insuffisante et on se mit à parler de « transition », ce qui implique changement et non plus simplement poursuite durable du même modèle. Enfin, ce fut le Covid, « fait social total », qui accélère à son tour cette transition, au point que nous perdons nos repères et nous interrogeons sur le type de monde que nous habitons.

Lucide, Emmanuel Macron avait dit, le 16 mars 2020 : « Il nous faudra tirer demain les leçons du moment que nous traversons, s'interroger sur le modèle de développement dans lequel s'est engagé notre monde depuis des décennies et qui dévoile ses failles au grand jour [...]. Les prochains mois exigeront des décisions de rupture en ce sens. » Il n'est pas certain, pourtant, que nous prenions aujourd'hui le chemin de telles décisions de rupture. Le plus probable est que, le soulagement aidant, nous versions dans le déni collectif et que, au prix même d'une certaine frénésie, nous cherchions à reprendre notre vie d'« avant ». Ce serait le scénario du *business as usual* : le simple retour au *statu quo ante* ; on refoule la crise, on tourne la page (vers l'arrière) comme si

elle n'avait pas été écrite, et on prétend renouer avec le monde d'avant. Un scénario en « re », un grand *reset* collectif : après la fin de partie (*game over*), la ré-initialisation. On efface tout et on re-commence ; c'est la re-prise avec les mêmes outils, la re-lance avec le même logiciel.

Un tel scénario est illusoire et dangereux. Non seulement il ne prend pas la mesure des changements induits par la crise planétaire du Covid, mais il fait l'impasse sur les transformations plus profondes encore dont l'épisode viral n'est en définitive qu'un symptôme. Pour le comprendre, il faudrait au moins s'accorder sur deux points préalables¹.

LE COVID, RÉVÉLATEUR DE DÉSÉQUILIBRES

Tout d'abord, ce Covid, qui fut certes un événement inouï (au moins dans la réaction qu'il a suscitée), est aussi et surtout le révélateur de tendances lourdes déjà bien présentes, l'accélérateur de déséquilibres déjà à l'œuvre dont il a accentué tous les traits.

Sans souci d'exhaustivité, je citerai :

- Le sous-investissement de la santé publique, et le glissement du pouvoir, au sein de l'hôpital, des médecins aux comptables (avec l'obsession financière de rentabilité de ce service public), signe, parmi d'autres, d'un capitalisme devenu destructeur.



- La dépendance à l'égard de pays lointains (la Chine notamment) pour des produits d'importance stratégique nationale, signe, parmi d'autres, d'une mondialisation aveugle.
- La proximité excessive des conglomérats urbains et de la vie sauvage, favorisant la transmission du virus des animaux aux hommes (zoonoses), signe, parmi d'autres, de profonds dérèglements écologiques.
- L'allongement de la durée de vie, notamment de personnes affectées de diverses maladies chroniques.
- L'aggravation des inégalités sociales exposant les personnes et les familles à des préjudices très différents, suite aux diverses mesures gouvernementales (confinement, télétravail, réduction de revenus...).
- L'aggravation de la fracture numérique à l'heure où le recours à l'internet est censé compenser l'isolement social et professionnel.
- La complexité extrême des processus de gouvernance (particulièrement en Belgique) et une certaine atonie de la vie démocratique. ▶

► LE COVID, UNE SYNDÉMIE PLUTÔT QU'UNE PANDÉMIE

Ensuite, second élément d'analyse à prendre en compte, il apparaît que le Covid est au moins autant une *syndémie* qu'une *pandémie*. Alors que la pandémie est une épidémie qui touche une partie importante de la population mondiale, une syndémie caractérise un entrelacement de maladies, de facteurs biologiques et environnementaux qui, par leur synergie, aggravent les conséquences de ces maladies sur une population.

Dans un éditorial du 26 septembre 2020 de la célèbre revue médicale *The Lancet*, Richard Horton, rédacteur en chef, invite à ne plus considérer l'épidémie de Covid-19 comme une pandémie, mais plutôt comme une syndémie². Celle-ci est donc, du moins dans ses formes les plus sévères, au moins autant l'effet du virus que des comorbidités qui affectent ses victimes les plus exposées – comorbidités souvent liées elles-mêmes aux situations sociales les plus défavorisées. Alors que les épidémies des siècles antérieurs étaient vécues comme des chocs exogènes résultant de châtements divins, la syndémie actuelle apparaît plutôt comme une maladie endogène, produit de nos modes de vie.

Si cette analyse se vérifie, comme je le crois, il est évident qu'on ne maîtrisera le Covid qu'en le replaçant dans ce contexte, sanitaire, environnemental et social global, ce qui devrait conduire à privilégier des stratégies complexes et révisables par rapport à des mesures simples et unilatérales. Barbara Stiegler ne dit pas autre chose : « Si nous ne changeons pas de modèle économique, social et politique, si nous continuons à traiter le virus comme un événement biologique dont il faudrait se borner à "bloquer la circulation", les accidents sanitaires ne vont cesser de se multiplier »³.

LA MÉTAMORPHOSE DU MONDE

Dans ces conditions, il est sage de considérer, avec Bernard Latour notamment, que l'épisode « Covid » re-



présente la « répétition générale » de crises globales (écologiques, sanitaires, sociales) encore à venir⁴. Comment, dès lors, donner corps aux modèles généraux et imaginatifs, aux intuitions fulgurantes qu'il nous est arrivé d'entrevoir au cours des mois précédents ? Comment traduire les « décisions de rupture » qu'évoquait E. Macron et s'affranchir ainsi des scénarios en « re » ? Une bibliographie, qui s'enrichit chaque jour, nourrit cette réflexion⁵.

Le plus important, me semble-t-il, est de prendre l'exacte mesure de la situation présente. J'emprunte le diagnostic, et aussi la perspective d'action, au sociologue Ulrich Beck⁶. Selon lui (et bien d'autres, tels Bernard Latour ou Edgar Morin), la situation actuelle du monde ne s'apparente ni à une crise (passagère), ni à une évolution (changement social progressif et partiel), ni à une révolution (volontaire et parfois régressive), mais plutôt à une mutation ou métamorphose radicale (Latour s'inspire d'ailleurs de *La métamorphose* de Kafka pour penser les leçons du Covid). Celle-ci est inéluctable, déjà en cours, et implique que nous forjions de nouveaux paradigmes pour l'appréhender ainsi que de nouvelles institutions pour lui donner sens humain.

Une telle métamorphose suscite inévitablement incertitude et angoisse ; il ne s'agit pas pour autant de la sorte de tétanisation qu'engendrent la collapsologie et l'annonce de l'apocalypse. Des utopies créatrices peuvent surgir de ces

diagnostics, à condition d'inverser le sens des peurs collectives : plutôt que de nous isoler et nous opposer (comme les piquants du porc-épic dont parlait Schopenhauer), elles pourraient bien nous émanciper – Beck parle de « catastrophisme émancipateur » (avant lui Jean-Pierre Dupuy parlait de « catastrophisme éclairé », et Hans Jonas d'« heuristique de la peur »). Le choc anthropologique de cette conscience d'une commune fragilité rend perceptible le changement de paradigme en cours, nous pousse à abandonner des choix devenus toxiques comme le capitalisme (quand il devient suicidaire) et le nationalisme de repli ; à l'inverse, il produit une cosmopolitisation de certaines stratégies, comme les procès de « justice climatique » intentés un peu partout, ou la reconnaissance de droits à des entités non humaines, ou à des individus non encore nés. C'est que, en se généralisant, l'anticipation d'une catastrophe globale, la conscience d'une fragilité vraiment collective pourraient bien générer (nous n'avons pas d'autre choix que de le vouloir) une conscience planétaire qui nous fasse comprendre et désirer la nécessité d'une société des « communs », ou plutôt « du » commun, au sens de l'agir en commun que prônait déjà Hannah Arendt. Les chantiers sont nombreux à cet égard :

UNE SOCIÉTÉ DES COMMUNS

Tout d'abord le commun du plus important : la gouvernance démocratique. Seule la démocratie, écrit le regretté philosophe Jean-Luc Nancy, peut donner une expression politique à l'incertitude radicale que nous affrontons⁷ ; tous les autres régimes, indexés sur des certitudes dogmatiques (la science, la religion, la tradition), ne sont pas à la hauteur de ces défis. Précieuse démocratie à préserver tant du populisme que de la technocratie, ou gouvernement des experts.

Commun du partage scientifique ensuite, à préserver tant des manipulations politiques que des *fake news* ou des *faits alternatifs* qui traduisent une forme d'indifférence à l'égard du vrai.

Sans doute les scientifiques doivent-ils rester à leur place (« à l'arrière de la voiture » et non au volant, disait l'économiste Keynes), mais une démocratie ne saurait se maintenir sans le respect de vérités (même relatives et provisoires) partagées.

Commun de l'écologie ensuite : non seulement l'attribution du statut de « biens publics mondiaux » aux ressources rares (l'eau par exemple), mais, plus largement, une gouvernance dictée par la conscience d'une commune destinée de tous les vivants. Comme l'écrit Slavoj Žižek, « il nous faudra apprendre à vivre une existence plus fragile, constamment menacée ; il nous faudra changer entièrement d'attitude envers la vie, en tant qu'êtres vivants cohabitant avec d'autres formes de vie »⁸.

Commun de la vie économique ensuite. À l'encontre du règne de la propriété *privée* (qui nous prive de tant de choses), il faudra bien réapprendre les vertus du partage. C'est le très sérieux Comité éditorial du *Financial Times* qui l'écrivait le 3 avril 2020 : « Des réformes radicales – allant totalement à rebours de la direction empruntée depuis quarante ans – devront être mises sur la table. Les gouvernements devront accepter de jouer un rôle beaucoup plus actif dans la vie économique. Ils devront considérer les services publics tels des investissements et non tels des pourvoyeurs de dettes, et trouver des solutions qui réduiront la précarité de l'emploi. La redistribution sera mise sur l'agenda politique ; et les privilèges des classes d'âge avancé et aisées seront remis en question ; des outils politiques comme le revenu universel de base et les impôts sur la fortune devront être mis en œuvre »⁹.

Communs du vivre ensemble, enfin. Pour donner corps aux élans de solidarité (y compris juridique) qui se sont manifestés au cours des mois précédents, il faudra se persuader qu'à l'encontre de la maxime libérale selon laquelle « ma liberté s'arrête là où commence celle des autres », c'est tout l'inverse qui est vrai : ma liberté *s'accroît* en proportion de celle des autres. Autrement dit : nous ne saurions être

libres tout seuls ; ou encore : la liberté engendre des responsabilités, et il est des circonstances dans lesquelles l'intérêt commun l'emporte sur l'intérêt individuel (pour la simple raison qu'il n'est d'individu que social).

UN TEST : LES VACCINS, BIENS PUBLICS MONDIAUX

Et puis encore cet enjeu immédiat : alors que la pandémie est loin d'être arrêtée (si chez nous on discute de l'opportunité d'administrer une troisième dose, en Afrique, la grande majorité des pays affiche moins de 3 % de couverture vaccinale), faire de la vaccination une priorité planétaire, et des vaccins des biens publics mondiaux. Question d'équité sans doute, mais aussi de rationalité médicale : plus longtemps le virus circulera, plus se multiplieront les variants. Qu'attendons-nous pour activer l'exception d'urgence de santé publique permettant de suspendre temporairement les droits attachés à la propriété intellectuelle, comme les accords de Doha, adoptés en pleine crise du Sida, le permettent depuis 2001¹⁰ ? Plus de 400 membres du Parlement européen et anciens chefs d'État, rejoins par 175 prix Nobel, le réclament. Comment admettre que certains États (le Royaume-Uni, la Suisse, la Norvège...), sensibles aux arguments des lobbies pharmaceutiques, bloquent une revendication aussi légitime ?

S'engager dans cette voie serait un premier pas vers un scénario d'avenir alternatif : non plus les « re » du conformisme frileux, mais les « co » (coopération, co-évolution, confiance, communs) d'un volontarisme lucide.

Post-scriptum : puisque j'ai la chance de m'exprimer dans la revue officielle des Bibliothèques publiques et des Centres culturels de la FWB, je me permets encore ce conseil : se replonger d'urgence dans la lecture des ouvrages de fiction qui, depuis des millénaires, parlent des pandémies (cf. encadré). L'expérience est aussi instructive qu'apaisante : c'est que, si les virus mutent, l'humain reste étrangement semblable à lui-même, capable du meilleur et du pire. ●

Ouvrages de fiction sur les pandémies

- › THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, livre 2 (fin du V^e siècle avant J.-C. ; récit de la peste qui ravagea Athènes en 430-426 avant J.-C.)
- › BOCCACE, *Le Décaméron* (1349-1353)
- › Daniel DEFOE, *Journal de l'année de la peste* (1720)
- › Alexandre POUCHKINE, *Le festin en temps de peste* (théâtre, 1831)
- › Edgar Allan POE, *Le masque de la mort rouge* (1842)
- › Eugène SUE, *Le juif errant* (1844-1845)
- › Octave MIRBEAU, *L'épidémie* (théâtre, 1898)
- › Jack LONDON, *La peste écarlate* (1912)
- › Albert CAMUS, *La peste* (1947)
- › Jean GIONO, *Le hussard sur le toit* (1951)
- › Andrée CHEDID, *Le sixième jour* (1960)
- › Stephen KING, *Le fléau* (1978 et 1990)
- › Gabriel GARCÍA MÁRQUEZ, *L'amour au temps du choléra* (1985)
- › Hervé BAZIN, *Le neuvième jour* (1994)
- › Jean-Marie LE CLÉZIO, *La quarantaine* (1995)
- › Franck THILLIEZ, *Pandemia* (2015)
- › Deon MEYER, *L'année du lion* (2016)

Notes

1. François OST, *De quoi le Covid est-il le nom ?*, Bruxelles, Éditions de l'Académie, 2021.
2. Pour un commentaire, cf. Barbara STIEGLER, *De la démocratie en pandémie : santé, recherche, éducation*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », 2021.
3. *Ibidem*, p. 3.
4. Bernard LATOUR, « La crise sanitaire incite à se préparer à la mutation climatique », *Le Monde*, 25 mars 2020. Cf. aussi Slavoj ŽIŽEK, *Dans la tempête virale*, traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Arles, Actes Sud, coll. « Questions de société », 2020, p. 95.
5. Denis LAFAY (dir.), *Maintenant, on fait quoi ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Le monde en soi », 2020 ; Audrey TCHERKOFF (dir.), *Manuel pour une sortie positive de la crise*, Paris, Fayard, 2020 ; Éric FOTTORINO (dir.), *Ce que le Covid nous a appris*, Paris, Le1 Hebdo, 2021 ; Edgard MORIN, *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus*, Paris, Denoël, 2020 ; Bernard LATOUR, *Où suis-je ? Leçons du déconfinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.
6. Ulrich BECK, *The metamorphosis of the world*, Cambridge, Polity, 2016 ; ID., « Emancipatory catastrophism: what does it mean to climate change and risk society? », *Current Sociology*, vol. 63, 2015/1, p. 75s.
7. Jean-Luc NANCY, *Un trop humain virus*, Paris, Bayard, 2020, p. 109.
8. S. ŽIŽEK, *Dans la tempête virale*, op. cit., p. 68.
9. « Virus lays bare the frailty of social contract », *Financial Times*, 3 avril 2020.
10. *Déclaration sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce et à la santé publique* (14 novembre 2001).

COMMENT « SAUVER » L'ÊTRE HUMAIN

PAR L'ANIMAL ?

PAR GEORGES CHAPOUTHIER

neurobiologiste, philosophe, et poète, directeur de recherche émérite au CNRS, auteur de *Kant et le chimpanzé : essai sur l'être humain, la morale et l'art* (éd. Belin, 2009), et de *Sauver l'homme par l'animal* (éd. Odile Jacob, 2020)

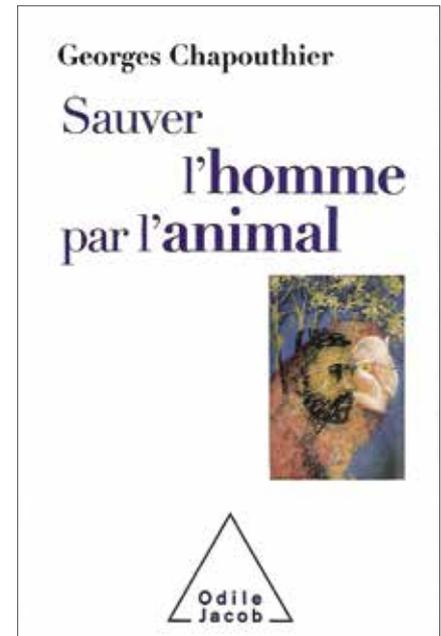
L'être humain, cet étonnant primate que nous sommes, proche parent des chimpanzés et des bonobos¹, ne manque pas de sonder l'étrangeté de sa condition.

Il lui est facile de souligner le succès de ses performances scientifiques et technologiques. Liées à des aptitudes originales de langage et d'écriture², celles-ci ont été multipliées, ces derniers siècles, de manière exponentielle : seule espèce à maîtriser les bases des gènes et des bactéries, l'espèce humaine est aussi la seule à explorer la Lune ou Mars, voire au-delà. Grâce aux progrès de la médecine, il s'en est aussi suivi un développement démographique considérable de notre espèce. Mais hors de ces succès intellectuels, spectaculaires et incontestables, le bilan moral de l'homme reste, en revanche, désastreux. Les brillants essais des moralistes aussi bien que les préceptes éthiques des différentes religions n'ont jamais empêché l'Histoire de notre espèce d'être une suite ininterrompue de guerres, de meurtres, de viols ou de tortures. Beaucoup des dirigeants de l'Histoire, que parfois même nous admirons, – rois, empereurs, conquérants ou dictateurs –, ont commis des actes abominables, qui, en comparaison, feraient passer Al Capone pour un saint ! L'Histoire de l'humanité est une horrible succession de douleur et de sang, qui est la honte de notre espèce. Peut-on améliorer les choses ? Peut-on (enfin) envisager, pour l'homme, un comportement moral digne de sa

grande intelligence ? Dans un récent ouvrage³, j'avais proposé d'améliorer la morale humaine en tirant profit de l'empathie animale que l'être humain porte en lui, mais qu'il ne développe sans doute pas assez. Je voudrais reprendre ici, en quelques arguments, cette proposition originale qui vise à « améliorer l'homme par l'animal »⁴.

COGNITION ET ÉMOTION ANIMALES

Les récents progrès de la science du comportement animal, ou éthologie, ont montré que l'intelligence des animaux n'était pas du tout ce que l'on pensait. Ceux des animaux qui possèdent un système nerveux développé, disons, pour simplifier, les vertébrés et les mollusques céphalopodes, comme les pieuvres, se sont avérés beaucoup plus intelligents que ce que l'on avait jusque-là imaginé. Sur le « plan cognitif », ces animaux sont capables de comportements très complexes. Ils peuvent utiliser des outils pour se procurer de la nourriture ou se protéger. Ils disposent de mémoires performantes et variées. Ils peuvent développer des modes de communication très complexes, sonores ou olfactifs, mais aussi tactiles ou visuels,



et peuvent effectuer des travaux en commun comme la chasse, même entre chasseurs d'espèces différentes. Les grands singes anthropoïdes sont capables d'apprendre la langue gestuelle des sourds-muets et les chiens peuvent comprendre de nombreux éléments des langues humaines, vocabulaire et même grammaire. Beaucoup d'animaux montrent des préférences esthétiques pour certaines formes, certaines couleurs, certains motifs de chant. L'oiseau-jardinier, d'Asie du Sud-Est, construit même, pour séduire sa femelle, des édifices complexes de branchages entourés d'un parterre étincelant d'objets groupés par couleurs. Les animaux sont capables d'éprouver de la douleur et de la souffrance⁵, et même des maladies mentales comme la dépression. Quant à la conscience, plus aucun chercheur sérieux n'imagine aujourd'hui que les animaux vertébrés puissent être dépourvus de conscience, comme l'avaient pensé le philosophe René Descartes et ses successeurs, qui avaient voulu les assimiler à des automates sans pensée. Sur le « plan émotif », les animaux vertébrés⁶ disposent d'un système cérébral similaire au nôtre, qu'on appelle le système limbique, et qui leur permet d'accéder à toute la gamme des émotions que nous pouvons éprouver : émotions



négatives comme la peur ou la colère, émotions positives comme la joie ou l'affection. Des processus hormonaux communs viennent aussi augmenter cette analogie : l'« hormone de l'attachement », qui permet l'attachement entre une mère et son enfant, mais aussi entre deux individus, une hormone qu'on appelle l'ocytocine, se retrouve, dans les mêmes conditions, chez les espèces animales les plus proches de nous.

L'ALTRUISME

Ces processus d'émotion et d'attachement permettent l'apparition de comportements altruistes, de situations où l'empathie se manifeste clairement chez les animaux. Bien sûr, il y a d'innombrables anecdotes d'animaux se portant aide entre eux, même parfois entre des espèces différentes, comme cette lionne qui avait adopté une gazelle, ou ces jeunes bonobos qui essayaient de faire voler un oisillon tombé du nid. On connaît aussi de nombreux cas d'animaux qui portent assistance à des êtres humains (animaux de compagnie comme les chats et les chiens, mais aussi animaux sauvages comme les dauphins). En laboratoire, on a pu montrer, aussi bien chez les singes que

chez les rats, que si un animal peut appuyer sur un levier pour obtenir de la nourriture, mais qu'il s'aperçoit que cet appui délivre, *en même temps*, un choc électrique désagréable à un congénère, il réduit spontanément son taux d'appui, pour ne pas porter préjudice à son congénère. Bref, les exemples de comportements altruistes abondent chez les animaux les plus proches de nous.

Animal particulier, l'être humain possède lui aussi, à l'image de ses cousins vertébrés, de puissants processus intellectuels sur le plan cognitif comme sur le plan émotionnel et empathique. Mais ce qui fait sans doute sa différence, c'est que, par rapport à ses cousins, il a surdéveloppé ses aptitudes cognitives abstraites et relativement négligé ses aptitudes émotionnelles. Non pas qu'elles n'existent pas, bien entendu : l'empathie fait partie de notre quotidien et, heureusement, l'entraide n'est pas absente de nos sociétés. Et l'on sait que certains individus sont capables de dévouement ou de compassion dans des proportions extrêmes. J'ai dit, plus haut, que nos sociétés produisaient beaucoup de bourreaux, mais elles peuvent aussi parfois produire des êtres d'une grande noblesse de cœur, des « justes », voire des « saints ».

Il reste cependant que, dans le vécu quotidien usuel de nos sociétés, les apti-

tudes empathiques sont souvent considérées comme secondaires ou marginales par rapport aux performances purement cognitives. La sélection des enfants dans les écoles se fonde principalement sur les aptitudes aux langues et aux mathématiques, c'est-à-dire sur des performances cognitives. Les qualités de cœur, d'altruisme, sont rarement encouragées par nos examens ou nos concours. Même dans des professions à visée fondamentalement empathique, comme la médecine humaine ou animale, on a tendance à sélectionner les candidats sur leurs seuls succès langagiers ou mathématiques.

CHANGER L'ESPÈCE HUMAINE ?

Soyons bien clairs. En aucun cas, je ne propose ici de réduire, en quoi que ce soit, l'activité cognitive de l'espèce humaine, qui fait sa grandeur scientifique et technologique et lui permet, entre autres, d'améliorer sa santé et sa longévité. Il ne s'agit nullement de faire de l'homme un sympathique bonobo⁷. Non, ce que je propose, c'est que cette activité cognitive soit *accompagnée* par un meilleur développement, une meilleure prise en compte des aptitudes émotionnelles et empathiques « animales », que l'être humain porte



- en lui, comme ses proches cousins animaux, mais qu'il n'a pas assez développées. Bref, je prône ici un développement harmonieux entre cognition et émotion.

Comment cela est-il pratiquement possible ? L'homme est un animal très social et très fortement modifiable par son éducation. C'est donc bien dans le domaine de l'éducation, à l'école comme au domicile, qu'il faut songer à développer nos aptitudes à l'empathie, voire à la compassion. Quand j'étais jeune existaient, dans les écoles françaises, des cours d'« éducation civique et morale ». Je pense que c'est sur un retour et une amélioration de ces cours, sur le développement d'une « éducation morale et affective de la jeunesse », incluant une ouverture à l'altérité, humaine mais aussi animale, qu'il faut sans doute faire porter les efforts. Bien entendu, l'éducation assurée par l'école n'exclut pas des progrès dans l'éducation reçue des parents au domicile, notamment durant la petite enfance. C'est donc aussi vers une mutation du com-

portement des adultes qu'il faut aller, ce qui suppose, à terme, une mutation profonde de la société dans un sens plus altruiste.

Je voudrais conclure sur un point plus particulier qui concerne nos rapports à venir avec l'intelligence artificielle. Dans un monde où l'intelligence artificielle explose, où les automates et les robots sont appelés à prendre, autour de nous, une place toujours plus grande, comment maintenir notre humanité, notre spécificité d'espèce humaine ? C'est justement en approfondissant le recours à nos aptitudes émotionnelles et empathiques (que, pour le moment, les robots ne possèdent pas) que nous pouvons le faire. Par un ironique retour de l'Histoire, l'être humain, après s'être souvent cru complètement différent des animaux qu'il méprisait, trouve, dans l'émotion animale qu'il porte en lui, un antidote à la robotisation et à la mécanisation qui le guettent.

Ironiquement, c'est donc bien grâce à son animalité que l'être humain ne peut pas devenir une machine ! ●

Notes

1. Jared Diamond, *Le troisième chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal humain*, Paris, Gallimard, Paris, 2000.
2. Michel Laguës, Denis Beaudouin, Georges Chapouthier, *L'invention de la mémoire : écrire, enregistrer, numériser*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
3. Georges Chapouthier, *Sauver l'homme par l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2020.
4. Je renvoie au livre pour le détail des descriptions et pour les innombrables références bibliographiques des travaux cités (notamment ceux de Frans De Waal).
5. Dalila Bovet, Georges Chapouthier, « Les degrés de sensibilité dans le monde animal et leur identification scientifique », dans T. Auffret Van der Kemp, M. Lachance (dir.), *Souffrance animale : de la science au droit*, Cowansville, Québec, Canada, Éditions Yvon Blais, 2013, pp. 13-24.
6. La question est à l'étude chez les mollusques céphalopodes.
7. Par rapport à l'être humain ou au chimpanzé, ses deux cousins les plus proches, le bonobo se caractérise par des mœurs particulièrement pacifiques : il résout tous les conflits par le sexe et non par la bagarre !

OUTILS : LIVRES, DOCUMENTAIRES, ET NUMÉRIQUES

PARTERRE DE PENSÉES ÉCOLOGIQUES : DES LIVRES DE REFERENCE

PAR BERNARD LOBET

journaliste

Six ans après l'important dossier consacré, en 2016, par *Lectures* (n°194) au développement durable, il est bon de refaire le point sur les nombreux ouvrages parus depuis et qui ont pour thème l'écologie au sens large.

Les constats dressés en 2016 par Dominique Bourg (« Le monde promis par le développement durable ne s'est pas réalisé, au lieu de quoi nous entrons dans l'anthropocène, une ère caractérisée par une influence aussi massive qu'incontrôlée des activités humaines sur la biosphère », p.22) et par Michel Bougard, qui dénonçait « l'hypocrisie du monde économique et les attermolements des responsables politiques » (p.27), restent valables. Nous commencerons par traiter des problèmes (réchauffement climatique, dangers du numérique, pandémie...) avant de rendre compte de quelques pistes de solutions.

« L'ANTHROPOCÈNE » ? DEPUIS LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

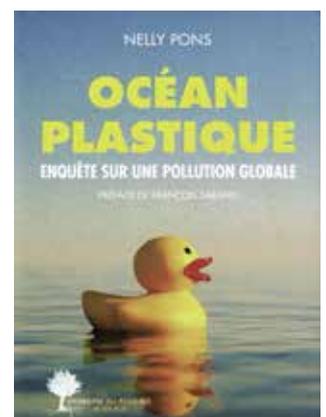
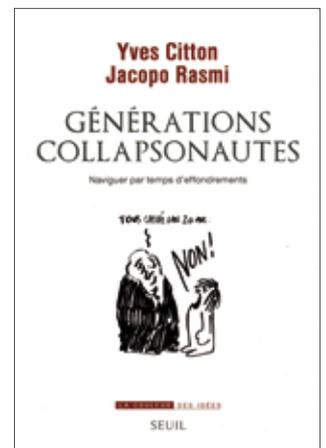
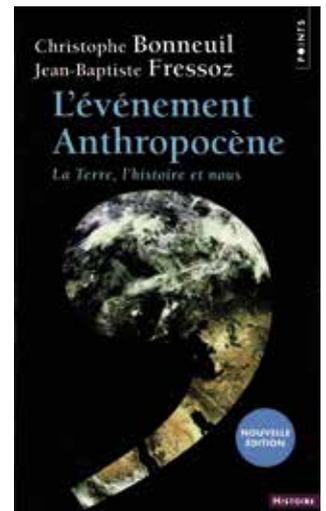
L'anthropocène, en cours depuis la révolution in-

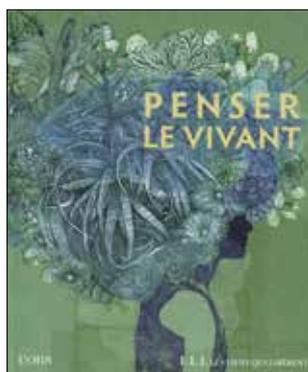
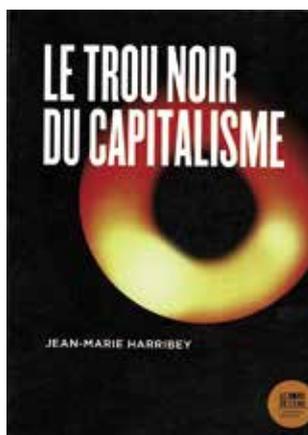
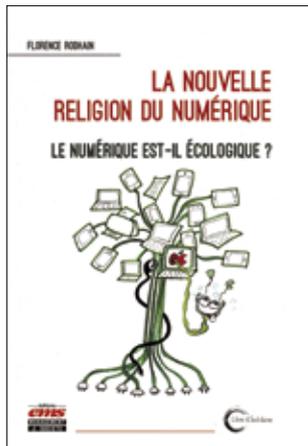
dustrielle, a été défini par Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz (1) comme une révolution géologique d'origine humaine. L'appellation est contestée par certains géologues mais l'essentiel est de comprendre qu'il ne s'agit pas d'une simple crise environnementale passagère mais d'un basculement durable. Le dérèglement climatique s'accélère au rythme de nos émissions de gaz carbonique : plus de la moitié du CO₂ rejeté dans l'atmosphère par la combustion des énergies fossiles l'a été au cours de ces trente dernières années (2). La pollution des océans qui recouvrent 71 % de notre planète et qui absorbent près d'un tiers du CO₂ que nous produisons est un autre sujet d'inquiétude. Plus de huit millions de tonnes de plastique y sont déversées chaque année, qui s'ajoutent aux 150 millions de tonnes qui s'y trouvent déjà. Ces déchets se désa-

grègent en d'innombrables microparticules qui envahissent les écosystèmes et les organismes marins. Aujourd'hui, nous mangeons et buvons du plastique (3). Nous voyons des banquises fondre, des incendies de plus en plus violents se produire sous l'effet de la sécheresse, des inondations dévastatrices, des espèces qui disparaissent... Bref, tout s'effondre, diront les collapsonautes, soulignant ainsi l'urgence d'une adaptation de nos modes de vie et de penser (4). Mais l'état des lieux n'est pas terminé. Il nous faut aussi évoquer le numérique qui n'est pas aussi écologique qu'il peut paraître.

DANGERS DU NUMÉRIQUE : POLITIQUES, PSYCHOLOGIQUES, ET ENVIRONNEMENTAUX

Dans *La nouvelle religion du numérique*, Florence





Rodhain (5), docteur en systèmes d'information, démonte plusieurs idées reçues tendant à faire du numérique un allié de l'écologie. Le « zéro déplacement » et le « zéro papier » sont des mythes. Le télétravailleur va moins souvent au boulot mais, en manque d'interactions sociales, il rend plus souvent visite à des amis ou à la famille. Quant à l'usage du papier, une enquête d'Ipsos en France montre qu'un salarié imprime en moyenne 31 pages par jour dont sept ne sont jamais utilisées (elles sont soit jetées, soit abandonnées sur l'imprimante). On lira aussi *La face cachée du numérique* de Fabrice Flipo, qui met en évidence les pollutions gigantesques occasionnées par le numérique (lors des fabrication, usage, et recyclage). Quant à l'économie du numérique, elle est décrite par Cédric Durand (6) comme un techno-féodalisme. On assiste selon lui à un retour des monopoles, à une dépendance grandissante aux plateformes et à un brouillage de la distinction entre l'économique et le politique.

Ceci donne une actualité nouvelle au féodalisme, sous la forme d'une soumission aux grands systèmes des GAFAM. Les promesses du numérique ne semblent pas très éloignées de celle de la fée électricité : l'illusion d'un monde hors-sol, enfin délivré des pesanteurs terrestres et de ses pollutions. La civilisation électro-numérique est par ailleurs en train de nous conduire vers un semi-confinement durable et anxiogène (7). Les évolutions plus ou moins

récentes des technologies (vidéo à la demande, paiement sans contact, télétravail, enseignement à distance, e-commerce, réseaux sociaux) compliquent les relations de proximité dans l'espace public. De son côté, la pandémie de coronavirus n'a pas seulement mis en évidence la vulnérabilité d'un mode globalisé, elle a aussi renforcé cette tendance déjà en place sous l'effet des technologies : un monde « sans contact » dont les plus pessimistes diront qu'il annonce l'obsolescence des relations humaines directes.

Le juriste et philosophe François Ost (8) a réfléchi aux conséquences morales et juridiques de la pandémie de coronavirus. Il considère cette maladie comme un révélateur de tendances lourdes de notre société : un sous-investissement dans la santé publique, une dépendance vis-à-vis de pays lointains pour des produits d'importance stratégique, l'aggravation des inégalités sociales et de la fracture numérique, etc. Il utilise le terme de « syndémie » de préférence à celui de pandémie, en signifiant par là un entrelacement de maladies, de facteurs biologiques et environnementaux. Les comorbidités liées à des situations sociales précaires sont en partie responsables des formes les plus sévères de cette « syndémie ». Pour tirer les leçons de cet événement qui n'est pas qu'une crise sanitaire, il serait bon, selon l'auteur, de soigner les faiblesses structurelles de notre société. Parmi les changements qu'il appelle de ses vœux figurent en bonne place la relance de

l'économie en direction de l'écologique et du numérique ainsi qu'une meilleure association de la population à la prise des décisions.

« MÉGAMACHINE » CAPITALISTE VERSUS « VIVANT DU MONDE »

Poursuivons par une étude qui prétend livrer une clé de compréhension des désastres pandémiques, climatiques et écologiques contemporains en fouillant dans l'histoire des structures de domination. Le journaliste et dramaturge allemand Fabian Scheidler (9) a travaillé pour l'organisation altermondialiste Attac. Dans *La fin de la mégamachine*, il distingue quatre tyrannies : la violence physique, la peur des conséquences économiques négatives ou de la disqualification sociale, le pouvoir idéologique et enfin la pensée linéaire reposant sur le calcul des lois de cause à effet. Cette dernière tyrannie est à combattre selon F. Scheidler par la reconnaissance du caractère vivant du monde, qui n'est pas calculable. La planète ne serait durablement habitable qu'à condition d'abandonner l'idée d'une nature dominée par cinq siècles de capitalisme au profit d'une coopération sociale et écologique.

La crise actuelle est bien celle du capitalisme, confirme Jean-Marie Harribey (10), un des animateurs d'Attac-France et des Économistes atterrés. Dans *Le trou noir du capitalisme*, il fustige les rapports sociaux inégalitaires et l'accumulation de capitaux. La

métaphore du titre évoque une absorption des activités humaines et des ressources naturelles dans une logique d'expansion infinie. Pour sortir de l'impasse, il faudrait redonner du sens et de la dignité au travail, instituer des biens communs qui ne soient pas réductibles à des marchandises et « socialiser la monnaie pour lui rendre son caractère collectif et politique », car ni le marché ni la monnaie ne sont bannis de cet essai de socialisme écologique.

Comment imaginer un monde au-delà du capitalisme ? George Monbiot (11) part du constat que la compétition et l'individualisme nous conduisent droit dans le mur. Selon l'écrivain britannique, il suffirait de s'appuyer sur les valeurs proprement humaines de l'altruisme et de la coopération. Dans cette perspective, la démocratie et l'économie, détachées du système néolibéral, seraient capables de nous permettre de reprendre le contrôle de nos vies et de construire une société meilleure.

L'écologie politique jette aussi un autre regard sur le vivant. Un ouvrage collectif, composé d'une vingtaine de contributions parues dans *L'Obs* (12), se donne pour ambition de *Penser le vivant* sans le détruire afin de renouer le lien rompu avec la nature. On y retrouve des penseurs aussi différents que Philippe Descola, Vinciane Despret, Yuval Noah Harari, Bruno Latour, Baptiste Morizot, Corine Pelluchon, James Scot ou Frans De Waal. Ce dernier invite par exemple l'espèce humaine à ne pas se sures-

timer. L'éthologue et primatologue néerlandais montre que les animaux possèdent des capacités que nous avons longtemps considérées comme spécifiquement humaines : altruisme, empathie, transmission culturelle, conscience de soi, sens de la justice... (13).

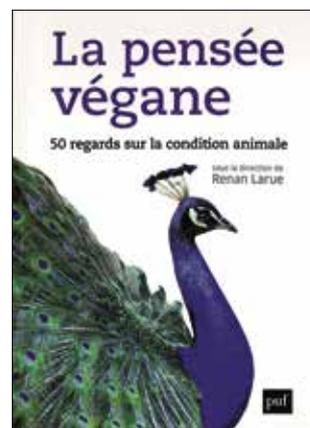
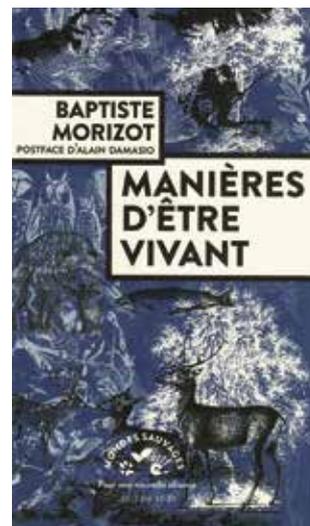
Quel est le statut de l'humain dans la nature ? Baptiste Morizot, par ses diverses expériences de pistage des loups notamment, repose la question de nos relations avec les animaux sauvages pour tenter de remettre l'humain à sa place (14). Il appelle à ajuster notre regard envers l'ensemble du vivant et à considérer que nous ne sommes qu'une espèce parmi dix millions d'autres (animaux, végétaux, bactéries, champignons...) qui n'appartiennent pas à un autre règne. Les autres vivants sont plus qu'un décor ou un stock de ressources : ils rendent la vie des humains possible et la terre habitable. Morizot n'est ni un antisépéciste ni un égalitariste. Il estime qu'une conversion du regard est nécessaire pour prendre conscience de notre interdépendance avec les autres formes du vivant. Il demande des « égards ajustés » aux intérêts des autres vivants. C'est ce qu'il appelle la « cosmopolitisse ».

Certes, nous aimons les bêtes, mais pouvons-nous vivre sans les tuer ? La question est examinée dans un gros dictionnaire collaboratif, riche d'une cinquantaine de contributions réunies sous le titre *La pensée végane* (15). D'abolitionnisme à zoopolis, en passant par carnisme, droit animalier, prédation, spécisme ou en-

core vulnérabilité animale, cet ouvrage permet d'approfondir les arguments véganes et anti-véganes.

Une autre philosophe de l'environnement, Virginie Maris (16), invite à limiter l'emprise humaine sur la planète. Au rythme où la nature se dépeuple, d'ici deux cents ans le plus gros mammifère terrestre sera la vache ! Comment réhabiliter l'idée de nature au sens de la part sauvage du monde que nous n'avons pas créée ? La philosophe souligne la constance, dans l'histoire de la pensée occidentale, de la reconnaissance d'une altérité radicale du monde naturel. Ce grand partage entre nature et culture, entre humains et non-humains, a suscité diverses formes de protection de la nature, notamment la conservation des ressources d'un point de vue utilitaire, mais aussi les approches fondées sur la notion de biodiversité (17) et qui se passent de la séparation entre les humains et la nature.

Car nous avons besoin de la nature pour être humains, nous glisse à l'oreille Alix Cosquer (18). La recherche du contact avec la nature permet de développer des valeurs moins centrées sur la satisfaction immédiate, d'avoir une autre perception de l'espace et du temps. La crise du climat nous pousse à appréhender de nombreuses temporalités : cosmologique, géologique, biologique, historique, sociale et vécue. Diverses trajectoires cohabitent et interfèrent, explique Bernadette Bensaude-Vincent (19), historienne des sciences, qui remet en cause le dualisme entre l'homme et le monde



- et la linéarité du temps, qu'elle pointe vers le progrès ou vers l'effondrement.

« TRANSITION » DANS TOUS LES DOMAINES

Et maintenant, que faire ? Parier sur la transition écologique, répond Laure Waridel (20). Les solutions existent, dit-elle. Il ne faut plus confondre croissance économique et bien-être, ni argent et richesse. Concrètement, elle invite à « tamiser », c'est-à-dire à ne plus investir dans les énergies fossiles, l'armement ou le nucléaire mais au contraire dans les énergies vertes, les transports publics et l'économie sociale. On pourrait aussi manger autrement en réduisant le gaspillage alimentaire et la consommation de viande, planter des arbres, etc. Comment se mobiliser ? Par des actions judiciaires, des grèves pour le climat et des actes de désobéissance civile, à l'instar d'Extinction Rebellion.

Un autre mouvement entend dépasser un modèle de civilisation caractérisé par la destruction de la nature et l'oppression des femmes : l'écoféminisme. C'est une nébuleuse disparate et fantasque, avoue l'agrégée de philosophie Jeanne Burgart-Goutal (21) après une dizaine d'années de recherches sur cette mouvance née il y a quarante ans et qui combine critique du capitalisme et de la technoscience, réappropriation par les femmes de leur corps et redécouverte de sagesse traditionnelles. Comment éduquer les enfants ? L'écoformation invite, dans la lignée d'Une

société sans école d'Ivan Illich (1971), à apprendre par le contact direct avec l'environnement. Une sorte d'école buissonnière que Thierry Pardo (22) a pratiquée avec ses deux enfants. Il en a tiré un livre poétique sur ses expériences de vie : le mystère des forêts, le silence des déserts, le tumulte des villes, la profondeur des mers, l'ivresse des cimes montagneuses...

La conclusion de ce petit tour d'horizon des pensées écologiques actuelles nous est fournie par deux ouvrages : *Mutation* (23) et *Le Retour de l'exil* (24). Le premier estime que l'aventure humaine ne fait que commencer : les virus mutent, pourquoi pas nous ? Le deuxième rappelle que ce n'est pas la technologie qui est le problème mais plutôt le rapport des sociétés avec elle. Pour le philosophe Miguel Benasayag, le vivant et la culture, dans leur complexité, doivent échapper au pur fonctionnement et au seul profit. ●

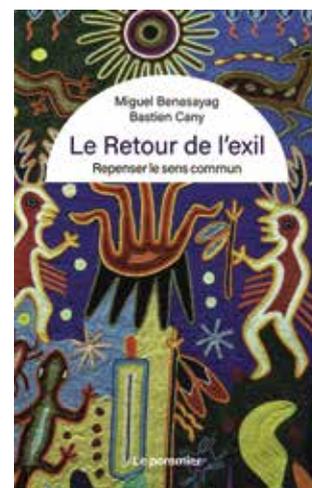
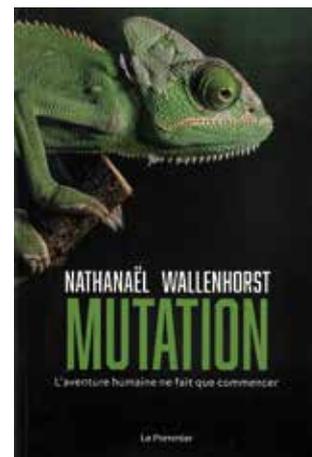
1. **Christophe BONNEUIL et Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'événement Anthropocène : la Terre, l'histoire et nous* (nouvelle édition), Points, coll. « Points Histoire », 2016, 332 pages, 9,50 €.**
2. **David WALLACE-WELLS, *La Terre inhabitable : vivre avec 4°C de plus*, traduit de l'anglais par Cécile Leclère, Laffont, 2019, 332 pages, 21 €.**
3. **Nelly PONS, *Océan plastique : enquête sur une pollution globale*, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », 2020, 384 pages, 22 €.**
4. **Yves CITTON et Jacopo**

RASMI, *Génération collapsonautes : naviguer par temps d'effondrements*, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2020, 270 pages, 23 €.

5. **Florence RODHAIN, *La nouvelle religion du numérique : le numérique est-il écologique ?*, Libre & Solidaire, EMS, coll. « Versus », 2019, 130 pages, 10,90 €. Voir aussi : **Fabrice FLIPO, *La face cachée du numérique : l'impact environnemental des nouvelles technologies*, L'Échappée, coll. « Pour en finir avec », 2013, 135 pages, 12 €.****
6. **Cédric DURAND, *Techno-féodalisme : critique de l'économie numérique*, Zones, 2020, 253 pages, 18 €.**
7. **Gérard DUBEY et Alain GRAS, *La servitude électrique : du rêve de liberté à la prison numérique*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2021, 370 pages, 23 €.**
8. **François OST, *De quoi le Covid est-il le nom ?*, Académie royale de Belgique, coll. « L'Académie en poche », 2021, 112 pages.**
9. **Fabian SCHEIDLER, *La fin de la mégamachine : sur les traces d'une civilisation en voie d'effondrement*, traduit de l'allemand par Aurélien Berlan, Seuil, coll. « Anthropocène », 2020, 611 pages, 23 €.**
10. **Jean-Marie HARRIBÉY, *Le trou noir du capitalisme : pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Le Bord de l'eau, coll. « L'économie encastree », 2020, 294 pages, 20 €.**
11. **George MONBIOT, *Reconstruire sur les***



- ruines du capitalisme : s'émanciper par le partage et la coopération*, traduit de l'anglais par Amanda Prat-Giral, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », 2021, 228 pages, 21 €.
12. **Éric AESCHIMANN, Lorraine KLEINDIENST et Rémi NOYON (dir.)**, *Penser le vivant*, Les Liens qui libèrent/L'Obs, 2021, 190 pages, 20 €.
13. **Frans DE WAAL**, *La dernière étreinte : le monde fabuleux des émotions animales... et ce qu'il révèle de nous*, traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère, Les Liens qui libèrent, coll. « Poche », 2020, 390 pages, 8,90 €.
14. **Baptiste MORIZOT**, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages. Pour une nouvelle alliance », 2020, 324 pages, 22 €.
15. **Renan LARUE (dir.)**, *La pensée végétale : 50 regards sur la condition animale*, PUF, 2020, 652 pages, 29,50 €.
16. **Virginie MARIS**, *La part sauvage du monde : penser la nature dans l'Anthropocène*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018, 259 pages, 19 €.
17. **Hervé LE GUYADER**, *Biodiversité : le pari de l'espoir*, Le Pommier/Humensis, 2020, 147 pages, 16 €.
18. **Alix COSQUER**, *Le lien naturel : pour une reconversion au vivant*, Le Pommier/Humensis, 2021, 172 pages, 14 €.
19. **Bernadette BENS AUDE-VINCENT**, *Temps-paysage : pour une écologie des crises*, Le Pommier/Humensis, 2021, 296 pages, 20 €.
20. **Laure WARIDEL**, *La transition, c'est maintenant : choisir aujourd'hui ce que sera demain*, Écosociété, 2019, 375 pages, 22 €.
21. **Jeanne BURGART-GOUTAL**, *Être écoféministe : théories et pratiques*, L'Échappée, coll. « Versus », 2020, 317 pages, 20 €.
22. **Thierry PARDO et Lucie SAUVÉ**, *Les savoirs vagabonds : une géopoétique de l'éducation*, Écosociété, coll. « Parcours », 2019, 134 pages, 15 €.
23. **Nathanaël WALLENHORST**, *Mutation : l'aventure humaine ne fait que commencer*, Le Pommier/Humensis, 2021, 269 pages, 18 €.
24. **Miguel BENASAYAG et Bastien CANY**, *Le retour de l'exil : repenser le sens commun*, Le Pommier/Humensis, 2021, 176 pages, 14 €.



PLANTES PIONNIÈRES :

WILD PLANTS, DOCUMENTAIRE DE NICOLAS HUMBERT

PHILIPPE DELVOSALLE
 rédacteur à PointCulture

Un Amérindien du Dakota, un enseigneur clandestin à Zurich, un couple de jardiniers à Detroit et les membres d'une coopérative maraîchère à Genève parlent de leur relation à la terre et au végétal. Avec des mots et avec les mains, par les gestes filmés de leur travail quotidien.

Je ne crois plus qu'en un petit brin d'herbe

Oublié sur la voie ferrée

Je ne crois plus qu'en un petit brin d'herbe

Ressuscité au milieu des pavés

Toi tu l'arraches avec tes bulldozers

Roi de l'or

Esclave de l'or

Toi tu l'enterres avec tes quatre hivers

Fils de la mort

Et père de la mort

Moi je te hais depuis le fond des âges

Mais quand même dans mon désespoir

Je t'aimerai toujours bien davantage

Que toi tu n'aimes

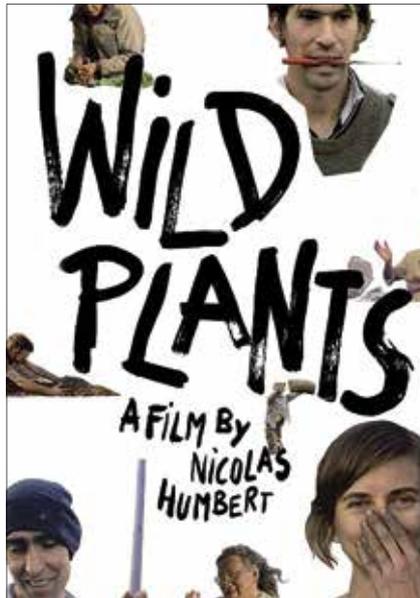
Sous ton parasol noir

Je ne crois plus qu'en un petit brin d'herbe

Oublié

(Brigitte Fontaine et Areski Belkacem, chanson « Le petit brin d'herbe », 1977)

Au milieu des années 2010, le cinéaste Nicolas Humbert se demande quel sujet lui permettrait, par le biais d'un film, de « parler d'espoir, de possibilités de vie et d'approches permettant de transformer l'état actuel du monde – précisément une époque qui, souvent, peut sembler vraiment sombre en raison de ses nombreux scénarios de destruction ». Pour *Wild Plants*



(Suisse-Allemagne, 2016), il décide de partir en Suisse et aux États-Unis à la rencontre d'une poignée d'individus, de petits groupes et de collectifs qui entretiennent un rapport intense à la terre via l'amour des plantes.

Le point de départ de la réflexion du documentariste peut faire penser à la question qui sous-tend la construction du documentaire à succès *Demain* (Cyril Dion et Mélanie Laurent, France 2015) : « Et si montrer des solutions, raconter une histoire qui fait du bien, était la meilleure façon de résoudre les crises écologiques, économiques et sociales que traversent nos pays ? » À part une étape des deux équipes de tournage à Detroit, les ressemblances s'arrêtent là. Là où *Demain* appuie très fort sur la lisibilité du sens et l'efficacité didactique de son récit (interviews d'experts, chansons à texte surlignant le contenu des séquences, structure en chapitres, informations reprises en incrustations textuelles dans l'image, etc.), *Wild Plants* joue la carte du sensible, du poétique, d'une structure plus libre et parfois même empreinte de mystère. Cadrant avec le même brio les paysages

en plan large et les mains et gestes en gros plan, Nicolas Humbert et Marion Neumann – sa complice derrière la caméra – donnent un tout autre registre à la parole. Ils font entendre des pensées et des visions du monde qui ne sont pas théoriques mais qui naissent – qui poussent – dans la terre, après des milliers d'heures passées pour chacun des intervenants du film à préparer la terre, à semer, à sarcler, à observer les plantes qui poussent et celles qui ne poussent pas, à apprendre à les connaître, à récolter et récupérer leurs semences, etc. – et, surtout, à travailler, observer et réfléchir dans un même élan. La bande-son du film partage avec eux ce même rapport sensoriel à la nature et au monde qui nous entoure : deux capsules séchées de graines de coquelicots se transforment en maracas, l'entrechoquement de bûches d'essences et de degrés de dessiccation différentes produit des sons qui, mis en boucle, donnent la base rythmique d'un morceau de rock qui se déploie progressivement, etc.

CYCLIQUE ET NON LINÉAIRE

Les cycles (de la vie, de la transformation de la matière organique, des saisons, etc.) sont omniprésents dans le film et inspirent aussi sa construction (des retours fréquents et très libres sur les mêmes lieux et protagonistes). En chargeant sa brouette de compost, Andrew Kemp, jardinier-philosophe de Detroit, raconte « être en contact avec ce cycle, accepter la vie et ce que nous appelons la mort... puis voir que rien ne meurt mais que tout se transforme, [et que] cela m'aide de savoir que je fais partie du même cycle ». Pour Kinga Osz, jeune femme d'origine hongroise établie à ses côtés dans la ville postindustrielle en ruines, « Le cœur de tout est le compost. Jusque-là pour moi, les choses avaient un début et une fin,



Nicolas Humbert - *Wild Plants* © M Pitteloud & Close Up Films

mais par le compost j'ai compris qu'il n'y avait que des étapes le long d'un cycle de vie. » Pour l'activiste amérindien Milo Yellow Hair (un ancien de l'insurrection de Wounded Knee en 1973) : « Nous sommes aussi des plantes et il nous faut soixante-dix à quatre-vingts ans pour nous transformer. » Quant à Maurice Maggi, le *Guerilla Gardener* de Zurich, il utilise les mots *perpetuum mobile*, mouvement perpétuel, pour évoquer cette histoire qui n'a ni début ni fin.

« LES PLANTES PIONNIÈRES SONT MES CAMARADES POLITIQUES. »

Filmé souvent de nuit, lors de ses sorties clandestines, Maggi sème sans autorisation des chardons, des mauves, des citrouilles, des radis, des poireaux, etc., sur les terre-pleins, les trottoirs, dans les *no man's land* et les interstices de sa ville. « Les plantes pionnières sont l'avant-garde des plantes. C'est dans ce

sens que je me sens lié à elles. Avec les années, on apprend leur langue, c'est comme une relation. »

Le terme *wild plants*, plantes sauvages, mauvaises herbes peut s'appliquer autant aux végétaux eux-mêmes que, par rebond, à ceux qui les chérissent, un peu à l'écart des normes de la société dominante. La part politique du film transparaît dans les nouvelles relations que leurs actes mettent en branle autour des questions d'argent, de choix des modes de production et de distribution (« Aux États-Unis, un fruit qui ne vient pas d'un magasin est considéré comme sale – et comme non comestible – par beaucoup de gens. ») et de rythmes de vie (« Dans ma vie, j'aime ralentir, prendre le temps de vivre. Et qui mieux que les végétaux peuvent nous apprendre ça ? Même si tout n'est pas rose, que ça n'a rien à voir avec l'idéal judéo-chrétien/Walt Disney : les végétaux aussi se font la guerre ! »).

Et Milo Yellow Hair d'ajouter : « [En étant en contact avec le cycle de la nature] vivez la vie. N'ayez pas peur. Notre

problème c'est les gens qui ont peur et qui ont les armes et l'argent. Si eux ont peur, c'est la société qui en pâtit. »

Il aura fallu au cinéaste dépasser la méfiance de certains de ses intervenants, comme les jeunes horticulteurs militants des Jardins de Cocagne à Genève : « Avec Marion Neumann, la cadreuse du film, nous avons plusieurs fois participé aux travaux des champs et aidé à la récolte de carottes et de plantes avant que le tournage ne commence. Il s'agissait vraiment dans un premier temps de se faire connaître et de gagner leur confiance. Ils avaient une position très critique vis-à-vis de tout ce qui est lié aux médias et au cinéma. Il a d'abord fallu bien clarifier que mon projet n'avait rien à voir avec la télévision normale et que le travail sur le film devait réellement être un projet commun. C'est en cela qu'il est important pour la réalisation d'un tel film d'avoir du temps, afin qu'une proximité puisse s'installer, permettant ensuite de parler librement. » (Nicolas Humbert, livret du DVD) ●

DÉVELOPPEMENT DURABLE ET NUMÉRIQUE

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Pôle professionnel,
Bibliothèque centrale des Riches-Claires
pour la Région de Bruxelles-Capitale

Avant toute chose, une définition s'impose. En effet, on parle beaucoup de développement durable mais sait-on exactement ce que ce terme recouvre ? Et quelle est son application au niveau numérique ?



L'expression « développement durable » vient du rapprochement de deux mots qui, mis ensemble, définissent un modèle d'organisation de la société où :

- le développement attire l'attention sur l'amélioration des performances (économiques, sociales...) d'une société ;
- le terme durable caractérise une chose qui tient dans la durée, qui est stable et résistante.

La combinaison des deux mots donne la définition du développement durable : « l'amélioration des performances d'une société pour la rendre stable dans le temps »¹. Cette stabilité s'appuie sur trois piliers fondamentaux : l'économique, le social et l'écologique. Nous allons donc analyser ces trois aspects au niveau numérique et voir si développement durable et numérique vont de pair.

LE NUMÉRIQUE ET LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

Il s'agit là de l'aspect le plus évident. En effet, le développement économique passe inévitablement par le numérique ! Aucune société ne peut se permettre de ne pas avoir de présence numérique, que ce soit par un site internet, une présence sur les réseaux sociaux ou un système de paiement en ligne. Sans compter l'aspect gestion des stocks, des factures et des communications clients... Pour autant, on peut difficilement calculer l'impact du numérique sur le chiffre d'affaires ou l'offre d'emploi.

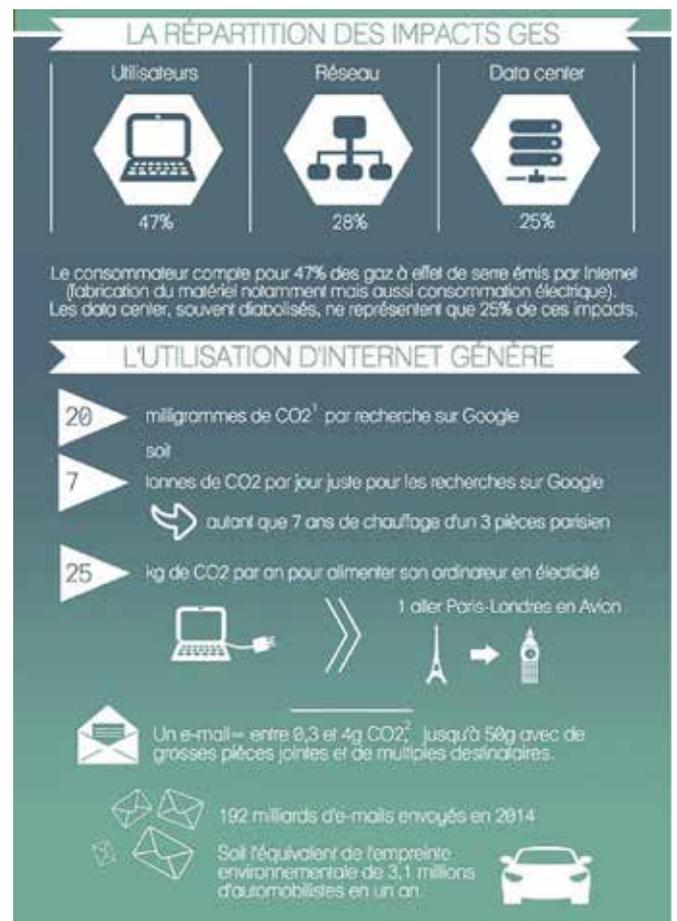
LE NUMÉRIQUE ET LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Parlons d'abord du plus évident : le numérique permet de développer les liens

via les téléphones portables, les sites internet et surtout les réseaux sociaux. Avec la multiplication des accès numériques, les informations sont à un clic ! Cela pourrait donc permettre à tous d'avoir accès au savoir...

Autre aspect important du numérique par rapport au développement social, ce sont les réseaux sociaux. Le partage d'information de façon quasi instantanée peut permettre à tous de développer un esprit de groupe et d'appartenance qui devrait permettre de développer l'esprit critique.

Malheureusement, c'est surtout l'inverse qui est observé. Le système d'algorithmes lié à ces réseaux (principalement les GAFAs – Google Amazon Facebook Apple) ne montre aux usagers de ces réseaux que des choses auxquelles ils sont intéressés. Qui n'a pas déjà cliqué sur un article ou une publicité avant d'être inondé de propositions du même genre.



À titre d'exemple : si je suis intéressée par des brochures style années 1950 et que je m'abonne à un groupe lié à ce sujet, la plupart des suggestions qui me seront données tourneront autour des brochures. Autre exemple d'actualité : si je clique sur un article consacré au vaccin anti-Covid, j'en recevrai beaucoup d'autres et c'est alors à moi de savoir faire le tri entre les vraies et fausses informations.

Restons dans l'aspect un peu plus négatif : la fracture numérique et l'illectronisme. Tout le monde n'a pas accès à un ordinateur ou à un smartphone ; non seulement en Occident mais surtout partout dans le monde.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la fracture numérique n'est pas en voie de régression, elle touche tout le monde : jeunes ou vieux, en difficulté financière ou pas. Nous l'avons bien remarqué avec la crise du Covid et les confinements successifs. Combien

de jeunes n'ont-ils pas réussi à suivre leurs cours par manque d'accès à un ordinateur ou à l'Internet ? Combien de personnes ont dû télétravailler avec de vieux ordinateurs qui traînaient dans les maisons et qui n'étaient même pas dotés de micro et de webcam ? Ou combien de gens ne disposant pas de PC ont dû se contenter de leur smartphone ou d'une tablette ?

Au-delà de l'aspect matériel, il convient de reconnaître que tout le monde ne sait pas (bien) utiliser son ordinateur. Effectuer une recherche Google de manière efficace n'est pas si aisé. Il faut savoir restreindre les termes afin d'avoir une réponse pertinente. Pourtant, la plupart des personnes se contentent de la première réponse sans chercher plus loin et, surtout, sans vérifier les sources.

Il est important de ne pas confondre avoir accès à l'information et savoir utiliser tous ces outils !

LE NUMÉRIQUE ET L'ENVIRONNEMENT

C'est ici que le bât blesse. On entend en effet énormément parler de l'impact environnemental du numérique. Mais qu'en est-il vraiment ?

Selon une étude du think tank The Shift Project dans son rapport « Déployer la sobriété numérique »³, la part estimée d'émission de gaz à effet de serre pour le numérique aurait été de 4 % en 2019. Dans ces 4 % sont comprises l'utilisation des réseaux et la fabrication des terminaux (smartphones et ordinateurs). C'est d'ailleurs cette production qui contribuerait à plus de la moitié de ces 4 %.

Les terminaux sont connectés entre eux par des infrastructures réseaux (câbles terrestres et sous-marins, antennes de réseaux mobiles, fibres, etc.) pour échanger des informations qui seront ensuite stockées et traitées dans les centres de données (datacenters). ▶



► « Or chacun de ces éléments nécessite de l'énergie non seulement pour fonctionner (phase d'utilisation) mais également, avant cela, pour être produit. L'extraction minière des matières premières, les processus industriels puis les livraisons aux consommateurs et consommatrices nécessitent des ressources conséquentes, loin d'être négligeables », précise le rapport du Shift Project.

Tout n'est certes pas perdu car, au-delà de cette pollution, le numérique permet de diminuer l'usage des transports par la dématérialisation du travail et des réunions, tout comme le développement de plateformes de covoiturage et/ou de voitures partagées. De plus, les réseaux sociaux peuvent permettre d'éveiller les consciences en partageant des idées et des solutions au quotidien.

Une population sur-connectée va être plus exigeante à propos des sources de ses achats et de la traçabilité des biens. Les entreprises se doivent d'être honnêtes avec leurs consommateurs car ceux-ci peuvent vérifier les informations en très peu de temps. En 2016, selon Ipsos, près de huit Français sur dix disaient chercher davantage à connaître l'origine d'un produit alimentaire avant de l'acheter et près d'un Français sur deux (47 %) se renseignait

sur Internet avant d'acheter un article en magasin. Toujours selon ce sondage : 85 % des consommateurs français ont fait un achat lié à une bonne cause, 78 % ont acheté un produit avec un bénéfice environnemental, 58 % ont boycotté une entreprise après avoir su qu'elle n'était pas responsable. Ainsi la transparence est-elle le troisième critère d'achat (51 %) après les critères de la qualité (60 %) et du prix (71 %).

Ces quelques chiffres montrent l'impact du numérique et des réseaux sur les consommateurs ! L'e-réputation est donc primordiale pour les entreprises et cela a un impact sur leur développement écologique et économique. Le développement d'applications de vente en seconde main et son énorme succès ont d'ailleurs poussé certains géants du commerce à suivre la tendance : Ikea vend maintenant des meubles de seconde main, tout comme Amazon qui revend à moindre coût des objets renvoyés. Sans oublier la création de plateformes responsables comme Too Good to Go qui permet d'acheter des invendus à moindre prix ou bien le crowdfunding qui permet à tous de participer financièrement au développement d'un produit.

Les gouvernements ont aussi leur rôle à jouer afin de permettre et favoriser une

utilisation numérique plus verte. En ce sens, l'Union européenne a développé un Green Deal qui souligne l'importance des technologies numériques dans le renforcement des Objectifs du développement durable à l'horizon 2030³.

Le développement des smart cities entre lui aussi dans cet objectif. Il s'agit de créer des villes qui sont adaptées aux besoins du présent mais qui préservent aussi les ressources pour l'avenir. Leur objectif peut être résumé en trois points : améliorer le confort des habitants tout en disposant de transports plus efficaces et en respectant l'environnement.

En conclusion, on ne peut plus nier aujourd'hui l'implication du numérique dans le développement durable. Bien utilisé et de manière responsable, celui-ci peut-être un allié dans le développement des entreprises, des liens sociaux et même de l'environnement ! ●

Notes

1. <https://www.mtaterre.fr/dossiers/le-developpement-durable/cest-quoi-le-developpement-durable>
2. <https://theshiftproject.org/article/deployer-la-sobriete-numerique-rapport-shift/>
3. <https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/HTML/?uri=CELEX:52019DC0640&from=EN>



ACTIONS EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

CULTURE... DURABLE ? AVEC LES CENTRES CULTURELS À BRUXELLES

PAR LAPO BETTARINI

directeur de La Concertation-Bruxelles asbl

LE DÉBUT ET LE CONTEXTE AFIN D'ÊTRE VRAIMENT « DURABLES »

L'évolution des pratiques et initiatives dites « durables » progresse rapidement, secouée par toutes sortes de changements, culturels, politiques et sociaux depuis plusieurs décennies. Ainsi s'accroît notre attention (individuelle et collective) à l'impact que nous avons tou.te.s sur l'environnement... et sur la planète dont nous disposons. En effet, bien que plusieurs d'entre nous s'aventurent depuis l'enfance sur Mars ou d'autres mondes lointains grâce aux histoires de Ray Bradbury ou aux nombreuses œuvres de science-fiction (dont j'étais, et suis, un dévoreur enthousiaste), nous vivons sur une seule planète. Mais comment la culture, et plus particulièrement le petit réseau des centres culturels de Bruxelles et les associations membres de La Concertation Action Culturelle Bruxelloise¹, LAC pour les ami.e.s du secteur culturel qui aiment les acronymes, peuvent-ils contribuer à cette réflexion sur la manière de rendre les lieux, les pratiques et les projets plus durables ?

Soucieuse d'encourager les dynamiques de renforcement mutuel entre et avec ses membres, LAC soutient fortement la volonté de ces dernier.e.s de développer des mécanismes d'échange et de synergie favorisant l'ouverture et s'appuyant sur le contexte réflexif bruxellois. Inspirées par la tenue de réunions régulières entre les chargés de communication de son réseau de membres, les rencontres « Hélice » constituent un espace unique pour rassembler les membres autour de préoccupations

sectorielles et intersectorielles (communication, programmation, gestion administrative et financière, métiers techniques, etc.). Mises en place de façon officielle en avril 2017, ces rencontres envisagent la constitution et l'accompagnement de groupes de travail pérennes en vue de développer et d'appliquer une vision commune bruxelloise. Comme le terme « Hélice » le suggère : rassembler des pales (les membres) autour d'une structure en mouvement (LAC) pour créer un ensemble dynamique et puissant qui insuffle des idées nouvelles à Bruxelles. Depuis 2019, LAC a rassemblé ses membres autour de la question de la durabilité, au départ d'un état des lieux des « bonnes pratiques » au sein du réseau : les difficultés, les expériences et la réflexion sur tout ce qui impacte l'environnement (gestion des bâtiments, gestion quotidienne d'une association, de son équipe, définition et mise en place d'un projet, d'ateliers...). Le but n'est pas de contraindre, mais d'insuffler de nouvelles manières de faire. Cela peut commencer par des choses toutes simples et peu coûteuses, dont une meilleure communication au niveau des équipes pour que chacun.e devienne partie prenante d'une réflexion-action pour une culture plus soutenable.

Concrètement, nous avons commencé par réfléchir aux huit thématiques suivantes : achats, bruit, déchets, eau, énergie, espaces verts, mobilité, sol. Au début de nos rencontres, nous avons considéré l'option de nous concentrer sur une thématique annuelle avec trois ou cinq actions à mener chaque année/saison, accompagnant une réflexion

plus large, sur des thématiques plus « universelles ». Nous nous sommes posé plusieurs questions : comment envisager les partenariats dans les projets portés ? quelle attitude prendre vis-à-vis des autres parties prenantes, dont les participant.e.s aux projets et aux ateliers ? quelles lignes guides communes suivre ? comment bien communiquer pour garantir les relations de confiance au sein des partenariats ? Nous avons alors décidé que dans le contexte complexe qui est le nôtre, il était nécessaire d'apporter un soutien à la réflexion et à la construction de nouvelles pratiques. Nous nous sommes donc tournés vers Bruxelles environnement, et notamment le programme de labellisation d'entreprise éco-dynamique, le label EED ou Écodyn², un processus de labellisation sur une période de 18 mois avec plusieurs démarches, rencontres, analyses... Il nous a alors fallu déterminer les besoins du groupe Hélice afin de mieux établir et comprendre les bonnes pratiques (telles que travailler sur la visibilité des actions, sur la diffusion d'informations et la sensibilisation, etc.). Or le premier pas avant d'entamer tout cela était de définir les valeurs communes qui motivaient notre groupe à entamer un chantier si important, les objectifs du groupe et du réseau et, « least but not last », la méthode que nous allions suivre.

LES VALEURS

Dans un contexte international où nous sommes chaque jour davantage témoins de la portée destruc- ►

- trice de l'exploitation incontrôlée des ressources de la planète, LAC et ses membres ont affirmé leur volonté de s'engager à intégrer la notion de durabilité et de respect de l'environnement dans leur réflexion et leurs actions, bien conscient.e.s qu'il s'agit là d'un travail à long terme. En effet, cette démarche est devenue incontournable, urgente, sociale et collective. La définition d'une charte commune vise ainsi à rendre collectifs des questionnements qui sont souvent considérés comme individuels, via une dynamique de réseau et un soutien institutionnel forts, afin de pouvoir se questionner à différents niveaux sur les façons d'agir et sur les publics touchés (équipes ou publics extérieurs). La charte de notre engagement écoresponsable définit aussi nos objectifs.



LES OBJECTIFS

Simple et directs, sans trop tourner autour du pot, à savoir :

- S'engager à entrer dans le processus du label EED d'ici juin 2021 (même si, nous devons l'admettre, la pandémie mondiale a eu un impact sur les délais fixés) ;
- Obtenir le label EED pour l'ensemble du réseau d'ici 2030, en accord avec les Objectifs de développement durable des Nations unies³ ;
- Continuer la réflexion sur les pratiques au sein du groupe de travail Hélice-Durabilité.

NOTRE MÉTHODE

À travers cet engagement écoresponsable à destination des membres du réseau et de ses partenaires, chaque structure est invitée à inclure la notion de développement durable dans son travail quotidien et quelques engagements et gestes concrets orientés autour des objectifs suivants :

- Réduire la consommation d'énergie et d'eau ;
- Réduire la production de déchets et favoriser le recyclage ;
- Adopter une politique d'achats raisonnée ;

- Suivre les réglementations en matière de gestion des sols et du bruit ;
- Avoir un comportement écoresponsable dans son travail, y compris en termes de mobilité ;
- Participer à une dynamique d'échange et de réflexion sur l'intégration des principes écoresponsables dans sa structure et pour le secteur socioculturel en général.

En contrepartie de cet engagement, LAC souhaite mettre en œuvre un programme d'accompagnement et d'actions qui, à terme, faciliteront le quotidien des équipes et inciteront chaque travailleur à contribuer à la préservation de l'environnement. Ce programme d'accompagnement sera effectué via :

- Un accompagnement pratique mis en place avec la collaboration de Bruxelles-Environnement afin d'assurer le suivi du processus de labélisation Entreprise Écodynamique ;
- Un accompagnement réflexif mis en place par le biais du groupe de travail Hélice-Durabilité afin de garantir une continuité dans la réflexion sur les pratiques des membres du réseau.

AUTOUR DE NOUS

Bien entendu, nous ne sommes pas les seuls à nous mettre en mouvement !

Une des initiatives intéressantes apparues dernièrement est, par exemple, le guide des bonnes pratiques pour rendre un événement plus éco-citoyen⁴. C'est un projet initié en 2020 et porté par « un groupe de jeunes, âgés de 15 à 28 ans et venant de différents coins de Wallonie, soucieux d'apporter notre contribution afin d'être plus éco-citoyen.nes dans l'organisation d'événements culturels », comme elles et eux-mêmes se présentent sur leur site internet. Les initiatives portées par plusieurs opérateurs et réseaux sociaux, culturels et artistiques, sont aussi aidées, soutenues et guidées par ces nouvelles et nouveaux citoyen.ne.s « inspiré.e.s par le respect de l'environnement », comme nous explique le dictionnaire Le Robert en définissant le terme d'éco-citoyen.ne.s.

Le guide, un projet toujours en évolution avec l'aide de la MJ-Music⁵ et le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, permet de décortiquer les différents aspects d'un projet ou d'une

activité en considérant plusieurs perspectives, neuf thématiques allant de la nourriture aux déchets, en passant par la mobilité et les choix énergétiques. En plus de réunir des informations intéressantes en lien avec l'organisation et la mise en place d'un événement culturel, le guide rassemble des « bonnes » pratiques, informations, témoignages, liens utiles, tutoriels... afin de permettre à chacun.e de réfléchir par soi-même, de faire ses choix et passer à l'action en connaissance de cause. Le but est de « développer son esprit critique et faire ses propres choix en fonction de ses priorités » afin d'impulser un changement continu, parfois rapide et radical, parfois progressif et par petits pas, vers une situation d'équilibre « conciliant les aspects environnemental, social et économique des activités humaines ».



MAIS, ENCORE PLUS CONCRÈTEMENT...

Les intentions et les actions que LAC et ses membres – Centres culturels et associations actives sur Bruxelles – ont voulu mettre en place ne se limitent pas à un échange interne, mais s'étendent aussi à la participation concrète aux actions communes. L'une de ces actions est la première édition de « Nourrir Bruxelles »⁶, festival de la transition alimentaire en région bruxelloise qui a eu lieu du 16 septembre 2021 au 16 octobre 2021.

À partir du spectacle *Nourrir l'Humanité c'est un métier*, créé en 2011 par Charles Culot, *comédien et fils d'agriculteur*, la compagnie d'artistes ADOC⁷ propose dix ans plus tard le spectacle *Nourrir l'Humanité – Acte II*. Le questionnement est lancé, ainsi qu'un mouvement : « Nourrir l'humanité se crée et vise à rassembler, soutenir, multiplier et donner une voix aux nombreuses initiatives et projets en faveur de la transition vers des systèmes alimentaires agroécologiques et solidaires. » Le festival en devient l'espace concret de rencontres et de discussions rassemblant des producteurs et productrices, des associations, des collec-

tifs, des coopératives, des mangeurs et mangeuses comme nous tous et toutes, des militants et militantes et encore plein d'autres acteurs et actrices qui s'interrogent sur le thème de la transition alimentaire et de la justice sociale. Cette année, c'est déjà la troisième édition du festival à Liège, et la première à Bruxelles, Arlon et Herstal.

Porté par plusieurs structures, dont LAC, avec une participation active de plusieurs Centres culturels et associations membres, « Nourrir Bruxelles » présente un programme varié et très dense d'activités d'information, de sensibilisation, de conférences, d'animations et spectacles, d'actions. Il s'agit d'un festival engagé, multidisciplinaire et transversal sur la transition alimentaire, écologique et sociale. Par le biais de l'alimentation, nous pouvons aborder des sujets qui semblent sans rapport entre eux, mais qui sont en fait fortement liés, comme l'isolement, la stratification socio-économique de la société, la question de genre, la question du développement durable, la manière de trouver un équilibre entre un développement digne, fort, positif, pour la société et notre impact sur cette planète. Durable en un seul mot. ●

Notes

1. Pour plus d'informations sur l'asbl La Concertation, visitez le site internet : www.laconcertation-asbl.org.
2. Pour plus d'informations, visitez le site internet : www.ecodyn.brussels.
3. Pour plus d'informations : www.un.org/sustainable-development/fr/objectifs-de-developpement-durable/.
4. Pour plus d'informations : www.eventecocitoyen.be.
5. Pour plus d'informations : www.mj-music.be.
6. Pour plus d'informations : www.nourrir-humanite.org.
7. Pour plus d'informations : www.adoc-compagnie.be.

LE DÉVELOPPEMENT SOUTENABLE PASSE PAR LE TRAVAIL DE SENSIBILISATION DES CENTRES CULTURELS

L'EXEMPLE AVEC LES PRIX ETHIAS 2020

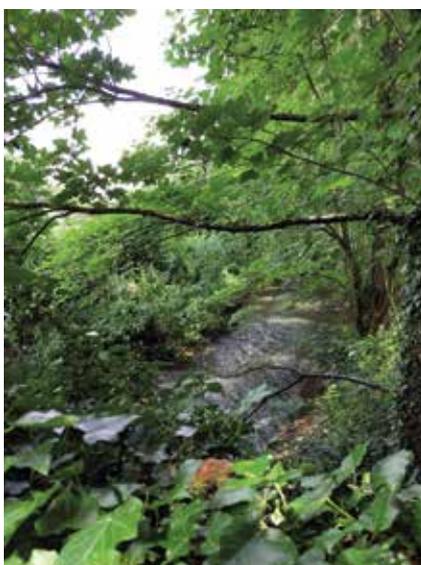
PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste

Les catastrophes naturelles de l'été 2021 ont cruellement rappelé l'urgence climatique au monde entier. De quoi éveiller, à nouveau, les consciences et faire bouger les lignes. Heureusement, cela fait des années que certains centres culturels œuvrent à une transition écologique ou au développement soutenable.

2020 marquait déjà la 25^e édition du prix Ethias-ACC qui récompense des actions mises en place par les centres culturels. Au fil des ans, la formule a pas mal évolué. Parfois biennal, parfois annuel, ce prix a comme constante de récompenser les projets les plus dynamiques. En 2020, l'Association des Centres Culturels et la compagnie d'assurance ont voulu mettre le focus sur la transition écologique et ont ainsi récompensé trois centres culturels pour leurs projets liés au développement durable.

Malheureusement, la crise sanitaire est passée par là et n'a pas permis la bonne tenue de chaque projet. Qu'à cela ne tienne, ils ne sont pas passés à la trappe



La Mehaigne ©

Un des trois projets récompensés l'an passé est organisé par le Centre culturel d'Ans. Le projet est né après une projection du film documentaire *Demain*, organisé conjointement par le centre et un collectif. « Nous nous sommes rapidement aperçus pendant le débat qui a suivi la séance qu'il y avait un intérêt pour les questions de transition écologique », se souvient Émilie Windels, animatrice en éducation permanente du centre. En 2017, ce sont donc une vingtaine de personnes qui se sont regroupées au sein de ce tout nouveau collectif « Qu'est-ce qu'on attend ? ». L'objectif était de réfléchir aux alternatives qui permettent de répondre aux problématiques environnementales et de consommation plus locales. « Nous voulions mettre en place des actions concrètes afin de participer à la transition écologique. Après un

premier brainstorming, nous avons décidé de mettre sur pied une présentation sur le thème "zéro déchet" avec Sylvie Droulans, auteure du livre *Le zéro déchet sans complexes !* et du blog *zerocarabistouille*. »

Comme l'événement a fait salle comble, le groupe s'est rapidement rendu compte qu'il y avait une véritable attente du public pour ces thématiques. « Nous avons donc fait un focus sur le zéro déchet durant l'année 2019-2020. Ensuite, nous avons tenté de développer des activités liées à l'alimentation. Évidemment, en raison de la pandémie, nous avons dû reporter de nombreux événements. »

BOUCLER LA BOUCLE AVEC UN CINÉ-CLUB DÉBAT

Le projet récompensé à l'origine par le prix ACC d'Ethias est un salon imaginé pour « nourrir Ans ». Il devait se dérouler en mars 2020, mais a dû être reporté pour des raisons évidentes et devrait finalement se tenir à la mi-mars 2022. « L'objectif, poursuit l'animatrice, est de présenter ce qui se fait dans la localité. Montrer au public qui a l'habitude de fréquenter les grandes surfaces qu'il peut se nourrir de manière plus locale. Nous voulons qu'il rencontre les producteurs locaux et découvre leurs produits. On a par exemple pris des contacts avec une demi-douzaine de fermes de la commune, ainsi qu'une brasserie locale. Et cela va au-delà de la nourriture puisque des créateurs et artisans seront également de la partie. Il y a un fort dynamisme dans la loca-



Réunion préparatoire dans la nature à La Louvière pour l'organisation de la marche ludique



Création de capsules vidéo pour la promotion de l'opération Fil vert à La Louvière



Jardin de formation situé sur le site du Musée de la Mine et du développement durable à Bois-du-Luc



Création de capsules vidéo pour la promotion de l'opération Fil vert à La Louvière

lité. Il y a un repair café et une épicerie dans laquelle on trouve des produits locaux. »

D'ici le salon, le collectif a encore d'autres tours dans son sac et a également monté un ciné-club. Une belle manière de boucler la boucle puisqu'il a été créé après la projection d'un documentaire. « Évidemment, on voulait proposer des séances en présentiel, mais cela n'a pas été possible jusqu'ici (fin août, au moment de l'interview NDLR.). On a tout de même pu proposer des séances à domicile. Bien sûr, les thèmes des films présentés continuaient à tourner autour de l'alimentation et de l'environnement. Là, on va par exemple diffuser le film *Tandem Local*, un documentaire où les réalisateurs sont partis, à vélo, à la rencontre de Belges qui font

avancer les lignes de la résilience et de la transition écologique. Un des instigateurs du projet fait d'ailleurs partie du collectif. » Après chaque diffusion de film, le collectif organise des rencontres et débats avec leurs créateurs. Par ailleurs, grâce au prix « Qu'est-ce qu'on attend », le collectif propose ses diverses activités gratuitement. « Ou plutôt, entrée gratuite et sortie payante », rigole l'animatrice. À la fin de l'animation, les participants peuvent ainsi décider de laisser la somme qu'ils souhaitent.

Pendant ce temps, dans un des bureaux du Central, le Centre culturel de La Louvière, on s'active. En effet, c'est bientôt la dernière ligne droite. On brainstorme afin de trouver les dernières solutions. Il faut organiser

la distribution de flyers, les dernières questions liées au catering, répartir les rôles de chacun dans l'animation et la surveillance de l'événement. « Et si on distribuait des sacs de graines aux marcheurs et aux curieux ? », lance Jo Gianquinto, un des organisateurs. Au débotté, les autres membres de la table ronde évaluent l'idée, l'approuvent et l'organisent finalement.

DES PROMENADES LUDIQUES POUR RECRÉER DU LIEN AVEC LA NATURE

Deux semaines plus tard sera organisée la première édition du Fil vert, une marche engagée sur le thème de la responsabilité écologique de chacun. ►



- Cet événement original propose de faire découvrir aux participants les jardins collectifs de la commune. « La marche passera par trois jardins partagés. Des animations et discussions sont prévues dans chaque jardin afin de les présenter au public », explique Marc Cerfontaine, un des instigateurs du projet. Chaque potager présente quelques particularités. Un potager est géré par des citoyens qui se sont fédérés pour cultiver leurs fruits et légumes. Le second est géré par une association d'éducation permanente tandis que le dernier a une vocation de formation. « L'idée est de montrer que l'on peut cultiver tout près de chez soi, avec ses voisins. Une manière agréable de participer au développement soutenable et durable », note Valérie Lossignol, responsable administrative et des ressources humaines du Central. Si la marche se veut militante, pas de prise de tête à l'horizon, car l'objectif est de proposer un moment festif aux

participants. « Bien sûr, il s'agit d'une marche revendicative, mais on veut également sensibiliser le plus grand monde possible aux questions environnementales, poursuit la responsable. Le parcours passera donc par des quartiers populaires pour vraiment rencontrer les citoyens. Notre ambition, c'est aussi d'aller à la rencontre de ces publics et de les attirer grâce à nos animations. » Au programme donc : de la musique par la fanfare Don Fiasco, une conférence sur l'histoire des cercles horticoles dans l'espace industriel, de nombreux débats, des ateliers, ainsi qu'une conférence gesticulée par Jo Gianquinto, comédien, afin d'interpeller les consciences. Les marcheurs passeront notamment par le jardin Culture et Nature géré par l'ASBL Kréativa. Un magnifique écrin de nature situé sur le site du Bois-du-Luc et de son Musée de la Mine et du Développement Durable. Après seize mois de travail, l'association a trans-

formé quelques hectares de cet ancien site industriel en un impressionnant potager géré selon les préceptes de la permaculture. Pas de miracle, les jardiniers qui gèrent l'endroit, eux non plus, n'ont pas récolté des tonnes de tomates cette année ! Le lieu n'en est pas moins impressionnant et particulièrement apaisant. Le jardin est géré à des fins d'éducation permanente et accessible aux visiteurs du musée. Impossible de ne pas en profiter. Du côté d'Éghezée aussi, on s'apprête à lacer ses baskets. Le centre culturel proposera une balade tout aussi festive le long de la Mehaigne, cours d'eau qui traverse la moitié des villages de la commune. « Évidemment, notre élan a été un peu coupé par les confinements, déplore Laurence Garot, animatrice pour les secteurs nature, patrimoine et arts plastiques à l'Écrin. Avant la crise, nous avons monté le projet avec la commission de citoyens. » L'Écrin a l'habitude de travailler avec des commissions



Nicolas Humbert - *Wild Plants* © M Pitteloud & Close Up Films

de citoyen afin de renforcer le caractère participatif des différentes actions.

Après la réflexion sur le projet de balade est arrivé le premier confinement. « Les gens étaient contraints de rester à proximité de leurs habitations, se souvient l'animatrice. Je pense que cela a permis de redécouvrir la richesse du patrimoine naturel de sa région. La commission a donc mis à profit ce temps confiné pour réactualiser les prospectus de balades accessibles dans la commune. On a vraiment l'impression que le rapport des habitants avec la nature environnante a beaucoup évolué durant ces longs mois. » En attendant la possibilité de se rassembler, le centre culturel a proposé un concours photo sur le thème de la faune et la flore locale qui a remporté un franc succès. « Nous avons également pu réaliser une petite balade à Mehaigne, le village éponyme. Nous avons dû nous diviser en trois groupes afin de respecter les jauges. »

Un des objectifs de cette promenade était de faire prendre conscience du mauvais état de la rivière. « Malheureusement, on ne dispose pas de station d'épuration. Beaucoup d'habitants l'ignorent mais tous leurs égouts se déversent directement dans la Mehaigne. »

LA NATURE, UN PATRIMOINE FRAGILE

C'est ce qui a poussé le centre culturel à proposer des ateliers de création de

produits ménagers « faits maison » plus écologiques afin de limiter l'impact sur le cours d'eau. Mais d'autres gestes très simples permettent de réduire la pollution. « Par exemple, peu de gens savent qu'il ne faut pas jeter l'herbe tondu au bord de la rivière. Il faut que l'on prenne conscience que quand on veut laver plus blanc que blanc, cela peut avoir de grosses répercussions sur l'environnement. »

Toutefois, l'objectif n'est pas de culpabiliser les riverains, mais de leur faire prendre conscience de cette situation. « À travers des animations culturelles, artistiques, historiques, écologiques et poétiques, l'idée est de recréer un lien affectif entre les habitants et leur rivière. Au terme de cette balade, on a demandé aux participants de nous signaler ce qui les avait le plus frappés et les pistes de réflexion pour améliorer la qualité de l'environnement de la rivière. »

Il peut parfois être difficile de toucher un autre public que le public déjà convaincu et sensibilisé aux questions écologiques de protection de l'environnement. « C'est aussi pour cela que l'on veut mettre l'accent sur des activités plus amusantes et ludiques. Une manière d'attirer un public plus large. C'est aussi un des grands avantages du prix Ethias-ACC. Il nous a dégagé un budget bien plus large qui nous a permis d'engager de nombreux artistes qui égaieront la marche. Je pense aussi que le travail de conscientisation est plus

simple aujourd'hui. La question environnementale arrive en bonne place dans les préoccupations des citoyens. On l'a encore vu cet été. Pour trop de gens, le réchauffement climatique devient beaucoup trop concret. »

Maintenant que la campagne de vaccination a bien avancé, le projet peut reprendre de plus belle et, en ce début de mois de septembre, les réunions avec les parties prenantes commencent à reprendre en vue de préparer le « gros poste du projet ». « Nous allons organiser une balade autour des sources de la Mehaigne. Il faut savoir que la rivière prend sa source par ruissellement dans la commune voisine de La Bruyère. Elle sera animée et des comédiens seront intégrés. Les membres du contrat de rivière sont bien entendu des partenaires privilégiés dans ce projet puisqu'ils participent aux différents ateliers et aident à attirer l'attention sur les problématiques. Mais il est encore difficile de savoir si ce travail de sensibilisation porte déjà ses fruits. Ce que l'on veut surtout, c'est ouvrir le regard des habitants pour qu'ils redécouvrent les trésors de patrimoine naturel autour de chez eux. Et prennent conscience que ce patrimoine, fragile, est en danger aujourd'hui. » ●

« RACONTE TON BAC »

UN PROJET COLLECTIF ENTRE BIBLIOTHÈQUES ET CENTRES CULTURELS, ET QUI S'INSCRIT PARFAITEMENT DANS L'ESPRIT DES NOUVEAUX DÉCRETS

PAR ALAIN THOMAS

directeur du Centre culturel de Bertrix

Qu'il s'agisse des Bibliothèques ou des Centres culturels, l'intelligence des nouveaux décrets, désormais bien en place sur le territoire de la FWB, permet à chaque structure de mieux cerner à la fois son bassin de vie et les attentes des populations. Même si les Bibliothèques et les Centres culturels déjà actifs ne se cantonnaient pas à leur zone de confort, ces décrets qui prônent le plein exercice des droits culturels ont amplifié la dynamique d'animation de ces structures, ont favorisé une plus grande ouverture vers le monde associatif local au sens large, à la fois le socio-culturel mais aussi le touristique, l'économique, le patrimoine... Le secteur culturel s'est ainsi imposé comme un partenaire incontournable pour l'élaboration de projets qui, au départ, n'ont pas forcément un caractère ou un objectif purement culturel, mais sur lesquels il est aisé de greffer des animations artistiques et d'activer des populations. Concrètement, cela se traduit sur le terrain par des initiatives transversales, pluridisciplinaires qui souvent marient culture, lecture et une nouvelle citoyenneté conscientisée aux défis de nos sociétés.

Dans ce contexte, le projet « Raconte ton Bac », qui a germé en septembre 2019 dans la tête d'animateurs(trices) de Centres culturels (Hotton et Marche) et de la cellule Article 27 Nord-Luxembourg, est un bel exemple



de cette envie collective de mobiliser des forces vives, qui rassemblent à la fois des ASBL ou groupements associatifs mais aussi des particuliers autour de projets motivants susceptibles de fédérer les populations. Le but avoué est de promouvoir l'engagement des citoyens et citoyennes grâce à ces actions. « Raconte ton bac » est tout d'abord une invitation lancée à toutes et tous, particuliers ou associations, sur un large territoire, pour faire l'éloge du vivant. Le constat initial portait du fait qu'il existait dans bien des villages des anciens bacs-lavoirs ou abreuvoirs, symboles de la vie en communauté (lavage du linge) et de la vie agricole (proximité avec le vivant), mais que ceux-ci étaient parfois laissés à l'abandon, d'où l'idée que des citoyens les parrainent, en prennent soin, les customisent avec l'aide d'artistes mais surtout les transforment en espaces potagers dans lesquels seront semées des graines qui donneront des légumes ou herbes aromatiques à partager avec les habitants d'un quartier, d'une rue, d'un village. Cette dynamique est pleinement en phase avec

l'actualité de plusieurs citoyens qui ont manifesté leur désir d'agir ensemble pour un avenir durable, de ne plus subir mais de donner la possibilité à chacun de se mobiliser et, par là, de rappeler l'urgence de réconcilier l'homme avec la nature et notamment avec les cycles naturels du vivant.

À peine lancé, le projet a fait bouillir de neige et près de 35 associations des provinces de Luxembourg et de Namur (voir liste non exhaustive des participants) y ont vu un prolongement à leurs propres actions de terrain et l'opportunité de mettre en commun des préoccupations identiques qui, au-delà de l'aspect jardinier, pouvaient se coupler avec de nombreuses formes artistiques (conteurs, musiciens, plasticiens, auteurs...) et citoyennes (Plan de cohésion sociale, grainothèques des bibliothèques, découverte d'autres cultures via les plantes, la cuisine, animation d'un quartier difficile, lien avec les jardins partagés...).

Les premières réunions furent enthousiastes. Chaque participant avait déjà repéré des bacs qui, potentiellement,



Bertrix ©

convenaient à l'opération ou quand ceux-ci n'existaient pas ou étaient déjà utilisés comme parterres fleuris, l'idée d'en fabriquer de nouveaux avec des matériaux recyclés, en partenariat

avec une école de menuiserie ou avec une association était déjà évoquée. De nombreuses actions furent rapidement concertées et mises en place : rédaction d'une charte d'adhésion (voir ci-

contre), organisation de réunions (à Marche, Bertrix puis Libramont) et d'une fête officielle au printemps 2020, création d'un logo en vue de diffuser un message et une image commune. Un ►



Bertrix

- courrier fut envoyé aux responsables communaux afin qu'ils accordent un accueil favorable aux projets qui allaient naître spontanément dans les villages...

Ces prises de contact ont mis en lumière le fait qu'il existait déjà dans beaucoup de communes des actions animées du même esprit – jardins partagés, marchés fermiers, vente à la ferme ou autres –, visant à recréer du lien social entre les quartiers et entre les citoyens. Le projet « raconte ton bac » ne débarquait pas en plein désert mais pouvait se greffer ici et là à une dynamique existante. C'était sa première force. Dans la mouvance actuelle liée à une volonté de se rapprocher de la nature, à une prise de conscience de l'importance du vivant, du temps nécessaire à la vie pour se développer, ces projets pouvaient aussi facilement fédérer des associations d'aînés, d'étudiants, et par là générer

des projets intergénérationnels. Bref, du pain bénit pour le secteur culturel en recherche d'actions qui fassent sens et un projet qui laisse une grande liberté d'action à chaque partenaire.

Dans cet esprit, le volet culturel était aussi aisé à développer : inauguration des bacs en musique, décoration des bacs avec des artistes, réalisations de certains bacs avec des sections menuiserie des écoles, adoption d'un bac dans une cour de récréation, dans un home. Une fois en place, le bac peut être l'endroit d'accueil d'un conteur, d'une lecture d'ouvrage, d'un concert... Chaque participant a ainsi développé des initiatives originales qui malheureusement ont été mises à l'arrêt avec le confinement et les mesures sanitaires. Lors de la rentrée 2021, une réunion de concertation est prévue pour relancer le mouvement et reporter les animations prévues initialement.

LISTE DES PARTICIPANTS AUX PREMIÈRES RÉUNIONS DE 2019

Le 5 avril étaient présents : les CC de Nassogne, Barvaux, Hotton, Marche (dont les cellules de la Haute-Lesse, Manhay-Érezée et La Roche-Tenneville), Arlon, Habay, Bastogne, Bièvre, Bertrix, Dinant, Rochefort, les cellules Article 27 du Sud, Centre et Nord Luxembourg, la Cellule Article 27 de Dinant, le Palette Garden de Habay, la Fondation Cyrus, le Gal Nov'Ardenne, le mouvement Colibri. Se sont joints au projet par la suite : Integra+ Barvaux, les CPAS de Marche, Hotton, Nassogne, La Roche, Bertrix, l'AMO Mikados, le collectif « Je suis Belles », le Miroir Vagabond, les éducateurs de la ville de Marche, la Ville de Marche, le PCS de Durbuy et de Bertrix, les Femmes Prévoyantes en milieu rural, l'école fondamentale spécialisée de Marloie, la Maison du



Bertrix

quartier de Bourdon, l'école primaire de Bourdon, le Verger de Hampteau, les Bibliothèques de Marche et Bertrix, la Ludothèque de la Province de Luxembourg, l'Archipel à Houffalize, le Festival « À travers champs »...

LA CHARTE D'ADHÉSION AU PROJET « RACONTE TON BAC »

Ce projet d'adoption de bacs à cultiver se veut participatif et citoyen. Si les bacs sont construits, ils seront installés dans l'espace public ou accessibles au public. Toute personne ou groupe désireux de gérer un de ces bacs s'engage à l'entretenir dans le respect de l'environnement¹, des autres usagers de l'espace public, et de le maintenir dans un bon état de propreté. Elle ou il s'engage également à fournir un descriptif complet et détaillé de l'endroit où le bac sera installé (photo ou dessin).

Pour rappel, les principaux objectifs sont :

- Changer notre regard sur la commune et remettre du vivant au cœur de nos villages, de nos villes
- Créer du lien social et favoriser les échanges avec les autres, notamment entre générations
- Participer à l'embellissement et à l'amélioration de notre cadre de vie
- Réfléchir à la perception du temps en renouant avec celui du rythme de la nature
- Favoriser la nature et la biodiversité dans la commune
- Sensibiliser les citoyens pour qu'ils deviennent acteurs du changement

La demande d'adoption devra être acceptée par la commune concernée, pour une durée à définir. C'est le Centre culturel qui se chargera de gérer le suivi du dossier.

Le signataire de la présente charte s'engage à assurer :

- l'entretien horticole du bac (soin aux végétaux – fleurs, fruits, légumes –, arrosage régulier et renouvellement si nécessaire) en veillant à ce que les végétaux ne gênent pas le passage ni l'accès aux propriétés riveraines ;
- la propreté du bac (par l'élimination régulière des végétaux et déchets éventuels).

Le signataire est, par ailleurs, invité à envoyer au Centre culturel des photos qui témoignent de la vie de ce projet pour qu'il le valorise via ses canaux de communication.

En cas de non-respect de ces règles, la commune, de concert avec le Centre culturel, pourra mettre fin au projet. ●

Note

1. C'est-à-dire, notamment, sans produits phytosanitaires ni engrais de synthèse mais aussi en privilégiant des végétaux indigènes, non urticants, non invasifs.

GRAINOTHEQUES ET JARDINS PARTAGES, AVEC LES BIBLIOTHEQUES

FRANÇOISE VANESSE ET SYLVIE HENDRICKX
FIBBC

L'éducation relative à l'environnement est un thème aujourd'hui de plus en plus crucial en raison des récents événements consécutifs aux changements climatiques : que ce soit la crise sanitaire ou les nombreuses catastrophes naturelles vécues au cours de ces derniers mois un peu partout sur notre planète.

L'accélération du déclin de la biodiversité est, elle aussi, au cœur de l'attention tandis que ce mois de septembre 2021 a vu se réunir, à Marseille, l'Union Internationale de Conservation de la Nature, dont les recommandations orienteront la très attendue COP15, à nouveau reportée à avril 2022.

EDUCATION À L'ÉCOCITOYENNETÉ

Dans ce contexte, les bibliothèques ont un rôle à jouer au cœur des nombreux champs de réflexion mis en avant par ces thématiques liées à l'environnement mais également à l'éco-citoyenneté, pour lesquelles de nombreux usagers sont en attente de réponses, de propositions d'actions, de projets concrets ainsi que de fonds documentaires spécifiques. En tant qu'association professionnelle de bibliothécaires, la FIBBC est attentive, depuis 2017, à proposer un programme de formation allant dans cette direction. Et cela notamment par l'organisation de journées abordant les causes du changement climatique afin de permettre aux bibliothécaires ou animateurs d'être encore mieux informés, de questionner de façon interactive cette problématique et ses thèmes associés (justice climatique, alimentation, énergie, mobilité, consumma-

tion) mais également de disposer de ressources afin de concevoir des projets à destination de leurs usagers ou partenaires.

LE PROJET À LONG TERME DES GRAINOTHEQUES

Aux côtés de ces journées ponctuelles, la FIBBC a souhaité entreprendre un projet sur le long terme en abordant, parmi les actions concrètes de valorisation de la nature, la thématique spécifique des grainothèques. En effet, depuis une petite dizaine d'années, on voit éclore en bibliothèque publique ce service original de prêt et d'échange de graines qui peut, de prime abord, paraître étonnant. Et pourtant, au regard des différents objectifs et missions qu'il permet aux professionnels de la lecture de mettre en place, il s'avère répondre de façon très cohérente aux exigences décrétales. En effet, la grainothèque est bien loin de constituer un but en soi. La gestion de ce dispositif constitue avant tout l'occasion pour les bibliothécaires de développer un programme de promotion de la lecture centré sur les thématiques liées à la nature, que ce soit par le biais de projets pédagogiques, créatifs ou de développement de collections spécifiques. Ainsi les sélections et bibliographies thématiques, expositions, spectacles, ciné-débats, ateliers d'écriture, ateliers créatifs

(réalisation de bombes à graines, de papiers ensemencés...) ou pratiques (animation compostage...) constituent une série d'exemples, bien loin d'être exhaustifs, des nombreuses actions mises en place autour des grainothèques pour favoriser le développement des pratiques de lecture. Envisagée de cette manière, la grainothèque constitue en outre pour les bibliothécaires une opportunité d'élargir leur lectorat mais aussi de créer du lien social, de développer des partenariats avec différents acteurs de leur territoire et surtout de répondre à divers questionnements des usagers relatifs à des problématiques sociétales et écologiques d'une grande actualité. Par cet éventail très riche d'objectifs, il apparaît évident que la grainothèque peut trouver une place au sein du plan de développement quinquennal d'une bibliothèque.

Convaincue de cette légitimité, la FIBBC enquête depuis quatre printemps, de 2017 à 2021, auprès des bibliothèques impliquées dans ce projet, et ce, dans une volonté de valorisation de leurs actions mais également pour assurer une meilleure compréhension de leurs objectifs et de leurs besoins dans la gestion de ce projet atypique. Désireuse d'accompagner les bibliothécaires dans leur cheminement et d'encourager la visibilité et la pérennité de ces actions, la FIBBC a mis en place, tout au long de ces quatre années, un programme de journées d'information et de formation afin de répondre aux divers questionnements des professionnels, que ceux-ci soient d'ordre pratico-pratique ou en lien avec le développement des pratiques de lecture rendu possible au moyen des projets de grainothèques. Ces journées ont eu lieu dans différentes associations en correspondance avec la thématique abordée : Comptoir forestier de Marche-en-Famenne, locaux de « Nature et Progrès » à Jambes, Moulin de Bardonwez à Rendeux... Elles ont été organisées en collaboration avec la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg qui coordonne différentes actions pour soutenir sur son territoire un programme commun de promotion de la lecture centré sur les grainothèques.



Bibliothèque communale Hergé ©

Parallèlement à ces initiatives, la FIBBC a également réalisé une capsule vidéo visant à informer les publics sur la dynamique des grainothèques et de leurs projets connexes. Intitulée *Les grainothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Outils de développement des pratiques de lecture et terreau pour l'éclosion de projets citoyens*, cette capsule a été réalisée grâce au soutien logistique et technique de la cellule vidéo du Centre Multimédia Don Bosco de Liège et la collaboration de la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg. Elle est disponible sur le site internet fibbc.net, onglet « Grainothèques ».

Enfin, ces différentes actions et les récoltes d'informations menées entre 2017 et 2021 ont permis à la FIBBC de produire un listing inédit des grainothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles. De plus en plus étoffé et construit, ce listing en évolution est disponible sur notre site internet fibbc.net. Il comptabilise aujourd'hui 65 bibliothèques impliquées dans l'organisation d'une grainothèque, alors qu'en 2017 nous en recensons une vingtaine à peine. Ces données très positives révèlent un phénomène en expansion qui, s'il est bien ancré dans certaines bibliothèques (depuis 2013-2014 pour

les plus anciennes), semble continuer d'essaimer parmi les bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et ce, dans toutes les provinces. Cette réjouissante dynamique peut s'expliquer en partie par une visibilité et une reconnaissance de plus en plus importantes de ces projets, grâce notamment à la politique d'aide de différents services, dont celui de la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg ; mais également aux nombreuses actions menées par la FIBBC autour de ces projets émergents. En effet, au-delà des aspects formatifs et didactiques, ces journées d'information et de formation constituent des opportunités d'échanges et de collaborations entre bibliothécaires nouvellement intéressés, porteurs de projets et personnes ressources. Elles ont permis d'impulser nombre de nouvelles grainothèques, mais également de donner à des projets encore naissants les outils et clés de compréhension nécessaires à ce qu'ils puissent s'installer de manière pérenne, pour le plus grand plaisir de leurs usagers, passionnés de nature ou débutants !

FOCUS SUR QUELQUES GRAINOTHÈQUES EN FÉDÉRATION WALLONIE- BRUXELLES

Bibliothèque communale d'Oupeye, mener des actions citoyennes

Depuis 2016, la bibliothèque d'Oupeye, en région liégeoise, organise une grainothèque avec, au cœur de sa démarche, la volonté de créer des échanges entre citoyens et de collaborer avec des associations actives sur son territoire. Tout a commencé par la création d'un jardin potager devant la bibliothèque lors d'un stage pour enfants, en partenariat avec le Cercle horticole et les Guides composteurs d'Oupeye. Le projet de grainothèque s'est alors imposé, de même que l'échange de plants entre citoyens et associations. D'année en année, le travail s'est élargi à l'organisation récurrente de conférences et de stages, notamment en partenariat avec l'asbl Racynès, une ferme d'animation ▶



Bibliothèque communale Hergé d'Etterbeek ©

- qui mène des actions de lutte contre l'exclusion sociale. Depuis mai 2021, la bibliothèque est également devenue un lieu de dépôt de paniers de légumes et de fruits bio, issus de la production de l'asbl Cynorhodon, un centre d'insertion socioprofessionnelle qui dispense des formations pour adultes en maraîchage biologique. Derrière ces initiatives originales, un même esprit anime l'équipe de la bibliothèque : accueillir de nouveaux publics et multiplier les actions citoyennes !

Bibliothèque communale Hergé à Etterbeek, favoriser la reliance avec la nature

Depuis 2015, la bibliothèque Hergé à Etterbeek anime sa grainothèque avec un dynamisme que rien n'arrête, pas même le confinement puisque les bibliothécaires ont proposé durant cette période un service de dépôt de graines à domicile qui a rencontré un beau succès ! La grainothèque est également pour l'équipe l'occasion de joindre diffé-

rents publics, notamment via les écoles. De ce rapprochement est né le projet « La culture a de la classe » : une série d'ateliers d'écriture et de rencontres sur le thème du lien à la nature, organisée avec des classes du secondaire de deux écoles de la commune. Ces ateliers – menés par la romancière Anita Van Belle – ont rencontré beaucoup d'enthousiasme, déclenchant même parfois des vocations parmi les élèves, qui ont eu l'occasion de rencontrer notamment une maraîchère, un paysagiste... Par ailleurs, au cœur de la ville, la bibliothèque apparaît comme le lieu idéal pour inviter à la reliance avec la nature. Dans le courant de ce mois de juillet, la cour extérieure de la bibliothèque a été progressivement aménagée, fleurie par les enfants au départ de graines issues de la grainothèque et végétalisée, notamment à l'occasion d'un atelier de plantation d'aromatiques sur palettes, animé par l'asbl Refresh. Cette petite oasis de nature a ainsi accueilli différentes activités jusqu'au 27 septembre dernier où elle

s'est animée en un bouquet final de lectures de textes réalisés en ateliers, d'une installation sonore intitulée « L'écoute reliée », d'animations interactives par l'association française Livr&co, et enfin de deux représentations du spectacle *Paroles précieuses*, monté par le CEC Côté Cour.

Bibliothèque communale de Libramont-Chevigny, un jardin fleuri !

La bibliothèque de Libramont-Chevigny en province de Luxembourg s'est lancée depuis quelques années dans l'aventure d'un jardin potager collectif, en complément de sa grainothèque. Ce projet ambitieux, créateur de liens sociaux, requiert cependant une mobilisation importante de l'équipe de la bibliothèque. Dans ce contexte, il est particulièrement important d'intégrer des lecteurs intéressés à la gestion du projet. C'est pourquoi la bibliothèque sensibilise régulièrement ses usagers par le biais de différentes expositions : « Permaculture », « Biomimétisme » ou encore « Les plantes et leurs usages », mise à disposition par la Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg. De plus, la bibliothèque propose également chaque année à ses usagers de petits cycles de formation en permaculture, organisés en collaboration avec l'asbl À la main verte, qui rencontrent un beau succès ! Pour les bibliothécaires, ce projet de potager collectif reste une riche, bien que très mobilisante, aventure humaine qui a donné lieu à la distribution de bonnes récoltes. Cependant, dernièrement, suite au frein de la crise sanitaire, la bibliothèque a décidé de réorienter son projet et son jardin vers les fleurs : requérant moins d'entretien, faciles à reproduire et sans risque d'hybridation des semences, c'est l'idéal pour alimenter la grainothèque ! C'est donc un jardin fleuri (lavandula, magnolia, anémone, azalea, helleborus, hibiscus...) qui va naître cet automne autour de la bibliothèque grâce à l'aide des jardiniers de la commune. Celui-ci ouvre sans nul doute, pour l'équipe de bibliothécaires, la voie à de nouveaux projets d'animations autour de leur dynamique grainothèque. ●

LA CITÉ S'INVENTE :

ÉCOCENTRE CITOYEN DU QUARTIER SAINT-LÉONARD À LIÈGE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

À Liège, l'asbl « La CITÉ s'invente », centre d'initiative pour la transition écologique, propose des activités autour de quatre thématiques – énergie, habitat, biodiversité, alimentation – et refaçonne les liens entre nature et ville.

Fondu dans les hauteurs de Liège, au sein des coteaux de la Citadelle, l'écocentre culturel « La CITÉ s'invente » a été créé en 2006, sous l'impulsion d'un groupe de jeunes issus des secteurs de l'environnement et de la culture, pétris d'expériences similaires à travers le globe. Implanté sur le pré du Bâneux, zone naturelle d'intérêt touristique dans le quartier Saint-Léonard, le lieu privilégie les connexions avec les alentours. Des sentiers aménagés permettent ainsi de rejoindre le site de la Ferme Fabry et le Sentier des Carmélites. De même, une nouvelle passerelle relie le pré à la place Vivegnis et au quartier.

L'écocentre multiplie des zones riches en biodiversité : des mares, une haie vive composée de hêtres, d'aubépines ou de prunelliers, une spirale aromatique, des hôtels à insectes, des ruches et autres refuges et lieux de reproduction naturels et artificiels... L'idée de départ de La CITÉ – Centre d'initiative pour la transition écologique – s'invente : développer un lieu d'expérimentation



Ecocentre à Liège

et de sensibilisation aux techniques et pratiques respectueuses de l'environnement, dans un tissu urbain multiculturel, afin de questionner et d'étendre à tou.te.s, par la pratique, les alternatives écologiques. Tout en multipliant les partenariats et les rencontres, afin de refléter et valoriser les savoir-faire de la région.



POUR DES LIEUX CULTURELS PLUS ÉCOLOGIQUES

Green Team

Des fiches thématiques avec des suggestions brèves et concrètes facilement applicables seul ou en équipe.



CHANTIERS PARTICIPATIFS ET TABLES D'HÔTES

Après une fermeture d'environ cinq mois liée au contexte sanitaire, le lieu a peu à peu rouvert ses portes au printemps dernier, avec une équipe neuve très motivée constituée de trois personnes à temps plein.



Ecocentre à Liège

- « La relance de La CITÉ s'invente, depuis le mois de mars 2021, représente un challenge de taille pour faire renaître ce bel écocentre récemment achevé, relève Alexandra Masset, actuelle coordinatrice. Nous voudrions présenter ce lieu dédié aux initiatives pour une transition écologique au plus grand nombre par le biais d'activités diverses telles que des visites participatives, des animations et des stages pour tous les âges, des formations pour adultes novices ou avertis, des rencontres, des conférences ou encore des ciné-débats autour de nos thématiques. Nous aimerions également sensibiliser nos futurs visiteurs à l'environnement par l'intermédiaire de chantiers participatifs, l'organisation de tables d'hôtes ou d'autres événements qui valoriseront cet espace vert, son écosystème et ses équipements situés au cœur de la ville et pourtant hors du temps. Nous travaillons égale-

ment, avec beaucoup d'enthousiasme, sur la réactivation des partenariats avec les milieux associatifs, scolaires, culturels et artistiques d'ici et d'ailleurs, afin d'ouvrir, à nouveau et de manière plus régulière, les portes de notre beau terrain d'expérimentation à qui veut les pousser, se questionner, agir consciemment sur le milieu qui l'entoure. »

ALTERNATIVES ÉCOLOGIQUES

Ingénieur civil énergétique, Samuel Lorenzi est chargé de projets liés à l'éco-bio-construction : « L'écocentre est un lieu didactique où les gens viennent découvrir d'autres alternatives, des manières de faire, des matériaux, des plantes, des aliments... Ici, on mêle la protection de l'environnement, l'économie des ressources, le partage des connaissances... L'on

a également des partenariats avec d'autres associations pour toucher certains publics. Dans mon cas, il s'agit surtout d'asbl d'insertion de migrants ou autres personnes en réinsertion professionnelle. Nous leur proposons des animations gratuites, subsidiées. Il est très important d'informer ces publics sur les économies possibles en eau ou en énergie et sur leur impact environnemental, car ils n'ont pas toujours accès à ce type d'informations. » Le contenu tourne essentiellement autour de la gestion durable des logements : apprendre à connaître son lieu de vie et se l'approprier, vivre plus confortablement et à moindre coût, limiter ses consommations d'électricité, d'eau, de chauffage, comprendre les logiques de chauffage et de ventilation d'un bâtiment, rendre un logement sain... Samuel Lorenzi anime aussi des visites de l'écocentre, le but étant d'attirer un



Ecocentre à Liège

public le plus large possible. Matériel didactique à l'appui. « Nous avons ainsi conçu un meuble avec des modules mobiles pour présenter nos matériaux, les systèmes d'électricité et autres pistes écologiques dans le logement. » La rénovation de l'écocentre étant elle-même exemplaire, un panneau-photos en reprend les étapes : le toit refait en paille, les matériaux (argile, chaux, bois, ouate cellulosique...) durables et de circuit court, les techniques (toilettes sèches...), etc.

L'ALIMENTATION POUR REPENSER LE VIVANT

L'alimentation occupe également une place privilégiée au sein du projet, en tant que « support qui permet de repenser son rapport au monde, à l'environnement, au vivant et à soi-même. Elle est aussi un aspect de la

vie quotidienne sur lequel chacun a un impact et est donc un incroyable vecteur de changement social, peut-on lire sur le site du centre. La convivialité autour d'une table, le goût, le plaisir de cuisiner sont autant de facettes de l'alimentation ». Concrètement, La CITÉ s'invente propose des espaces de formation, d'initiation au potager, de cuisine sauvage, des ateliers de découverte des légumes de saison, de trucs et astuces pour éviter le gaspillage alimentaire... des activités animées par l'équipe ou par des associations extérieures.

De même, des activités « extra »-ponctuelles, comme durant l'été des apéros portes ouvertes, des projections, des débats sur la place de la végétalisation dans les villes par exemple, trouvent également place ici, voire des partenariats avec la ville de Liège pour faire découvrir aux jeunes différents quartiers.

JEUNES ET ACTIVITÉS « NATURE »

Les demandes émanant des écoles, de la maternelle au supérieur, ont le plus souvent trait à l'exploration de la nature : le fonctionnement des plantes, leurs modes de reproduction, la découverte d'espèces comestibles, médicinales, des potagers, des lieux qui accueillent la biodiversité... « Les balades nature, ainsi que la formation aux plantes médicinales recueillent un intérêt énorme », confirme-t-on sur place. Où une étagère avec graineterie invite à y prendre des graines ou en apporter, dans une idée d'échanges.

L'écocentre intègre également mille mètres carrés de forêt-jardin comestible avec des arbres à tilleul, des groseilliers, des noisetiers ou des argousiers... « On peut y trouver une haie fruitière de 40 mètres de long dans laquelle se mélangent arbres et biomasse, ►



Ecocentre à Liège



- ▶ aussi des petits fruits, baies comestibles et bon nombre de vivaces à leurs pieds pour couvrir le sol et optimiser la photosynthèse. »

Par ailleurs, cette forêt s'intègre dans une dynamique locale. Depuis début 2020, un groupe s'est en effet créé autour de la passion des systèmes nourriciers vivaces à Liège, avec sa propre page « Les Forêts-Jardins de Liège » sur les réseaux sociaux. « Le collectif, qui est aujourd'hui une association de fait, propose des chantiers sur plusieurs sites à Liège, du partage de connaissances, de la formation, des bons plans, des échanges de plants, de graines, l'envie d'essaimer et la participation active à «comestibiliser» la ville. »

D'une manière plus générale, « que ce soit dans le fonctionnement de l'écocentre ou dans sa conception manuelle, nous faisons appel à la participation directe de citoyens, poursuit Samuel Lorenzi. Des bénévoles, mais aussi des jeunes issus du Service citoyen ou autres organismes... Une opportunité également pour chacun.e, de se former à des techniques ou outillages, et de passer un après-midi convivial dans un lieu naturel proche du centre-ville ». Tout en réinventant le tissu urbain, de manière durable. ●

INFOS :

www.lacitesinvente.be

L'outil Green Team

L'asbl Coopération culturelle régionale – CCR Liège développe des synergies entre les dix Centres culturels établis sur son territoire (Ans, Chênée, Flémalle, Herstal, Jupille-Wandre, Liège, Les Chiroux, Ourthe & Meuse, Seraing, Soumagne et Sprimont) et propose notamment aux professionnels du secteur socioculturel des outils partagés.

Parmi ceux-ci, les fiches thématiques « Green Team | Pour des lieux culturels plus écologiques ». Exemples : « Sur mon ordinateur » ou comment diminuer la pollution numérique, « Boire et manger » sur le catering des artistes, l'accueil du public et le lunch entre collègues, « Le papier » ou comment diminuer la consommation de papier et imprimer plus vert, que ce soit pour les documents de travail ou la promotion des activités, « Les écogestes » via deux posters A3 à imprimer et à afficher dans les locaux d'ateliers, bureaux...

Justine Constant, coordinatrice de la structure CCR Liège, explicite le concept : « Notre mission est de mettre en réseau les centres culturels, bibliothèques et autres opérateurs culturels. Au travers de la biennale Divers Cités, nous proposons aux citoyens de la région liégeoise d'aborder une question de société par le prisme artistique et créatif, via des ateliers et une exposition collective. Ce projet a par exemple permis à des centaines de citoyens de réfléchir, débattre et créer collectivement sur les thèmes du vêtement, du travail et des migrations, dans une démarche d'éducation permanente. La dernière édition était axée sur la transition écologique et solidaire. L'idée de ces fiches émane d'animateurs de centres culturels qui axent tout ou partie de leur programmation sur la transition écologique et d'une envie de se questionner sur leurs pratiques.

Nous travaillons avec dix centres culturels en région liégeoise, et un groupe de travail est centré sur ce type de questions. L'idée est d'arriver à une dynamique participative. Il semblait logique, en travaillant sur des thèmes liés à l'écologie, que nous l'appliquions dans notre quotidien professionnel. Il s'agissait d'abord de recenser des petits gestes utiles à ce niveau et de diffuser des fiches thématiques.

Puis, nous avons réfléchi à les imprimer et à les diffuser dans le secteur culturel de manière non polluante. Dans un premier temps, nous avons beaucoup communiqué à ce sujet via les réseaux sociaux, etc., et avons recueilli de nombreux retours positifs, ce qui nous stimule plus encore à persévérer dans cette voie. »

Infos : www.ccrliège.be/

LE PECA & LES JEUNESSES MUSICALES DE LA PROVINCE DE LUXEMBOURG

PAR AURÉLIE PUISSANT

responsable Communication, Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique

Les Jeunesses Musicales de la Province de Luxembourg sont un des acteurs du PECA en tant que référent scolaire. Rencontre avec Julie Bissot, la directrice des Jeunesses Musicales Luxembourg Belge, et Malika El Maizi, coordinatrice du consortium PECA Luxembourg.



FOCUS SUR LE PECA

Le Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique, nommé PECA, inspiré par le Parcours d'Éducation Artistique et Culturelle (PEAC) lancé en France en 2013, s'inscrit dans la réforme de l'enseignement, le Pacte pour un enseignement d'excellence, entré en fonction depuis la rentrée 2020.

Ce parcours a pour but de donner à tous les élèves de façon égalitaire un accès à la culture et à l'art durant toute leur scolarité à travers leurs différents modes d'expression. Environ 35.000 classes, tous réseaux confondus, sont concernées par le PECA.

La mise en place de ce Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique s'effectuera progressivement. Selon un calendrier préconçu, le PECA suit l'implémentation du Pacte d'Excellence et débute, d'abord, en maternelle, ce qui est déjà le cas depuis septembre 2020. Ensuite, dès 2022, pour le début de l'enseignement primaire. Et enfin, en 2030-2031, pour l'entièreté du tronc commun.

Six objectifs stratégiques sont mis en évidence par ce parcours, à savoir placer la culture au cœur de l'école, garantir la cohérence et la continuité de ce parcours pour chaque élève et chaque école, assurer la formation des acteurs du PECA, réussir le partenariat entre le monde de l'enseignement et les acteurs

culturels de proximité, généraliser des dispositifs qui ont su lier efficacement la connaissance des œuvres et la pratique, et enfin, mettre en œuvre un pôle de ressources.

L'ORGANISATION DU PECA ET SON ARTICULATION AVEC L'ECA

Le PECA s'articulera avec l'Éducation Culturelle et Artistique (ECA). Le cours d'ECA intégrera la grille horaire du tronc commun. Des périodes seront réservées à l'ECA telles que quatre en maternelle, deux en primaire et dans le secondaire inférieur.

Dans le fondamental, le titulaire donnera les cours d'ECA. Il recevra donc une formation dans ce nouveau domaine. En secondaire inférieur, deux heures seront consacrées à l'éducation culturelle et artistique. Ce cours pourra être pris en charge par des titulaires soit en français, en formation culturelle et artistique, en formation artistique musicale ou encore en arts plastiques.

Deux référentiels ECA seront mis à la disposition des enseignants, un pour l'enseignement maternel et un autre pour l'enseignement primaire et secondaire inférieur. Des formations continues seront organisées. En effet, des modules relatifs à l'ECA et au PECA

seront destinés aux enseignants du fondamental comme du secondaire. La formation initiale des enseignants devrait aussi intégrer une formation à la médiation culturelle et à la coopération avec les secteurs artistiques et culturels.

DEUX OUTILS SPÉCIFIQUES AU PECA

Pour le suivi et le pilotage du PECA, deux outils ont été conçus. Le premier outil est un annuaire des établissements scolaires impliqués dans des démarches culturelles et/ou artistiques, celles ayant des activités culturelles reliées à des programmes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le second outil est une méthodologie d'observatoire du PECA, objet d'une recherche de l'Observatoire des Politiques Culturelles.

LES ACTEURS DU PECA

Afin de se mettre en place, le PECA réunira, dès septembre 2022, différents acteurs :

- des enseignants-relais du PECA ;
- 40 référents culturels dont 25 seront en fonction dès 2021 ;
- des opérateurs-référents scolaires ;
- des plateformes territoriales PECA ;
- un service de pilotage du PECA. ▶

▶ LES JEUNESSES MUSICALES, UNE STRUCTURE EXISTANTE DEPUIS 80 ANS !

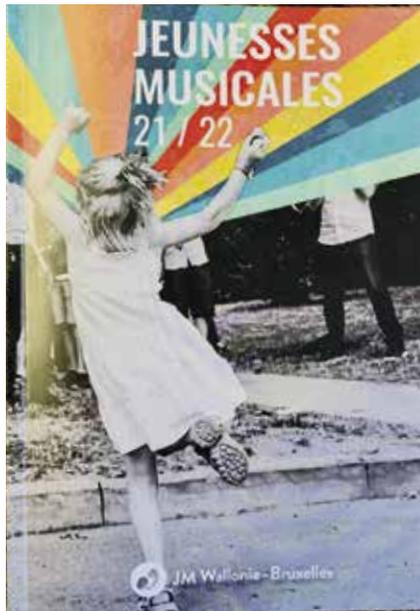
C'est le 17 octobre 1940, à l'occasion du premier « Concert pour la Jeunesse », donné par l'Orchestre national de Belgique au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, que Marcel Cuvelier, alors directeur de la Société philharmonique de Bruxelles, crée les Jeunesses Musicales. À la fin de l'année 1940, ce sont quelque 2.000 jeunes spectateurs qui ont ainsi pu participer aux premières activités des Jeunesses Musicales.

Actives depuis 1976 dans la Province de Luxembourg, les Jeunesses Musicales ont pour principal objectif de rendre accessible la musique chez les jeunes, que ce soit par la découverte de la musique mais aussi par sa pratique. Sa structure à l'échelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles compte huit centres régionaux : Brabant wallon, Bruxelles, Charleroi Métropole, Liège, Luxembourg belge, Mons Borinage, Namur et Wallonie picarde. C'est en février 1979 qu'elle s'est officiellement constituée en ASBL se caractérisant par une double démarche répondant aux objectifs généraux des Jeunesses Musicales avec, d'une part, la promotion de la musique ou l'expression musicale parmi les jeunes et, d'autre part, la promotion des jeunes musiciens.

L'organisation de tournées d'artistes belges et étrangères, la réalisation de cycles d'ateliers d'éveil à l'expression musicale et artistique ou encore l'organisation de concerts publics intégrés au mieux à la vie musicale moderne font partie des actions récurrentes propres à la Fédération des Jeunesses Musicales dans les communes de la Province de Luxembourg.

Une autre priorité des Jeunesses Musicales du Luxembourg belge est de décliner ses objectifs dans divers projets originaux et créatifs répondant aux besoins et aux spécificités du territoire comme :

- le projet-pilote d'éveil musical mené à Bastogne entre 1985 et 1990 ;
- l'orchestre d'Harmonie de la Province de Luxembourg actif de-



puis plus de 15 ans ;

- le Gaume Jazz Festival, créé en 1985, dédié à la jeune scène belge et européenne du jazz, à la créativité festive et la présence de grandes vedettes mondiales.

Les Jeunesses Musicales sont au service de l'éducation culturelle, artistique et citoyenne via des actions pédagogiques qui s'inscrivent parfaitement dans le Parcours d'Éducation Culturel et Artistique (PECA), telles que :

- l'organisation de concerts dans les écoles, ayant pour objectif la découverte d'un large éventail d'expressions musicales d'ici et d'ailleurs, anciennes ou actuelles, et la sensibilisation des jeunes à d'autres cultures, modes de vie et réalités sociales ;
- l'accompagnement pédagogique pour chaque concert par la conception de dossiers pédagogiques ainsi que des extraits sonores et visuels du projet mis gratuitement à la disposition des enseignants sur le site ;
- des ateliers spécifiques visant l'acquisition de Savoirs, Savoir-Faire, Compétences et Savoir-Être en lien avec la démarche artistique des artistes, les attendus du domaine musical, le tout en interdisciplinarité avec une variété de domaines d'apprentissage.

LES JEUNESSES MUSICALES ET LEUR RÔLE DANS LE PECA

Parmi toutes ces missions citées précédemment, les Jeunesses Musicales ont, depuis peu, celle d'acteur du PECA en tant que référent scolaire pour la Province de Luxembourg. En charge de cette mission, Julie Bissot, directrice des Jeunesses Musicales du Luxembourg depuis mai 2020. Elle s'occupe également du travail administratif et de la communication autour du Gaume Jazz Festival. Depuis septembre 2021, Julie Bissot est secondée par sa collègue Malika El Maizi, issue du monde de l'enseignement et de l'art, récemment recrutée en tant que coordinatrice du consortium PECA Luxembourg.

Cette mission débute pour les Jeunesses Musicales en septembre 2020 avec l'appel à candidatures lancé par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Cette dernière contactait des structures qui coordonnaient déjà dans leur province des opérateurs culturels, comme par exemple le Hainaut, dont la coordination culturelle est à l'échelle de la Wallonie picarde. Par contre, en Province de Luxembourg, il n'y avait plus de coordination préexistante étant donné son vaste territoire et des réalités de terrain très différentes selon les communes.

Cette médiation scolaire devant se développer sur tout leur territoire, il était donc important pour les Jeunesses Musicales et les Centres culturels de la Province de se constituer en consortium. Un budget de 100.000 euros par an, durant trois ans, a été octroyé à chaque bassin pour le développement de cette médiation.

Rapidement, les Jeunesses Musicales, les Centres culturels et les PointCulture se sont réunis afin de construire un projet à remettre pour la mi-octobre 2020. Il était nécessaire pour ce consortium de posséder une structure de référence. C'est pourquoi, par leur champ d'action sur toute la Province, les Jeunesses Musicales étaient tout indiquées pour endosser ce rôle.

Une fois le projet de consortium envoyé, un plan d'action détaillé devait être rendu pour mars 2021. Dans cette



Julie Bissot et Malika El Maizi ©

optique, des formations communes ont été organisées au sein du consortium luxembourgeois dans le but d'obtenir un langage commun à propos du PECA. Ces formations ont également permis aux membres de ce consortium de se rencontrer et ainsi de fédérer davantage. Dans ce plan d'action et à la demande de l'Administration de la Cellule Culture-Enseignement, un cadastre des zones « blanches » a été réalisé. Par zone blanche, il faut entendre un établissement scolaire du fondamental dans lequel aucune activité culturelle reconnue n'a été identifiée, au cours de l'année 2019, avec un des opérateurs culturels membre de l'actuel consortium.

Fin août 2021, une circulaire est parue présentant trois projets pilotes du PECA aux établissements scolaires. Les Jeunesses Musicales et le consortium ont dû répondre à cet appel à projets de la Fédération Wallonie-Bruxelles en proposant des projets culturels aux écoles. C'est pourquoi un contact avec les écoles du territoire était indispensable sachant que, suite à la crise sanitaire, les liens déjà existants avec certains établissements devaient être renouvelés. Ce consortium luxembourgeois a aussi un rôle de facilitateur dans cette tâche pour les écoles en conduisant les projets culturels, déjà présents,

vers une pluridisciplinarité et en variant les partenariats culturels.

LE PECA, UN DÉFI POUR LA PROVINCE DE LUXEMBOURG

Un défi auquel il faudra s'adapter. Le monde culturel fonctionne en année civile contrairement au monde de l'enseignement qui, lui, fonctionne en année scolaire, de septembre à juin. Pour le moment, cette adaptation reste faisable dans l'enseignement maternel et primaire. Par contre, la mise en place de projets culturels dans le secondaire sera plus compliquée, notamment en termes de mobilité dans la mesure où les périodes de cours durent 50 minutes. En effet, une des spécificités du territoire est qu'il est très étendu, et donc cela entraîne des difficultés au niveau de la mobilité pour des écoles qui souhaiteraient accéder à un lieu culturel. C'est pour cela que la mobilité est un des axes du plan d'action pour la Province, plus que dans d'autres territoires, ainsi que l'accessibilité culturelle. Néanmoins, l'un des points forts des Jeunesses Musicales et de la plupart des opérateurs culturels de la Province, c'est qu'ils se déplacent dans les écoles. Mais il reste important que les enfants puissent aussi découvrir des lieux

culturels (salles de spectacle, musées, bibliothèques...) afin de créer des habitudes hors des murs et de découvrir les codes du monde culturel.

De plus, la Province de Luxembourg a pour habitude de collaborer avec les hautes écoles dans lesquelles des partenariats entre centres culturels et futurs enseignants étaient déjà présents. Un point fort qui répond dès lors aux formations à la médiation culturelle et à la coopération avec les secteurs artistiques et culturels. L'autre point fort de ce bassin est l'important travail d'interventions culturelles en milieu scolaire déjà mené par les membres de la plateforme culture.

UN PLAN D'ACTION ÉVOLUTIF

Le consortium souhaite s'élargir davantage en faisant appel à tous les opérateurs culturels du territoire, notamment aux Bibliothèques, aux Maisons de jeunes, aux Musées, aux Centres d'expression et de créativité, aux Académies... et aux artistes en les intégrant dans une plateforme.

La participation de la Province de Luxembourg au PECA est une belle opportunité dans la lutte contre les inégalités sociales. En effet, permettre à tous les enfants de connaître le monde des arts et de la culture est un moyen de leur offrir des chances d'émancipation, c'est la philosophie des Jeunesses Musicales et des secteurs artistiques et culturels. ●

INFOS :

<https://jeunessesmusicales.be/>
<http://www.culture-enseignement.cfwb.be/>

<https://www.facebook.com/PECA-101412571799938>

SYBILLE MATHIAUD :

PEINTRE POUR L'HUMAIN ET LA NATURE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Artiste protéiforme et formée à la pédagogie Martenot, Sybille Mathiaud défend une pratique bienveillante et engagée qu'elle diffuse au travers d'ateliers, expositions et carnets de croquis de voyages. Rencontre dans son atelier partagé, au sein de L'Usine à Uccle.



Vous vous définissez comme une artiste polymorphe et engagée, pouvez-vous développer votre pensée ?

À la base, je suis surtout intéressée par l'humain et la nature. Il y a dans mon travail une recherche d'équilibre dans un monde en perpétuel mouvement. L'art peut être assez noir, mais étant d'un naturel assez positif et joyeux, je fais aussi le choix de montrer la beauté qui existe. La beauté, la générosité, ça se transmet. Cela m'amène nécessairement à des questionnements écologiques fondamentaux, qui marquent de plus en plus mon travail. Je pratique plusieurs formes d'art et à force, je me rends compte que mon mode d'expression le plus évident est la peinture. Formée à la sérigraphie, j'aime aussi utiliser la raclette pour les aplats de couleur. Et comme dans cet atelier j'ai la chance de partager l'espace avec des graveurs, je m'y suis mise aussi, ainsi qu'au monotype. Je pratique également le collage, l'encre, le dessin...

Vous vous êtes installée en Belgique il y a trois ans, qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

Originaire de Bergerac en France, j'ai également vécu à Florence et à New York, puis à Paris en 2005 où j'ai co-monté les Ateliers de la Main

d'Or près de la Bastille, puis le lieu a été revendu. Je savais que je ne finiserais pas mes jours à Paris. J'ai pensé à Marseille, Bordeaux ou Lyon puis me suis souvenue de Bruxelles. Une ville internationale, bien vivante et très verte. Des amis vivaient ici et j'avais envie de découvrir quelque chose de neuf.

Les paysages belges ont d'ailleurs rapidement influencé vos toiles ?

À Bruxelles, la forêt en pleine ville, l'architecture, la couleur des briques... m'inspirent sans cesse. En arrivant ici, j'ai d'abord été attirée par la mer et le ciel du Nord. Ce qui m'intéresse en particulier dans la construction d'une toile, c'est la ligne de démarcation entre la mer et le ciel. Et aussi les jeux de fenêtres, et percevoir l'intérieur depuis l'extérieur. Je me suis surtout prêtée à cet exercice lors du confinement. Depuis ce moment, avec la limitation des déplacements, j'ai beaucoup puisé mon inspiration dans l'environnement quotidien. De plus, la couleur me passionne, j'aime trouver des harmonies de coloris au fil de mon parcours. Quand je regarde mes peintures des premières années, je n'étais pas très téméraire. Aujourd'hui, j'expérimente des choses très différentes, comme les bleus-gris de la mer...

Depuis une vingtaine d'années, vous proposez des ateliers de dessin et de peinture basés sur la pédagogie Martenot, qu'est-ce qui caractérise cette forme d'apprentissage ?

L'artiste Ginette Martenot a développé une réflexion sur la manière d'enseigner et de progressivement faire sortir des choses de l'intérieur, la qualité du geste... dans une ambiance détendue. J'enseigne cette méthode auprès des enfants et des adultes. Ses bienfaits se font sentir après une année à peine, et sont multiples : éveil de la sensibilité, stimulation de la créativité, plaisir de peindre et de dessiner, mais aussi d'exprimer, d'expérimenter la vie, la lumière, le mouvement... Pour chaque sujet, une approche méthodique est proposée. Diverses techniques sont explorées et approfondies tout au long de la progression : crayon, fusain, encres, huile, acrylique, pastel, gouache, aquarelle, etc. Je propose aussi une formule d'atelier « un adulte et un enfant », qui permet à chacun de passer ensemble un moment privilégié.

Vous touchez un public très diversifié, au travers d'expositions et ateliers en ASBL à finalité sociale, entreprises ou autres professions...

La même semaine, j'ai ainsi travaillé une fresque autour d'un arbre, d'un

côté avec des SDF et de l'autre avec des avocats. Il s'agissait d'un squelette d'arbre à habiter avec des fleurs, des animaux... Dans le groupe des SDF, que j'ai rencontrés via une ASBL qui organisait des goûters à leur intention, chaque intervenant ricochait sur la proposition de l'autre, trait par trait. Pour beaucoup, l'initiative offrait une opportunité d'oublier le quotidien, de se reposer l'esprit. Les avocats, eux, faisaient chacun leur truc individuellement, dans un esprit de respect du travail de l'autre. Dans les deux groupes – SDF et avocats – régnait l'idée de ne pas savoir dessiner. Or la pédagogie Martenot constitue un super outil pour amener les gens au dessin, même s'il subsiste d'éternels insatisfaits (sourire).

Cette démarche éclectique a également trouvé un terrain d'expression au Centre culturel d'Uccle. Comment approchez-vous le public ?

Cette expérience m'a en effet permis de toucher plus de gens, mais aussi, durant le confinement, un public avide de liens et de découvertes. Parallèlement à l'exposition de mes travaux, j'y ai proposé une animation avec le son, basée sur le bruit des vagues, de cargos... le son était berçant et hypnotique. J'associe également beaucoup le texte et l'image et y ai aussi animé un atelier de peinture et d'écriture, pour des enfants de 6-12 ans. Quand on arrive à capter l'attention de cette tranche d'âge, les échanges sont très vifs. Pour l'instant, je me débrouille pour organiser des expositions dans différents espaces, que je loue parfois, ou bien cet automne chez des privés lors du parcours d'artistes d'Uccle. Et je collabore régulièrement avec Stéphane Dethy, illustrateur et peintre, sur des projets de fresques murales.

Engagée en tant qu'artiste, vous avez également abordé la thématique des femmes résistantes dans l'histoire, comment y avez-vous été amenée ?

J'avais découvert des BD belges sur les femmes résistantes. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, seules six



étaient reconnues comme Compagnons de la Libération pour mille vingt-quatre hommes, et j'ai eu envie de les mettre en valeur, de rendre hommage à des femmes que je trouve exemplaires, souvent peu ou mal connues, dans une série de sérigraphies. Dans cet ordre d'idées, j'ai visité le château de Joséphine Baker en Dordogne : c'est quelqu'un qui a été sur le front, a pris beaucoup de risques et adopté douze enfants de cultures différentes. Au même moment en France, on commémorait la mort de Simone Veil. Je pensais aussi aux plantes résistantes et j'ai réalisé des portraits narratifs, un peu surréalistes, sur cette base. Mes sérigraphies entremêlent des images de « plantes résistantes » et des portraits de « femmes résistantes ». Le point commun : ténacité et

robustesse. Ces créations sont inspirées par les sérigraphies « Merci Simone » apparues dans les rues de Paris après la mort de Simone Veil. Il s'agit d'un travail en cours d'élaboration qui souhaite évoluer vers ces humbles héros de notre époque, en continuant à proposer des portraits iconiques pour nourrir admiration, réflexion et, qui sait, vocation ?

Parallèlement, les voyages ont toujours alimenté votre approche artistique.

Oui, j'ai beaucoup bougé en Europe, en Asie, en Amérique du Sud, en Afrique... Être ailleurs, me rendre sur place nourrit mon travail, la nouveauté rend plus alerte, plus réceptif.



- **En 2016, vous avez participé à une résidence artistique en Chine organisée par l'ADEFEC (Association pour le développement des Échanges France-Chine). Qu'avez-vous tiré de cette expérience ?**

À l'instar des relations franco-chinoises complexes, ce fut un vrai choc culturel. Par exemple, ce qui a valeur pour chaque acte en Chine est le tampon officiel, au-delà de la signature. Sur place, on était constamment accompagnés, sous haute surveillance. Inspirée par l'Étoile du Parti communiste, j'ai travaillé cette forme et en griffonnant, je suis aussi arrivée à un portrait de Mao Tsé-toung détourné. Alors que je travaillais sur le paysage à l'encre chinoise, je me demandais ce que je pouvais apporter de plus sur ce thème si récurrent. De nombreux voyages m'ont amené à réfléchir à la chance d'être né ici ou ailleurs, sous une bonne étoile ou pas... Ce symbole de l'étoile me poursuivait, rappelé par l'étoile du Parti communiste chinois. Son caractère graphique m'intéresse et s'imisce d'abord dans les portraits puis dans ces paysages à l'encre dont je ne savais que faire. Et tout a pris un sens. Ces dernières années, mon travail mêle davantage des influences occidentales et extrême-orientales.

- Entre autres thèmes qui traversent votre démarche : la danse ?**

Oui, j'ai ainsi travaillé autour du flamenco pendant dix ans, puis du tango, du swing... ces domaines ont toujours inspiré mes peintures. Notamment suite à un voyage en Argentine. J'y allais au départ pour le tango, la milonga. J'ai visité Buenos Aires, la Patagonie, la Cordillère des Andes, les icebergs. Ce fut une belle confrontation avec la nature, car tout y est facilement accessible. Voir un iceberg ou la fonte de glaciers est à la fois angoissant et d'une beauté incroyable. J'en suis revenue avec quelque chose de très fort qui ne demandait qu'à jaillir dans mon travail.

- Entre autres, au travers de la pratique de carnets de croquis, notamment pour des ONG humanitaires ?**

Je réalise des carnets de croquis lors de mes voyages proches ou lointains depuis plus de vingt ans. Certains croquis sont exécutés dans des conditions « extrêmes ». Sous la pluie, debout, allongée, au bord d'un précipice, assise sur un piquet, les pieds dans l'eau. Bref, une petite aventure couchée sur le papier. « Croquer la vie », c'est savoir s'arrêter, prendre le temps de s'imprégner d'un lieu, une ambiance, un visage,

l'enregistrer dans sa bibliothèque intérieure... et partager. En 2014, j'ai édité un album qui compile des croquis relatant une quinzaine de voyages. Puis d'autres ont suivi. Ces carnets représentent une recherche très personnelle et pourtant, j'ai été frappée par l'émotion suscitée par ces dessins, qui renvoient à des choses universelles. Convaincue par la force expressive du dessin de voyage, j'ai aussi proposé à l'ONG « Planète Enfants & Développement », en 2015, de réaliser un carnet de dessins sur le vif, racontant en image l'action de l'ONG sur le terrain au Népal. Ce carnet de croquis a été vendu au profit de Planète des Enfants, et dans l'idée de « l'art au service de l'humain ». L'expérience fut intense. Au Népal, avec la barrière de la langue, il a fallu développer d'autres manières de communiquer, une gestuelle, des dessins. Et avec les enfants se sont également posés des problèmes de vision, par exemple pour le volume d'une pomme : ils réalisaient des dessins à plat, sans perspective. Ces carnets constituent des reportages dessinés de situations sur le terrain, de portée didactique. ●

INFOS :

<https://sybillem.com/>

ICI SE TROUVE UNE CHANSON INFINIE

PAR **BENOIT van LANGENHOVE**

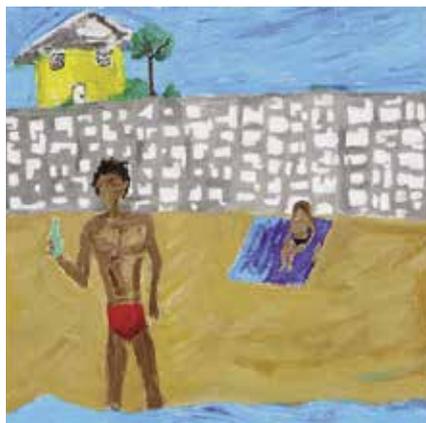
musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Troy Von Balthazar

Courage mon amour !

Vicious Circle – © 2021

« Lorsque je fais taire le monde extérieur/ Le monde intérieur s'allume/ Là est la musique/ Ici se trouve une chanson infinie. » Pour l'ancien membre de Chokebore, un groupe lancé au début des années 1990 dans le sillage de Nirvana, le refuge hors du monde se trouve au cœur de la Creuse. Là, l'artiste américain trace le sillon d'un savoir singulier qui allie introspection textuelle et musique plaintive, naturelle. Pas d'usage des sophistications du studio suréquipé, mais une matière sonore brute, qui voyage dans tous les univers sonores acoustiques pour accompagner des textes qui racontent l'amour et la solitude, de ces choses qui comptent vraiment entre les êtres.



Jéliote - Haute-contre de Rameau

Reinoud Van Mechelen (haute-contre),

A Nocte temporis

Alpha – © 2021

Pierre de Jéliote (1713-1797) est incontestablement la plus belle voix de haute-contre de son époque. Il n'était pas seulement chanteur mais également guitariste, violoncelliste et même compositeur. Sa carrière fulgurante est en grande partie due à l'appui de Jean-Philippe Rameau qui lui écrit des rôles sur mesure. D'après Marmontel, « cette voix était la plus rare que l'on eût entendue, soit par le volume et la plénitude des sons, soit par l'éclat perçant de son timbre argentin ». Notre brillant compatriote Reinoud Van Mechelen lui rend hommage, avec un florilège d'airs de Rameau, mais aussi de Dauvergne, Mondonville, Rebel et Francoeur... Un pur bonheur.



► **Dimitri Chostakovitch**

24 Préludes et fugues op. 87

Ronald Stevenson

Passacaglia on DSCH

Igor Levit (piano)

Sony Classical – © 2020 & © 2021

La première œuvre se veut tout simplement l'équivalent au XX^e siècle du *Das wohltemperierte Klavier* de Johann Sebastian Bach, un sommet de l'écriture polyphonique occidentale. Le projet de Chostakovitch abandonne cependant rapidement le travail sur la polyphonie pour se concentrer à travers les différentes pièces sur une multiplicité de caractères et d'expressions musicales. Le pianiste allemand Igor Levit s'y fait tour à tour ludique, tendre ou brillant. La suite est une œuvre peu connue dans nos contrées. Le lien est évident. Au travers du motif musical DSCH, monogramme en notation musicale allemande du nom du compositeur soviétique, Ronald Stevenson veut lui rendre hommage. Dans une partition de près de 80 minutes qui demande une virtuosité digne de Liszt, Stevenson, un Écossais pacifiste, communiste et végétarien, entend documenter notre XX^e siècle et ses catastrophes par l'utilisation de citations et d'allusions allant de Bach aux chansons révolutionnaires du siècle dernier. À chaque page d'un Himalaya technique, Levit éblouit et séduit. Ce n'est pas un disque facile à écouter, mais on aurait tort de passer à côté.

The Stranglers

Dark Matters

Harmonia Mundi – © 2019 – © 2021

La question de la pertinence d'un 18^e album de studio peut se poser pour ce groupe britannique qui a plus que 45 années de carrière derrière lui. Surtout quand un groupe n'a pas hésité à utiliser la provocation pour faire passer son message, provocation qui ne serait plus acceptée de nos jours. Musicalement le groupe est passé par beaucoup de styles du punk au new wave et la signature sonore reposait sur la basse de Jean-Jacques Burnel et les arpèges du claviériste Dave Greenfield. La mort des suites du Covid-19 de ce dernier aurait pu laisser cet album inachevé. Mais le dernier membre historique, Burnel s'est mis à la tâche. « L'innocence a quitté cette maison pour errer parmi les étoiles », reconnaît le bassiste, qui ajoute : « Notre gloire est loin derrière nous. » Mais savoir finir avec justesse est un art difficile et le dernier morceau de l'album, *Breathe*, le réussit. Tout au long de l'album, après avoir constaté, sous une forme percutante et rock, l'inéluctabilité de la vieillesse, après avoir médité sur l'amour perdu et s'être laissé hanter par quelques vains espoirs, *Breathe* chante le combat « jusqu'à la fin amère » dans une atmosphère musicale suspendue.

Ludwig van Beethoven

Intégrale des concertos pour piano

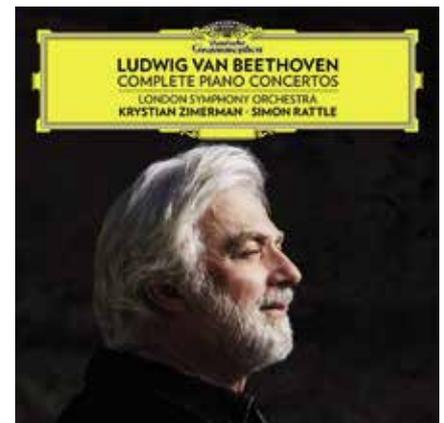
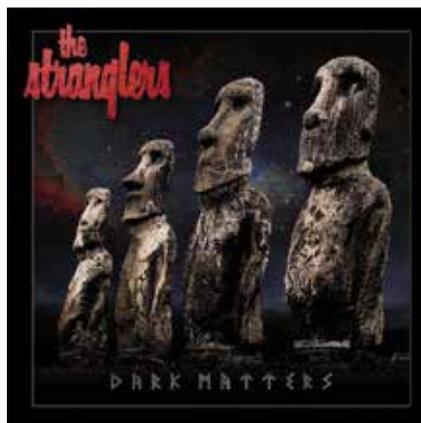
Krystian Zimerman (piano), London

Symphony Orchestra, Simon Rattle

(direction)

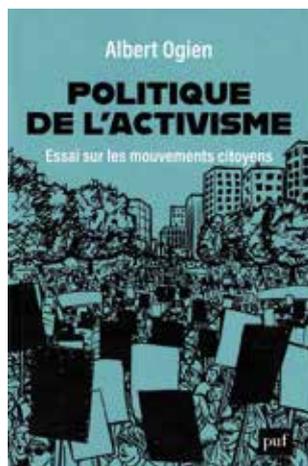
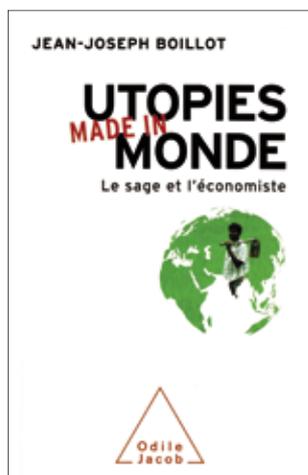
DG © & © 2021

Cette rencontre aurait dû être un des moments forts de l'année Beethoven. Malheureusement, la pandémie a changé la donne. Alors, plutôt que de partager la musique dans une salle de concert vide, Zimerman et Rattle l'ont proposée en streaming depuis l'église désaffectée qui sert de salle de répétition à l'orchestre. Le pianiste polonais avait déjà une intégrale à son actif avec Leonard Bernstein et le Wiener Philharmoniker. La mort du chef américain avait obligé le pianiste à se lancer dans une carrière de chef improvisé pour les deux premiers concertos. Et Rattle accompagnait la troisième intégrale des concertos avec Alfred Brendel. L'audition laisse apparaître peu de différence dans le travail du soliste, malgré les 30 ans de séparation. Les tempos de l'ancienne intégrale sont plus larges, surtout dans les mouvements lents. Mais le plus audible, c'est le son chargé de vibrato des Viennois qui cède heureusement aux textures plus droites des Londoniens. Ce qui ne bouge pas, c'est la clarté et la beauté non affectées du jeu de Zimerman – l'exécution parfaitement pesée de chaque accord, une articulation fine de tous les détails, mais, cette fois-ci, avec un rien de facétie. ●



MILITANTS, ACTIVISTES, AGITATEURS : LES NOUVEAUX AGENTS DES POSSIBLES

PAR BERNARD LOBET
journaliste



Quels changements durables peut-on attendre des mobilisations citoyennes, des initiatives locales, des diverses prises de conscience économiques, écologiques et politiques ? De nombreux essais mesurent l'intérêt et les limites des actions possibles. Nous partirons ici des principes théoriques pour nous diriger progressivement vers quelques initiatives plus terre à terre.

Économie et sagesse peuvent faire bon ménage : c'est la thèse d'un économiste globe-trotteur, polyglotte et ancien conseiller auprès du ministère français des Finances. Dans *Utopies made in monde*, Jean-Joseph Boillot part à la recherche d'une « bonne économie pour l'après-crise ». Il mobilise ses expériences du terrain dans les pays émergents ainsi que sa connaissance des sagesse africaines, indiennes, chinoises et européennes. Parmi les économistes, certains lui semblent plus aptes que d'autres à faire germer quelques graines de sagesse. Ainsi, Amartya Sen nous aide à mesurer le progrès humain, Dani Rodrick à penser les paradoxes de la mondialisation. Nicholas Georgescu-Roegen a quant à lui inspiré le concept de bioéconomie. Une place à part doit être réservée à l'ex-gouverneur de la banque centrale indienne, Raghuram Rajan, qui estime que la régulation de l'économie passe par une combinaison de

l'État, des marchés et des communautés.

Boris Pijuan, dans sa *Petite introduction aux valeurs de la décroissance*, puise chez quelques penseurs matière à conforter les valeurs qu'il défend en tant que militant écologiste. Épicure, Spinoza, Rousseau, Sartre, Jankélévitch ou Gandhi mais aussi Kropotkine ou Lao-Tseu sont convoqués et réinterprétés sur nouveaux frais (mais pas toujours de manière convaincante) pour servir une approche qui allie sobriété par rapport aux ressources naturelles et solidarité face aux inégalités sociales.

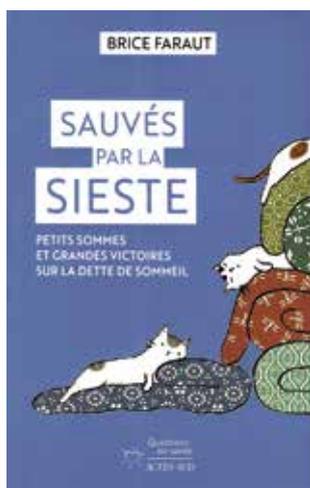
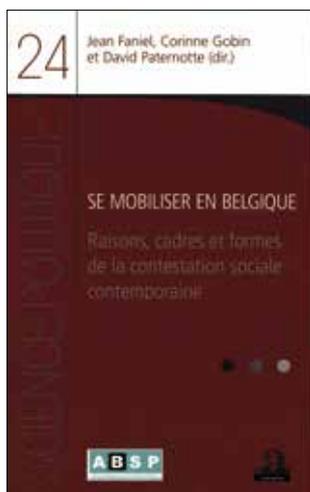
ACTIVISME

Passons à la théorie de l'action citoyenne. Dans *Politique de l'activisme*, Albert Ogien étudie les mouvements citoyens. Il montre comment certaines « politiques pratiques autonomes » remplissent une fonction de socialisation que les institutions (partis, syndicats...) ne parviennent plus à assurer. Des citoyens néophytes en politique et non encartés s'avisent de remettre en cause le monopole des gouvernants et des partis en matière d'action publique. C'est ce phénomène qu'Albert Ogien appelle l'activisme – en le qualifiant de « moderne » pour le distinguer de celui que prônaient les anarchistes de la fin du XIX^e siècle. L'activisme se distingue du militantisme partisan.

Le premier se manifeste de façon épisodique et défend une cause particulière, alors que le second exige une action de longue durée et réclame l'adhésion à une idéologie qui trace la voie à suivre. L'auteur insiste sur deux objectifs prioritaires en vue d'une action efficace : la vigilance des citoyens par rapport aux conduites des pouvoirs en place et la participation aux élections locales ou nationales car il s'agit d'utiliser les mécanismes de la démocratie dans l'espoir de faire bouger les choses.

SIMPLES MILITANTS

Ils collent les affiches, distribuent des tracts sur les marchés, occupent les sections locales toute l'année. Ils sont anonymes et s'engagent dans l'ombre sans ménager ni leur temps ni leur énergie. Ce sont ces *Simplex militants* auxquels s'intéresse le sociologue Raphaël Challier. Dans cette étude « par le bas » des partis politiques, l'auteur entend contribuer à l'analyse des rapports de classe en milieu militant. Le docteur en sociologie à l'Université Paris8 est allé à la rencontre de ces personnes, le plus souvent ouvrières, employées, sans activité ou étudiantes, qui donnent plus de visibilité aux partis sans adhérer à toutes leurs prises de position. Cela donne trois immersions dans des mouvements aussi divers que le Rassemblement



National, l'Union pour un Mouvement Populaire et les Jeunes Communistes. L'auteur rappelle que les petits militants sans salaire, qui vivent « pour » la politique mais pas « de » politique, doivent cumuler leurs engagements avec leurs contraintes professionnelles, scolaires, familiales. Il souligne que la cohabitation régulière avec des cadres rémunérés nourrit un rejet de ceux qui vivent de la politique.

SE MOBILISER EN BELGIQUE

Les syndicats, les mutuelles et des mouvements communautaires ont joué un rôle de premier plan dans la construction de la Belgique. La contestation sociale à la belge est à replacer dans son contexte : clivages (Église/État, possédants/dominés, centre/périphérie...), piliers structurants (catholique, socialiste, libéral), fédéralisation de l'État, gestion d'une société divisée (culture du compromis et de la paix sociale, respect des interlocuteurs représentatifs...). L'ouvrage collectif *Se mobiliser en Belgique* est riche mais assume son incomplétude : aucune analyse sur les mobilisations pour la paix, les gilets jaunes, les marches pour le climat, les actions antiracistes ou décoloniales. En revanche, des études sont consacrées aux marches blanches, aux groupements d'achats alimentaires, au droit à l'avortement, aux relations entre syndicats et partis politiques, aux mouvements étudiants, féministes, gays et lesbiens, etc.

VÉLO, SIESTE ET COCON

Après la théorie, la pratique. Une volonté citoyenne est capable de provoquer une révolution pacifique. C'est ainsi que les Pays-Bas ont pu passer du tout à la voiture des années 1970 à l'image actuelle du paradis de la petite reine. À l'origine de ce changement : un article du 20 septembre 1972, signé d'un journaliste d'Eindhoven qui appelait à l'action après la perte de sa fille de six ans, fauchée à vélo par un chauffard. La colère d'un père s'est transformée en mouvement citoyen national. Un Néerlandais installé en France, Stein Van Oosteren propose un plaidoyer intitulé *Pourquoi pas le vélo ?* Il rappelle qu'une piste cyclable fait passer sept fois plus de personnes qu'une voie pour les voitures. Le militant pro-vélo sort de sa musette de nombreux autres arguments : il enchaîne en annexe pas moins de 185 raisons de faire de la bicyclette.

Après le vélo, repos. Pourquoi pas une bonne sieste ? Ce n'est pas une activité de paresseux. Il s'agit même d'une solution « pour une vie plus active, plus saine, plus créative et plus sereine ». C'est un scientifique qui nous l'indique. Brice Faraut dirige des recherches sur la privation et la récupération de sommeil. Il affirme que la sieste peut constituer une alliée de choix pour vaincre la somnolence, le stress, la douleur et protéger du surpoids comme du risque cardiovasculaire. Les effets d'une sieste dépendent de trop de critères (âge, état de santé,

dette de sommeil, niveau de nervosité...) pour constituer une science exacte, mais le lecteur ressort de l'ouvrage *Sauvés par la sieste* convaincu de l'intérêt de ce remède ancestral. On y apprend les bonnes positions pour le corps, les durées les plus efficaces, les stades du sommeil qui dopent la vigilance, la mémoire ou la créativité, bref l'art et la manière de faire la sieste.

Mais le dormeur ne fuit la réalité que pour mieux la rejoindre. Il n'en va pas de même avec ce que Vincent Cocquebert appelle *La civilisation du cocon*. Ce journaliste jette un regard ironique sur la tentation de désertir la réalité qui nous oppresse pour se réfugier dans des mondes imaginaires ou sur les réseaux sociaux où les bulles de filtres accentuent l'isolement. On appréciera – ou pas – les jeux de mots (la « quête de soie », « extension du domaine de la hutte »...) mais on goûtera la conclusion. L'auteur ne nous demande pas de sortir de notre « zone de confort ». Il nous recommande plutôt de recréer du lien afin de préserver notre espace commun : la Terre.

DÉSObÉIR POUR LA TERRE

Les causes environnementales génèrent des actions contestataires : fauchage de champs d'OGM, développement de Zones à défendre (ZAD) ou encore occupation de centrales nucléaires. Dans ce contexte, peut-on parler de désobéissance civile et d'état de nécessité ? Pour éclairer ces notions, l'ouvrage collectif *Désobéir pour la Terre* relaie d'abord les propos des acti-

vistes de « Lausanne Action Climat » pour ensuite établir, sous certaines conditions, le caractère licite d'une action de désobéissance.

Un champ immense de bienfaits risque de disparaître si nous ne faisons plus attention à la nature. Pour s'en convaincre, il n'est que d'ouvrir *L'équilibre du jardinier* de la psychiatre Sue Stuart-Smith. Grâce au jardinage, les ados retrouvent des repères, les délinquants récidivent moins, les personnes âgées sont en meilleure forme. Pour réconcilier la terre et les hommes, l'ouvrage collectif *Une agriculture du vivant* pose des diagnostics (érosion, pollution, pertes de rendement, intrants...) puis procure une palette de solutions reposant sur un même principe : le cycle de la fertilité naturelle des sols doit être remis au centre de l'agriculture.

Pour préserver les sols, il faut *Reprendre la terre aux machines*. C'est le titre d'un manifeste de l'Atelier paysan qui dégage trois axes d'action politique : la fixation de prix minimum d'entrée pour les produits importés, une sécurité sociale de l'alimentation, la lutte contre la robotique agricole. Enfin, *Nous ne sommes pas seuls* de Léna Balaud et Antoine Chopot documente quelques alliances entre humains, plantes et animaux pour lutter contre des projets écologiquement désastreux. Il est ainsi possible de répandre des graines d'ivraies résistantes au glyphosate dans les monocultures céréalières. Terminons par un hymne à la vie et à nos conditions d'existence.

L'immunologiste Marc Daëron, dans *L'immunité, la vie*, s'inspire des recherches les plus récentes et de ses lectures philosophiques pour proposer une autre vision de l'homme et de la vie, structurée par le compromis plutôt que par la guerre. « La vie avec les autres est incertaine et difficile », rappelle la préfacière Anne Marie Moulin, qui ajoute que nous sommes des êtres de relations et d'interdépendances sociales et écologiques « dans une demeure où nous sommes des passagers en transit ». ●

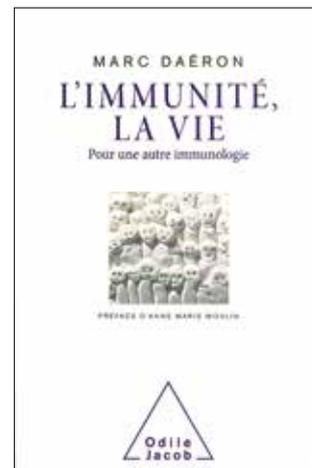
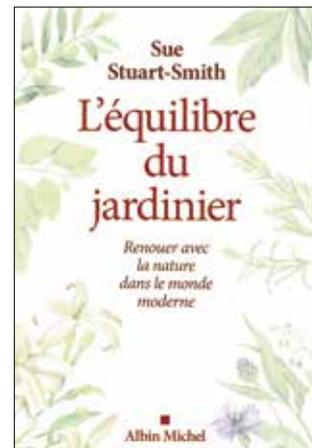
- › **Jean-Joseph BOILLOT**, *Utopies made in monde. Le sage et l'économiste*, Odile Jacob, 2021, 409 pages, 25,90 €.
- › **Boris PIJUAN**, *Petite introduction aux valeurs de la décroissance. Pour une philosophie du vivre ensemble*, Libre et solidaire, 2021, 154 pages, 14,90 €.
- › **Albert OGIEN**, *Politique de l'activisme. Essai sur les mouvements citoyens*, PUF, 2021, 233 pages, 16 €.
- › **Raphaël CHALLIER**, *Simple militants. Comment les partis démobilisent les classes populaires*, PUF, 2021, 367 pages, 21 €.
- › **Jean FANIEL**, **Corinne GOBIN** et **David PATERNOTTE** (dir.), *Se mobiliser en Belgique : raisons, cadres et formes de la contestation sociale contemporaine*, Academia-L'Harmattan, coll. « Science politique », 2020, 269 pages, 27 €.
- › **Stein VAN OOSTEREN**, *Pourquoi pas le vélo ? Envie d'une France cyclable*, Écosociété, 2021, 199 pages, 16 €.
- › **Vincent COCQUEBERT**, *La civilisation du cocon. Pour en finir avec la tentation du repli sur soi*, Arkhè, coll. « Vox », 2021, 163 pages, 16,50 €.
- › **Brice FARAUT**, *Sauvés par la sieste. Petites sommes et grandes victoires sur la dette de sommeil*, Actes Sud, coll. « Questions de santé », 2021, 253 pages, 11 €.
- › **Dominique BOURG**, **Clémence DEMAY** et **Brian FAVRE** (dir.), *Désobéir pour la Terre. Une défense de l'état de nécessité*, PUF, 2021, 325 pages, 18 €.
- › **Sue STUART-SMITH**, *L'équilibre du jardinier. Renouer avec la nature dans le monde moderne*, Albin Michel, 2021, 350 pages, 21,90 €.
- › **Camille ATLANI** et **Luis BARRAUD** (dir.), *Une agriculture du vivant. Réconcilier la terre et les hommes*, Libre et solidaire, coll. « Autonomia », 2020, 309 pages, 28 €.
- › **L'Atelier paysan** (collectif), *Reprendre la terre aux machines. Manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2021, 274 pages, 20 €.
- › **Léna BALAUD** et **Antoine CHOPOT**, *Nous ne sommes pas seuls. Politique des soulèvements terrestres*, Seuil, coll. « Anthropocène », 2021, 417 pages, 21,50 €.
- › **Marc DAËRON**, *L'immunité, la vie. Pour une autre immunologie*, Odile Jacob, 2021, 381 pages, 25,90 €.

À lire aussi :

- › **Anne APPLEBAUM**, *Démocraties en déclin. Réflexions sur la tentation*

autoritaire, Grasset, 2021, 233 pages, 20 €.

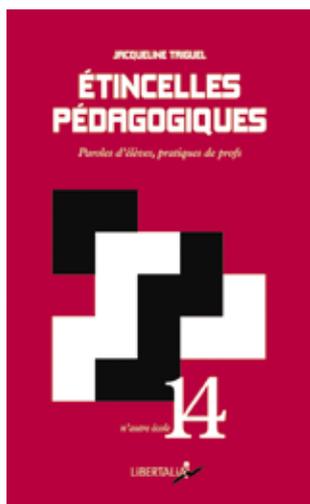
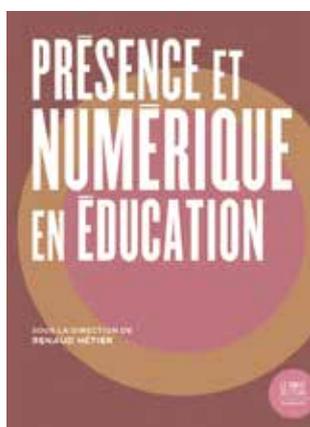
- › **Paul SZTULMAN** et **Dork ZABUNYAN** (dir.), *Politiques de la distraction*, Les Presses du réel, 2021, 315 pages, 24 €.
- › **Nathalie HEINICH**, *Ce que le militantisme fait à la recherche*, Gallimard, coll. « Tracts », 2021, 45 pages, 3,90 €.



LA JEUNESSE : INTIME AUTANT QU'UNIVERSELLE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste



L'école évolue et les ados avec elle. Durant cette époque charnière de la vie, on est bien souvent scruté par le monde extérieur qui se joue dans sa tête et dans son corps. Un monde extérieur qui a vite tendance à tirer la sonnette d'alarme. Trop vite ?

Les deux dernières années scolaires ont été pour le moins mouvementées tant pour les élèves que leurs parents et leurs professeurs. Avec la crise sanitaire, le numérique s'est imposé à beaucoup de classes. Pas forcément pour le pire ; déjà, ce dernier aura permis la poursuite des enseignements.

De quoi remettre en cause le paradigme du présentiel indispensable à l'apprentissage ? Dans *Présence et numérique en éducation*, pas moins de 22 chercheurs se sont penchés sur la question de l'utilisation du numérique dans les classes, de l'école maternelle à l'université. En filigrane se pose également la question de la pertinence de la présence en classe à l'heure où le numérique permet d'accéder à l'ensemble des connaissances de l'humanité en ligne. Dès lors, il peut sembler que le professeur et sa présence ne sont plus aussi importants qu'ils ne le furent.

Or il ressort que si les nouvelles technologies ont en effet permis de continuer tant bien que mal les cours, les élèves et les profs ont parfois manqué d'espaces afin d'apprendre à utiliser ces nouveaux outils. Reste qu'à condition de mieux former chacun, le numérique ouvre de nombreuses portes.

EN CLASSE, C'EST LA VIE QUI SE JOUE

L'ouvrage montre également que l'école est un espace de socialisation. Un laboratoire de savoir être en société. Un apprentissage qui ne saurait se passer de la présence de chacun.

Autre constatation : à l'université, on aurait pu penser que la présence de professeurs serait facultative. Or de nombreux étudiants ont montré que leur absence a posé de nombreux soucis et que l'apprentissage en ligne ne suffit pas. Du moins pas à tous.

Cet ouvrage, riche et concret, pose en réalité plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Cette évolution des cours forcée par la pandémie modifiera-t-elle les comportements ? Renouvellera-t-elle l'arsenal de l'éducation ? Les outils existent, reste à voir leur degré d'efficacité.

Car en classe, on ne fait pas qu'écouter le professeur ré-

citer son programme. Cette constatation est d'ailleurs le point de départ d'*Étincelles pédagogiques* ; celles qui se passent dans la salle de classe. Ces étincelles proviennent des échanges provoqués par les élèves au sein de la classe. On suit alors, à la suite de ces échanges, le cheminement mental, les réflexions et les stratégies mises en place par l'auteure, prof de français, pour utiliser ces étincelles à des fins pédagogiques.

Engagée tant syndicalement que dans son travail puisqu'elle est adepte de la pédagogie Freinet, l'auteure tente de montrer comment les altercations, les remarques des élèves et les frictions en classe peuvent être utilisées comme tremplin par les enseignants.

Ce que cherche à mettre en valeur la professeure, c'est la diversité qui est à l'œuvre dans le monde de l'enseignement. La dynamique de classe peut changer du tout au tout d'un groupe à l'autre. De la même façon, deux professeurs n'utiliseront pas les mêmes méthodes d'enseignement.

Cette image que renvoie le recueil va à l'encontre de l'uniformité que cherche à imposer l'institution de l'Éducation nationale, et de l'image que nous renvoient les médias. Ce qui se dé-

roule dans les classes, c'est finalement la vie. Pourtant, les pédagogues ont parfois du mal à s'y adapter. Mais dans *Étincelles pédagogiques*, on lit souvent le doute, l'inquiétude ou l'exaspération de la prof qui cherche à créer un espace d'apprentissage dans lequel les apprenants se sentent à l'aise, en sécurité. Un objectif qui demande pas mal d'introspection et de remises en question auxquelles se plie Jacqueline Triguel.

PROMESSES NON TENUES

C'est que l'école ne remplit pas toutes ses missions. Depuis le début des années 1960, l'école s'est très largement massifiée en donnant davantage accès aux études supérieures après les années d'obligation scolaire. Ainsi, en quelques décennies, hautes écoles et universités ont laissé une chance aux jeunes issus de familles qui traditionnellement n'y allaient pas.

Cette massification des études était pleine de promesses. La Justice d'une part, notamment au niveau de l'égalité des chances. Cet accès accru aux études devait également permettre une société plus dynamique économiquement puisque ses membres seraient mieux éduqués et donc plus capables sur le marché de l'emploi. Enfin, la dernière promesse était celle d'un recul du racisme et de la xénophobie permis par la diffusion des valeurs de vivre-ensemble de l'école.

Aujourd'hui, on est forcé de constater que ces espoirs ont été douchés. C'est en tout cas le postulat de François

Dubet et Marie Duru-Bellat dans *L'école peut-elle sauver la démocratie* ?

Les mécanismes qui mènent aux inégalités, par exemple, se sont transformés mais ces dernières restent bien présentes. Tandis qu'avec leur multiplication, les diplômés ont vu leur « valeur » baisser. Le marché de l'emploi s'est adapté et exige aujourd'hui les diplômés les plus valorisés.

Enfin, ces deux phénomènes ont laissé de nombreux jeunes sur le carreau. Ces perdants à qui l'on avait promis une baisse des inégalités et davantage de Justice grâce à l'école républicaine sont à tel point déçus qu'ils ont développé une méfiance inédite vis-à-vis des valeurs que celle-ci véhicule : vivre ensemble, cosmopolitisme et démocratie.

Mais l'école n'est pas la seule responsable de la subsistance des inégalités. Il est difficile de rejeter en bloc une société dont les membres sont globalement plus instruits qu'ils ne l'étaient il y a quelques décennies. Globalement, l'effet moyen de cette massification est positif sur la société dans son ensemble. Mais si on s'intéresse aux parcours individuels, le bilan est beaucoup plus nuancé. Pour les vainqueurs, le parcours scolaire est rentable. Pour les autres, beaucoup moins. Le marché de l'emploi ne s'étant pas densifié aussi rapidement que celui des diplômés, la compétition est féroce et les « bien-nés » s'en tirent souvent mieux que les autres. Ces perdants, désenchantés du système scolaire, perdent bien souvent la foi en la plupart des valeurs que véhicule l'école.

Ce triste constat ne vaut d'ailleurs pas que pour la France ; en 2011 déjà Pascale Jamoulle et Jacinthe Mazzocchetti tiraient la sonnette d'alarme contre la ghettoisation des écoles à Bruxelles.

Dans *Adolescences en exil*, ouvrage résultant d'une enquête de terrain auprès de jeunes bruxellois issus de l'immigration, les deux anthropologues sont parties à la rencontre de jeunes dans les écoles de leurs quartiers. C'est aussi une histoire d'entre-soi que met en lumière cette enquête. Ces jeunes issus de l'immigration turque, marocaine ou subsaharienne habitent souvent dans des quartiers mono-culturels et fréquentent des écoles qui le deviennent tout autant.

ADOLESCENCE ET MIGRATION : DOUBLEMENT ÉTRANGER

Tous les adolescents sont en « exil », en situation d'« étrangéité » par rapport à leurs corps qui évoluent et par rapport à la société. Mais ces jeunes issus de familles immigrées ou eux-mêmes migrants souffrent d'un second exil, considérés comme « étrangers » par la société belge particulièrement communautarisée.

Ces ados vivent souvent mal cette ethnicisation et ce fractionnement de la ville mais aussi les violences réelles et ressenties des institutions. Ces relégations spatiales, scolaires et économiques participent malheureusement grandement à la construction identitaire de ces jeunes qui voient dès lors dans la religion, l'entre-soi



- et la ségrégation des genres, un moyen d'affirmer leur héritage.

Pour les deux chercheuses engagées, ce n'est pas le voyage qui crée l'exil mais le manque de soutien de l'État et d'une véritable politique d'accueil. Bien que datée, cette enquête semble toujours aussi moderne au vu des débats actuels, notamment au sein de mouvements décoloniaux.

Mais l'adolescence n'est pas qu'une question sociale, elle est aussi un phénomène particulièrement intime. Les jeunes peuvent parfois être très difficiles à suivre. Dans *Mots d'ados* d'Irvin Anneix, on s'intéresse également aux paroles des jeunes, ou plutôt à leurs écrits. L'artiste et réalisateur a compilé dans cet ouvrage plusieurs centaines d'extraits de journaux intimes d'adolescents. Pendant une dizaine d'années, il a ainsi récolté quelque cinq mille écrits intimes et en a retenu près de trois cents. Au départ, il a fait des installations artistiques de ces documents. Il les a ensuite fait lire par d'autres adolescents afin d'en tirer des capsules vidéo. Scans, photos, dessins, sont désormais « exposés » dans ce livre très coloré et aux graphiques très gais. Le fond l'est parfois beaucoup moins.

Derrière les ratures et les fautes d'orthographe, on remarque bien vite le mal-être et les nombreux questionnements qui assaillent ces jeunes d'hier. Les textes sont souvent durs, très sombres. On sent toute la solitude de ces auteurs. Sur du papier à en-tête Disneyland, on étale toute la haine que

l'on éprouve pour sa belle-mère, dans une correspondance couchée sur du papier Diddl, on se vante des premières caresses amoureuses dans le fond du car pendant une sortie scolaire.

Corps en mutations, doutes quant à la sexualité, au genre, chagrins d'amour et pensées noires, problèmes relationnels avec les parents... Chaque passage de journal est parfaitement intime, très personnel, parfois sombre et inquiétant. Pourtant, au fil de la lecture, on s'aperçoit bien vite du caractère universel de ce que vit un ado ; car c'est à cet âge que l'on se cherche, que l'on se définit, que l'on se construit dans, ou à l'extérieur de ce qui est considéré comme la norme. Pour les anciens ados que nous sommes, ce livre apparaît comme une piqûre de rappel de ce que beaucoup ont vécu. Un livre que l'on peut aussi mettre entre les mains de jeunes qui pourront, sans doute, relativiser les problèmes auxquels ils sont confrontés.

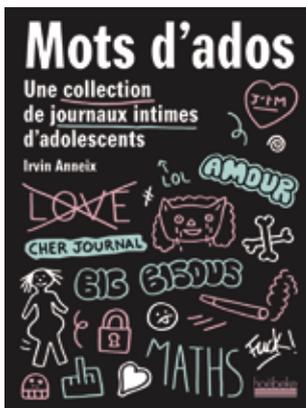
Il est également question de faire bouger le cadre des normes dans *Adolescence et santé* de Nicolas Zdanowicz. Le chef du service psychosomatique du CHU de Namur-Godinne revient sur les difficultés d'étudier l'adolescence, notamment en psychologie et psychiatrie. Dans cet ouvrage, relativement clair bien que parfois jargonnant, le spécialiste de la psyché des ados tente de délimiter ce que l'on peut considérer comme normal. En raison de leur développement, les jeunes souffrent par exemple davantage de troubles anxieux, alimentaires ou addictifs que leurs

ainés. Ainsi, beaucoup de comportements des ados qui semblent aberrants aux adultes ne doivent pas être analysés comme une pathologie mais plutôt comme un moyen pour les jeunes de se construire en tant qu'adultes et de repenser le monde qui les entoure.

Cet essai, qu'il conviendra sans doute de réserver aux professionnels de la santé, entreprend d'élargir la notion de normalité pour une période de la vie qui semble souvent tout sauf normale.

L'ADOLESCENT TROP PSYCHIATRISÉ ?

Pubertaire dans la culture est un autre essai scientifique que l'on peut difficilement conseiller à d'autres que les professionnels en psychologie. L'ouvrage n'est certainement pas simple à appréhender lorsque l'on n'est pas familier de la littérature scientifique en psycho. Pour Marion Haza, il s'agit avant tout d'un compte rendu de ses dernières recherches qui mêlent clinique psychanalytique, sociologie et anthropologie. Dans un premier temps, la chercheuse note à quel point le corps des ados eux-mêmes, la littérature, le cinéma, le web ou les jeux vidéo renvoient une certaine image de l'indicible de l'adolescence. Aussi, l'auteure note, au fil de comptes rendus de séances, comment ces objets intermédiaires peuvent servir au thérapeute ainsi qu'à ses patients afin de faire écho aux angoisses pubertaires de ces derniers, de questionner l'identité et la pensée au travers de l'universel de l'art et de la médiation culturelle.



Emmanuelle Piquet et Alessandro Elia, tous deux psychologues, dressent aussi dans *Nos enfants sous microscope*, le tableau d'une enfance et d'une adolescence bien trop diagnostiquées et psychiatriquées. Troubles du comportement, dyslexies et autres hauts potentiels... il semblerait presque que chaque enfant dispose de son propre trouble.

Certes, cette catégorisation de nos têtes blondes n'est pas sans vertu. Elle tend à rassurer l'entourage de l'enfant. Les parents ne peuvent bien sûr pas être tenus responsables du comportement de l'enfant si ce dernier souffre de trouble psychique. Les enseignants eux aussi sont déresponsabilisés des éventuelles difficultés scolaires. L'enfant peut quant à lui trouver une forme de soulagement après un tel diagnostic.

Mais, dans cet essai, les psychologues pointent de nombreux effets délétères de ces diagnostics. Outre une médication souvent lourde afin d'empêcher les jeunes de trop « être dans la lune », ils risquent de mettre en place des prophéties autoréalisatrices et d'enfermer les jeunes dans une pathologie qui leur collerait à la peau.

Les auteurs plaident donc pour des formes de thérapies brèves systémiques qui exploreraient davantage le contexte dans lequel évolue l'enfant avant de lui coller une étiquette. Pour les deux auteurs, l'école est sans doute à blâmer car souvent trop normative et empêchant les comportements qui sortent du moule même s'ils ne sont que passagers dans la construction personnelle de l'enfant.

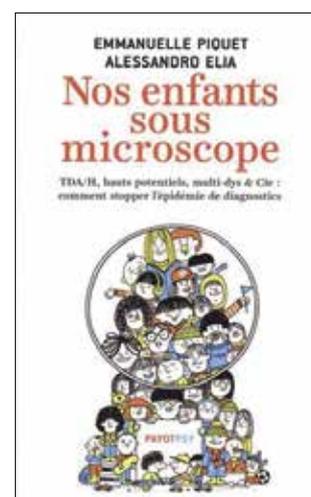
C'est sûr, on voit souvent de l'excès dans les comportements des ados, mais ces excès sont sans doute ce qui permet à ces jeunes de devenir des adultes accomplis. ●

- › **Jacqueline TRIGUEL**, *Étincelles pédagogiques : paroles d'élèves, pratiques de profs*, Libertalia, coll. « N'autre école », 2021, 272 pages, 10 €.
- › **Pascale JAMOULLE et Jacinthe MAZZOCCHETTI**, *Adolescences en exil*, Academia, coll. « Anthropologie prospective », 2021, 355 pages, 30 €.
- › **Marion HAZA**, *Pubertaire dans la culture*, illustré par Florent MAUDOUX, Presses de l'Université Laval/Hermann, coll. « Adologiques », 2021, 224 pages, 24 €.
- › **Nicolas ZDANOWICZ**, *Adolescence et santé*, Academia, coll. « Pixels », 2021, 164 pages, 16,50 €.
- › **François DUBET et Marie DURU-BELLAT**, *L'école peut-elle sauver la démocratie ?*, Seuil, 2020, 221 pages, 17 €.
- › **Emmanuelle PIQUET et Alessandro ELIA**, *Nos enfants sous microscope. TDA-H, hauts potentiels, multi-dys & cie : comment stopper l'épidémie de diagnostics*, Payot & Rivages, coll. « Payot Psy », 2021, 332 pages, 20 €.
- › **Renaud HÉTIER (dir.)**, *Présence et numérique en éducation*, Le Bord de l'eau, coll. « Documents », 2021, 253 pages, 22 €.
- › **Irvin ANNEIX**, *Mots d'ados : une*

collection de journaux intimes d'adolescents, préface de Christine CANNARD, Hoëbeke, coll. « Documents, biographies », 2021, 192 pages, 16,90 €.

À lire aussi :

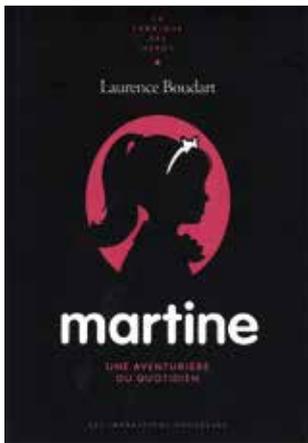
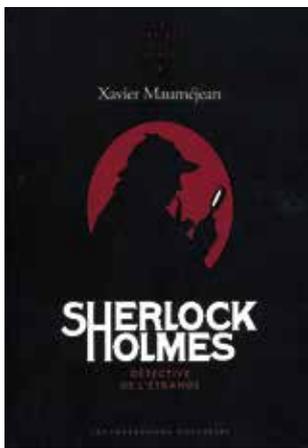
- › **Tom CHEVALIER et Patricia LONCLE**, *Une jeunesse sacrifiée ?*, PUF, 2021.
- › **Chantal JAQUET et Jean-Marie DURAND**, *Juste en passant*, PUF, 2021.
- › **Camille LOUIS**, *La conspiration des enfants*, PUF, 2021.



COLLECTIONS PATRIMONIALES : DU SINGULIER, DE L'INATTENDU, DU BIZARRE

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire, Bibliothèque centrale de la province de Luxembourg



La 33^e édition des Journées du patrimoine a montré que le patrimoine est également « matrimoine » et que, par ailleurs, les deux notions ne s'expriment pas exclusivement dans des traces de bâtis imposants et dans des ruines de pierres ou de briques. Notre héritage collectif se compose aussi de pratiques, de valeurs, d'éléments immatériels et de productions culturelles diverses.

La démarche actuelle de plusieurs éditeurs de qualité s'inscrit également dans ce contexte et dans la foulée de ces deux ouvertures récentes précitées. Le présent article propose un arrêt sur quatre collections patrimoniales qui s'ancrent dans ces options et dont les livres méritent une place dans les bibliothèques publiques et dans les bibliothèques de l'honnête « humain ».

« LA FABRIQUE DES HÉROS » : DES PERSONNAGES EN ROBE NOIRE

Tout d'abord, aux Impressions nouvelles¹, dans leur volonté d'analyser et de décortiquer des héros, héroïnes et personnages issus de la culture populaire, Tanguy Habrand² et Dick

Tomasovic³ lancèrent en février 2019 une nouvelle collection de monographies, baptisée « La fabrique des héros ».

Identifiable par ses élégantes couvertures noires (signées Jack Durieux⁴) et son prix fixe de 12 euros le volume, cette série patrimoniale dirigée par ce duo de spécialistes est l'antithèse des ouvrages de référence à vocation académique. Dédiée à la culture et aux cultures de masse, elle explore diverses disciplines (cinéma, BD, manga, littérature) et s'arrête sur des personnages dont la réputation et le rayonnement enrichissent notre monde et nos références culturelles collectives. Au-delà de leurs univers fictionnels initiaux, ces héros et héroïnes ont une place dans notre vie de tous les jours. Ils influencent nos choix. Ils animent nos pensées. Ils colorent notre cadre de vie (notamment par les nombreux produits dérivés auxquels ils donnent naissance). Ils irriguent nos propres productions et percolent dans nos créations personnelles. La finalité de cette collection en développement est d'aider à comprendre pourquoi ces figures bien connues nous fascinent, comment elles traversent les décennies. L'objectif est également

d'analyser leur originalité et leurs richesses.

Lancée par Laurent De Sutter⁵, avec l'analyse du langage du pirate Jack Sparrow dans les différents films de la saga *Pirates des Caraïbes*, la collection compte actuellement huit titres. Elle s'enrichira, en octobre-novembre 2021, d'un portrait d'une femme déterminée (Katniss Everdeen, protagoniste des romans de la série *Hunger Games*) et d'une monographie sur Dark Vador (le célèbre personnage des films *Star Wars*).

Pour l'heure, emmené par l'intérêt et par la curiosité portée aux mangas en général et aux kodomos en particulier, le titre de cette collection *Astro boy, cœur de fer*, comptabilise un bon succès en librairies et en bibliothèques. Son engouement dépasse ceux rencontrés par *Maigret, docteur ès crimes* et par *Sherlock Holmes, détective de l'étrange* ; ces célèbres enquêteurs, ayant tous deux déjà fait l'objet de diverses études antérieures. A *contrario*, le volume consacré à l'héroïne de Marcel Marlier engrange, semaine après semaine, une curiosité croissante. Dépassant les critiques de mièvrerie et de conformisme qui ont accablé Martine, le petit

livre rédigé, à la fois avec précision et vivacité, par Laurence Boudart⁶ fait l'objet d'un enthousiasme certain dans nos bibliothèques publiques. Parents et grands-parents d'aujourd'hui se souviennent avec plaisir de leurs lectures d'hier. Ils découvrent au fil des chapitres et d'exemples bien choisis des explications et des analyses utiles aux découvertes renouvelées qu'ils vivent avec enfants ou petits-enfants. Alors que nombreux sont ceux qui ont décrié les stéréotypes véhiculés par Martine, Laurence Boudart, si elle reconnaît que la fillette évolue « dans un monde dépourvu de menaces, où règnent la bienveillance et l'aisance matérielle », met en lumière l'esprit novateur dont le tandem Marlier-Delahaye a fait preuve dans certains albums (notamment dans la promotion de la natation avec *Martine apprend à nager*, de la voile au Centre Adeps du Grand large dans *Martine fait de la voile*, la protection de l'environnement avec *Martine protège la nature*, etc.). L'autrice souligne également que la fillette propage moins les stéréotypes de genre et de féminité parfaite qu'il n'y paraît de prime abord. Martine, sous un vernis propre et lisse, à l'occasion « empoigne une canne à pêche, met les pieds dans la boue ou attrape des lapins à main nue ».

« La fabrique des héros » sera donc, au cours des prochaines années, une entreprise à suivre. La ligne éditoriale et la qualité des volumes disponibles aujourd'hui laissent présager qu'à l'avenir les amateurs de romans, de bandes dessi-

nées ou de cinéma populaire se réjouiront d'en apprendre plus sur leurs héros préférés.

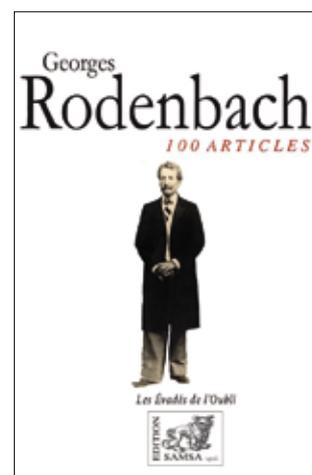
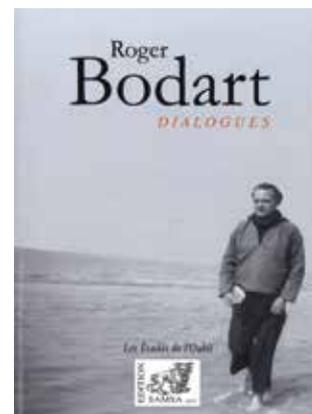
« LES ÉVADÉS DE L'OUBLI » : DES ÉCRIVAINS BELGES À REDÉCOUVRIR

Samsa est une maison d'édition bruxelloise, belge et indépendante, dirigée par Christian Lutz⁷, qui fait preuve d'audace dans ses choix éditoriaux⁸. Cette originalité a peut-être laissé dans l'ombre le fait que Samsa, aux côtés d'ouvrages à caractère littéraire et de romans contemporains, s'investit également dans des rééditions patrimoniales. La collection « Les évadés de l'oubli » assure la mission de rendre lisibles et accessibles des œuvres majeures, devenues peu présentes en librairie et en bibliothèque. Cette collection compte actuellement quatre titres.

Deux volumes sont consacrés aux écrits de Roger Bodart (1910-1973). La diversité et l'ampleur des textes de ce poète, essayiste, journaliste au *Soir*, membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (et même Inspecteur des bibliothèques publiques durant la Seconde Guerre mondiale), ainsi que Directeur du Service des Lettres, justifient pleinement l'entreprise. Sous le titre *Dialogues* sont réunis *Dialogues européens* (1950), *Dialogues africains* (1952), *Mes Amériques* (1956)⁹, et *Dialogues israéliens*¹⁰. D'une saisissante modernité, ces « reportages » emmènent le lecteur d'aujourd'hui à la rencontre de figures culturelles et d'artistes européens, de

créateurs africains (notamment le peintre Pilipili et le chanteur Monongo), d'intellectuels aux États-Unis ou des scientifiques Robert Oppenheimer et Albert Einstein, mais aussi d'individus simplement croisés dans la rue, et encore de personnalités à Jérusalem.

Avec *Origines. Poésies complètes*, c'est à la diversité de l'œuvre poétique (dix recueils) de Roger Bodart, que Samsa rend hommage. Des *Mains tendues*, publié en 1930, jusqu'au recueil posthume *Le Signe de Jonas* (1977), le style de l'écrivain évolue mais son pouvoir évocateur demeure toujours vif. La poésie de Bodart magnifie les lieux, les ambiances, les gestes et les êtres. En 1992, le poète, romancier et critique Claude Michel Cluny¹¹ avait déjà réédité, dans la collection poétique internationale « Orphée » (Éditions La Différence), *La Route du Sel*, le recueil de poésie majeur de Roger Bodart, dont Pierre Mertens disait dans *Le Soir* (16 décembre 1992) : « Avec ce recueil, tous les dons du poète et toutes ses obsessions conspirent à la réussite de ce recueil grave, sarcastique et cruel » et qu'Alain Bosquet qualifiait en 1964 dans le journal *Combat* de : « poèmes d'une inouïe densité, parfois au seuil de la rupture, parfois au contraire, voisine d'une tendresse de fin dernière [...] dans une langue haletante, et mélodieuse par instants [...] évoquant une prise de conscience de la condition atomique et planétaire ». Et Jean-Claude Vantroyen, ce mois de septembre 2021, dans *Le Soir*,



qualifiait Bodart comme « un de nos plus puissants poètes belges, à la voix toujours essentielle ».

En plus de ces deux livres, cette collection « Les évadés de l'oubli », forte du travail d'Ado Huygens, se glisse dans les pas de George Arthur Forrest, homme d'affaires et amateur d'art, à la rencontre des intellectuels et acteurs culturels du Congo. Enfin, l'écrivain Joël Goffin réalise une belle édition de *100 articles* de Georges Rodenbach sur la société parisienne, parus dans *Le Gaulois* et dans *Le Figaro* entre 1889 et 1898. On attend les autres découvertes de cette collection patrimoniale qui prospecte des territoires inattendus, notamment parmi les écrivains belges.

► **« LA BIBLIOTHÈQUE DES VOIX » : À PORTÉE D'OREILLES**

Cofondatrice du Mouvement de Libération des Femmes, militante et théoricienne des droits des femmes, psychanalyste et écrivaine, Antoinette Fouque (1936-2014) fonde, dès 1974, les Éditions des Femmes afin de porter les voix de ses consœurs et de leur apporter des lectures qui les concernent. Rapidement, en 1980, elle ressent la nécessité d'élargir l'accessibilité des textes qu'elle édite par le recours à la diffusion de l'oral. Elle fonde alors « La bibliothèque des voix ». C'est donc au moyen d'enregistrements sur cassettes d'auteurs et comédiennes que l'aventure de cette collection commence. Ainsi, l'éditrice parvient, avec le livre audio « à apporter une libération semblable aux femmes illettrées et à celles qui, entre interdit et inhibition, ne trouvent ni le temps ni la liberté de prendre un livre ». Des livres classiques, des livres militants, des romans contemporains se succèdent dans « La bibliothèque des voix » sur le même principe depuis plus de vingt ans. Aujourd'hui, le vaste catalogue de la collection est disponible en téléchargement et sur disques MP3.

Alors que les bibliothèques publiques et les libraires mettent régulièrement en avant les productions d'Audiolib, de Lizzie, de Frémeaux & Associés ou encore de la collection « Écoutez lire » de Gallimard, « La bibliothèque des voix » reste discrète sur leurs étals et sur leurs rayonnages de livres audio. L'engouement croissant pour les livres lus, qui est observé,

depuis les dernières années et particulièrement depuis la crise sanitaire, ainsi que la qualité des voix et des prises de son choisies par l'équipe de feu Antoinette Fouque, devraient contribuer à une écoute plus large des productions des Éditions des Femmes, actuellement commercialisées (228 titres, au prix maximum de 24 euros le disque) ou à emprunter en bibliothèques publiques (plus de septante titres accessibles via le catalogue collectif Samarcande).

Les titres édités concernent des textes classiques (Colette, Gustave Flaubert, Katherine Mansfield, Stefan Zweig, etc.) et des livres contemporains (dont les très récents *Brèves de solitude* de Sylvie Germain et lu par elle-même ou encore *La Fortuna* de Françoise Gallo, lu par Catherine Ringer). Les lectures sont parfois accompagnées d'une musique additionnelle existante ou créée pour l'occasion. Cependant, les lectures sont sobres, sans emphase, portées par des voix claires et des articulations nettes qui parviennent à donner une vie nouvelle aux mots. « La bibliothèque des voix » réserve donc aux lecteurs et auditeurs adultes des heures d'écoute intéressantes et agréables.

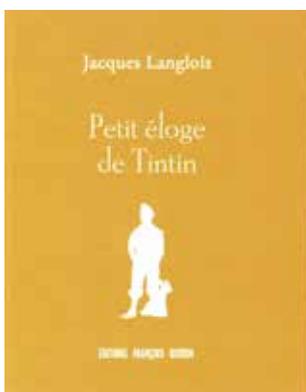
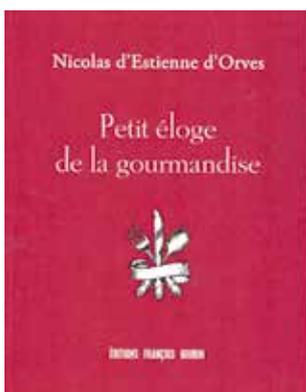
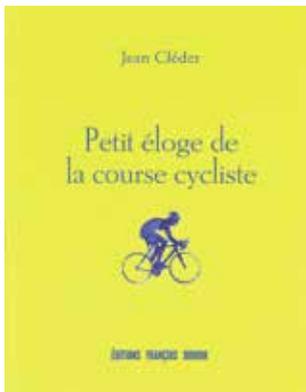
« PETIT ÉLOGE » DANS NOTRE VIE QUOTIDIENNE

Créées en 1987, les éditions François Bourin ont animé le paysage de l'édition française généraliste jusqu'au printemps 2021. Depuis, cette maison indépendante a été reprise par Aude Chevrillon, nièce de François Bourin, qui l'a re-

baptisée « Les Pérégrines » en hommage à sa grand-mère, Jeanne Bourin.

La collection « Petit éloge » est une collection à caractère patrimonial qui, jusqu'il y a peu, figurait au catalogue des éditions François Bourin. En conséquence, tous les livres du fonds François Bourin, au fur et à mesure des impressions et réimpressions, portent à présent l'estampille « Les Pérégrines ». Ce changement n'affecte pas la ligne éditoriale, suivie depuis 2011 par la collection « Petit éloge » qui compte à présent seize titres. Cette ligne quelle est-elle ? Donner à lire des textes élogieux et admiratifs sur des objets, des lieux, des pratiques, des personnages qui composent notre quotidien et qui colorent notre culture commune. Les auteurs sélectionnés pour cette collection sont donc de parti pris. Pas objectifs pour deux sous, ils expliquent, décorquent et honorent les objets de leur admiration. Les différents titres se présentent sous la forme de petits (16 x 13 cm) livres élégants, à la ligne sobre, à emporter partout, à partager avec le plus grand nombre.

Le philosophe Emmanuel Jaffelin fut le premier à se lancer (en 2011) dans un *Petit éloge de la gentillesse*. Parmi les derniers titres parus, *Petit éloge du surfa* a été rapidement épuisé. Il faut dire qu'en peu de pages, un des premiers adeptes en France emmène le néophyte, d'une manière agréable et précise, à la découverte de ce sport, de son vocabulaire et de son histoire. Joël de Rosnay partage avec ses lecteurs le plaisir de la glisse et les sensations de plénitude que les surfeurs éprouvent, même après peu



de pratique. *Petit éloge de la course cycliste* étudie une autre discipline et procède d'une autre méthode pour mettre les acteurs de ce sport à l'honneur. Du coup, alors que les propos de Joël de Rosnay incluaient tous les lecteurs, ceux de Jean Cléder requièrent une connaissance des acteurs historiques des courses cyclistes (principalement le Tour de France). Admirateur inconditionnel d'Eddy Merckx, il fait peu de cas des coureurs d'aujourd'hui mais sait sublimer les efforts physiques de tous. *Petit éloge de la gourmandise* adopte une autre approche encore. Dans une quarantaine de chapitres courts, son auteur dresse le portrait des nêfles, des andouillettes, des Kinder ou d'un cappuccino. Il passe d'une boucherie à une osteria, s'installe chez Lipp ou dans une pâtisserie. Le rapport aux mets, aux boissons et aux lieux est extrêmement personnel. Épouse et enfants font partie des étapes. Les descriptions détaillées permettent cependant aux lecteurs de toutes les tables et tablés de s'associer à la dégustation. Avec *Petit éloge des gares*, le voyage sera tout autre. En compagnie d'un fils, neveu, petit-fils et arrière-petit-fils de cheminot, les gares de France vont défiler sous les yeux des lecteurs. Les voitures, wagons et motrices vont se laisser admirer. Les amateurs de littérature populaire ne seront pas en reste avec cette collection. *Petit éloge de Tintin* dans une longue étude de chacune des aventures du célèbre reporter, livre l'analyse élogieuse des méthodes créatives d'Hergé. Elle séduira donc les tintinophiles

mais ne saurait concerner ceux qui n'ont jamais ouvert une de ces bandes dessinées ou n'en conservent qu'un lointain souvenir.

La collection « Petit éloge » est une réunion de gestes et d'éléments matériels de notre vie quotidienne qui est appelée à un long avenir, sous les auspices des Éditions Les Pérégrines. Alors que les règles de distanciation sociale s'assouplissent, *Petit éloge du baiser* s'annonce pour l'automne avec de nombreuses références artistiques, littéraires, musicales ou cinématographiques. ●

Éditions Les Impressions nouvelles, coll. « La fabrique des héros », 12 € :

- › Dick TOMASOVIC, *Batman, une légende urbaine*, 2019, 144 p.
- › Jean-Baptiste BARONIAN, *Maigret, docteur ès crimes*, 2019, 125 p.
- › Olivier SMOLDERS, *Nosferatu contre Dracula*, 2019, 125 p.
- › Véronique BERGEN, *Barbarella, une space oddity*, 2020, 125 p.
- › Xavier MAUMEJAN, *Sherlock Holmes, détective de l'étrange*, 2020, 124 p.
- › Nicolas TELLOP, *Astro boy, cœur de fer*, 2020, 125 p.
- › Laurence BOUDART, *Martine, une aventurière du quotidien*, 2021, 123 p.

Éditions Samsa, coll. « Les évadés de Poubli » :

- › Roger BODART, *Dialogues. Europe, Amérique, Afrique, Israël*, 2021, 252 p., 24 €.
- › Roger BODART, *Origines. Poésies complètes*, 2021, 427 p., 30 €.
- › Georges RODENBACH, *100 articles*, réunis par Joël

Goffin, 2021, 232 p., 24 €.

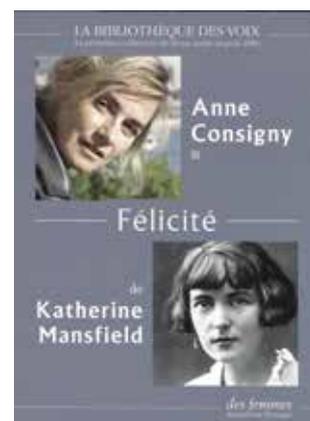
- › Ado HUYGENS, *Georges-Arthur Forrest*, 2021, 250 p., 28 €.

Éditions des Femmes – Antoinette Fouque, coll. « La bibliothèque des voix », 24 € :

- › Sylvie GERMAIN, *Brèves de solitude*, lu par Sylvie GERMAIN, 2021, 4h31.
- › Katherine MANSFIELD, *Félicité*, lu par Anne CONSIGNY, 2021, 7h23.
- › Patti SMITH, *Just Kids*, lu par Isabelle HUPPERT, 2021, 8h48.

Éditions François Bourin – Les Pérégrines, coll. « Petit éloge » :

- › Jean CLEDER, *Petit éloge de la course cycliste*, 2018, 163 p., 12 €.
- › Pierre LASSUS, *Petit éloge des gares*, 2018, 191 p., 14 €.
- › Joël de ROSNAY, *Petit éloge du surf*, 2020, 127 p., 12 €.
- › Jacques LANGLOIS, *Petit éloge de Tintin*, 2020, 257 p., 12 €.
- › Nicolas d'ESTIENNE d'ORVES, *Petit éloge de la gourmandise*, 2021, 177 p., 12 €.



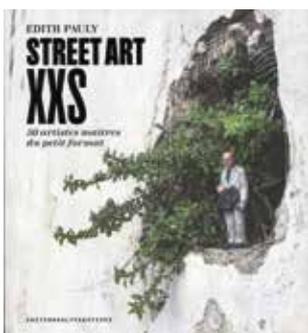
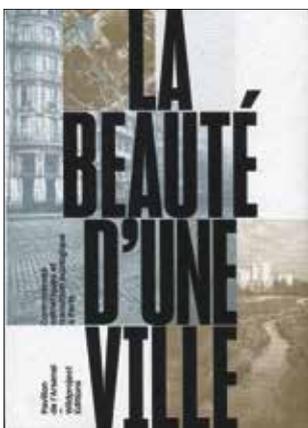
Notes

1. Maison d'édition indépendante, fondée en 1985 et établie à Bruxelles.
2. Assistant à l'Université de Liège au Département Médias, Culture et Communication, coordinateur éditorial aux Impressions nouvelles de la collection « Espace Nord ».
3. Professeur à l'Université de Liège en Études cinématographiques et en Théories et pratiques des arts et du spectacle. Il est par ailleurs l'auteur de *Batman, une légende urbaine*, publié en mai 2019 dans la collection « La fabrique des héros ».
4. Coloriste de la bande dessinée *La fièvre d'Urbicande*, scénario Benoît Peeters, dessin François Schuiten, Casterman, 2020.
5. Philosophe, professeur de Théorie du droit à la Vrije Universiteit Brussel et directeur de collection aux PUF.
6. Licenciée en traduction et docteure en Lettres modernes, elle est aujourd'hui directrice des Archives et Musée de la Littérature (A.M.L.).
7. Éditeur depuis quarante ans, fondateur et directeur des Éditions Le Cri, fondateur et directeur des Éditions Samsa.
8. Voir l'article sur les éditeurs indépendants dans *Lectures.Cultures*, n° 16, janvier-février 2020.
9. Trois livres initialement parus aux Éditions des Artistes, maison fondée par George Houyoux.
10. Article paru dans la revue *Synthèses*, n° 75-76, août-septembre 1952.
11. Poète, romancier, et critique français (1930-2015), notamment journaliste aux *Lettres françaises*, à la *Quinzaine littéraire*, au *Nouvel Observateur*, à *L'Express*, au *Figaro* et au *Magazine littéraire*, créateur et directeur de la collection poétique internationale et bilingue « Orphée » des Éditions La Différence.

ARTS PLASTIQUES :

LE VRAI, LE VIVANT ET LE BEAU

PAR NATHALIE TROUVEROY
historienne de l'art



Ouvrir notre regard au vivant : c'est à quoi nous invite Estelle Zhong Mengual dans *Apprendre à voir*. Il y a une différence fondamentale entre voir tourner dans le ciel « un rapace » et « un vautour percnoptère » : en le nommant, nous apprenons à voir l'oiseau pour lui-même plutôt qu'à travers le sentiment de beauté ou d'alarme qu'il peut susciter en nous. Les remarquables botanistes du XIX^e siècle (beaucoup de femmes, surtout anglaises ou américaines) qui parlaient à la *rencontre* d'une fougère ou du *visage* d'une fleur alliaient une démarche réellement scientifique – Darwin avait un profond respect pour les travaux d'Arabella Buckley – à une connivence intime avec le vivant. Alliant son amour de l'histoire naturelle à des analyses picturales extraordinairement détaillées, Estelle Zhong Mengual transforme un tableau représentant deux orchidées et un colibri en une scène de séduction où le plus petit détail – le pollen déjà prélevé de l'une, l'autre appelant l'oiseau à la polliniser – est l'indice d'une histoire, d'un « moment fécond » auquel nous participons si nous sommes attentifs à ce qui s'y passe. Attention et disponibilité aux êtres qui vivent autour de nous : une approche qui magnifie notre rapport à la nature en la considérant dans sa vérité propre, avec le respect qui naît de la connaissance.

BEAUTÉ DE LA VILLE

Mais comment définir *la beauté d'une ville* ? C'est la question que pose le collectif « Wildproject » dans un livre extrêmement riche qui aborde Paris sous tous ses aspects, histoire, devenir, gestion de l'eau, du transport, de l'hygiène publique ou du logement social, équilibre à trouver entre la règle, garante d'harmonie, et la liberté créative. Une question primordiale est évidemment celle de la transition écologique qui va de pair avec la notion de ville vivante. Impossible ici de rendre compte des 56 essais, tous remarquables, éclairant des aspects de Paris souvent insoupçonnés. Un essai particulièrement intéressant se penche sur le rapport au temps (Luc Gwiazdzinski, « Rythmes urbains ») : la ville du matin n'est pas celle de midi, du soir ou de minuit ; elle est rythmée autant par les saisons que par la situation financière des ménages, qui diffère au début et à la fin du mois. Sans rythme, pas de vie ; si la ville est matière, elle est aussi fluidité et poésie.

La poésie dans la ville est précisément le sujet de *Street Art XXS*. Lorsqu'il s'impose dans l'espace public, souvent à très grande échelle, le Street Art peut être l'une des formes les plus agressives de l'art contemporain. Mais dans sa version XXS, la démarche est totalement différente : c'est un cadeau

secret qui s'offre à l'œil suffisamment éveillé pour le découvrir au coin d'un escalier ou dans la craquelure d'un mur, qui réenchante l'espace où nous évoluons. Si on définit l'art comme ce qui revivifie notre perception du monde, le street art « XXS » est particulièrement efficace.

Dans les zones de conflit, en revanche, la ville vivante est une ville blessée. Et quand c'est l'État qui se rend coupable de violence – y compris sur ses propres populations – et muselle la presse, la ruine est aussi celle de la vérité. Mais on peut chercher la vérité dans les ruines. Eyal Weizman applique à l'architecture les principes de la médecine légale dans ce qu'il appelle « l'architecture forensique », en faisant parler les indices laissés dans le bâti. Son champ d'application est cruellement large, de la Syrie aux Balkans, de Gaza à l'Amérique latine... Basée sur des analyses scientifiques rigoureuses autant que sur des principes philosophiques et moraux, cette discipline nouvelle a aussi un aspect profondément humain : en participant à l'enquête, les témoins interrogés retrouvent souvent des détails réprimés de ce qu'ils ont subi, se réappropriant ainsi leur propre expérience. Dans une région aussi tragiquement meurtrie que le Proche-Orient, aussi houleuse que l'Afrique du Nord, l'art est vital au sens

le plus viscéral du terme. L'archéologue syrien Khaled al-Asaad a préféré se laisser décapiter par Daesh plutôt que d'abandonner sa ville de Palmyre, à laquelle il a consacré toute sa vie... Qu'il s'agisse d'affirmer le lien avec une histoire immémoriale, d'exprimer la révolte des Printemps arabes, la poésie ou la violence, d'explorer la place de la femme dans la société et celle de la foi, la tension entre la figuration et son interdiction religieuse – source d'une magnifique tradition d'art géométrique et scriptural –, ces artistes déboulonnent les clichés et les hypocrisies, allant parfois jusqu'à mettre leur vie en jeu. Le British Museum collectionne depuis longtemps des œuvres contemporaines sur papier qui reflètent leur immense variété et leur intensité. Accompagnant l'exposition *Reflections*, le livre de Venetia Porter est un trésor de révélations souvent poignantes, où la voix des femmes se fait largement entendre.

L'AUTRE ART CONTEMPORAIN

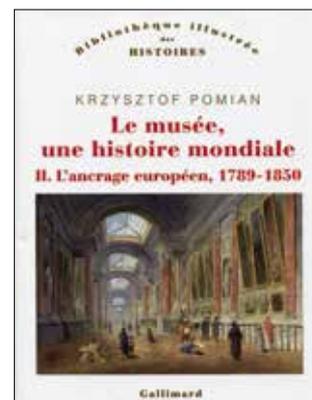
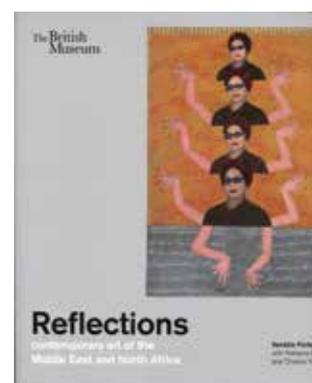
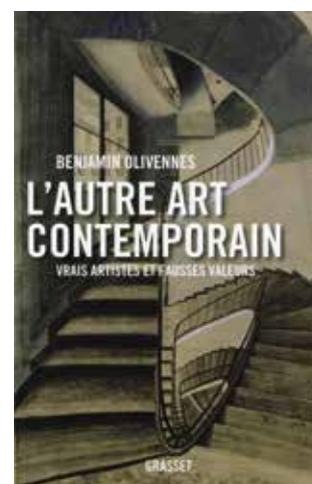
Mais en Occident, l'art contemporain a-t-il conservé cette nécessité vitale ? Impertinent et drôle, Benjamin Olivennes clame haut et fort que le roi est nu. Il part du constat que les collectionneurs actuels ont si peur de manquer le prochain Van Gogh, comme les bourgeois du XIX^e siècle qui préféraient Bouguereau ou Gérôme, qu'ils sont prêts à parier sur la laideur et l'insignifiance. Mais la progression de l'art n'est pas nécessairement linéaire, et

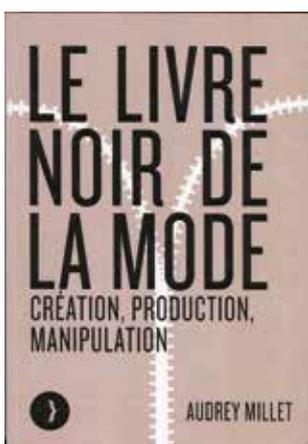
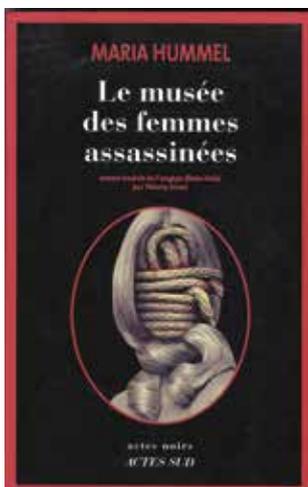
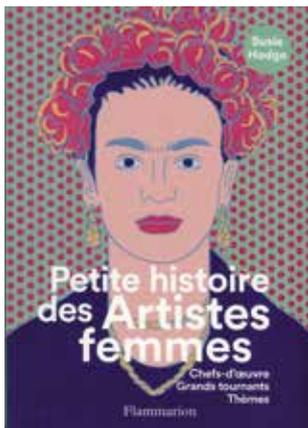
l'abstraction n'interdit pas de revenir à la représentation du réel, à l'émotion et à la quête de beauté. Il existe un *Autre art contemporain* où la rencontre est celle d'une œuvre, plutôt que celle d'une vedette qui se met en scène en tant qu'artiste. Olivennes nous invite à découvrir ces créateurs qui travaillent en marge du marché de l'art contemporain et sont capables de nous faire partager une vraie présence au monde. Si on peut discuter certains de ses goûts et dégoûts, forcément subjectifs, il séduit par sa sincérité, son humour et son franc-parler. Ces artistes « vrais » dont parle l'auteur se reconnaissent entre eux : le seul peintre plus jeune que lui à qui Picasso ait jamais acheté un tableau était Balthus, alors totalement méconnu... Olivennes dénonce la fonctionnarisation de la culture, qui promeut le concept et la provocation aux dépens de l'émotion et de la beauté. Dès lors, si Jeff Koons vous laisse de glace, si le plug anal de McCarthy vous fait crier à l'imposture, lisez ce livre et réjouissez-vous, vous n'êtes pas seul !

LES MUSÉES, LES HOMMES ET LES FEMMES

Contemporain ou non, le musée continue à jouer un rôle essentiel de collection, de préservation et de diffusion de la connaissance. C'est donc avec bonheur qu'on accueille le deuxième tome de ce monument qu'est *l'Histoire mondiale du musée* de Krzysztof Pomian. Entre 1789 et 1850 (de la Révolution française à la ré-

volution industrielle) l'accès aux chefs-d'œuvre de l'art est érigé en droit fondamental ; la collection appartient désormais au peuple et le musée devient un emblème de souveraineté nationale. Cette époque où naissent les plus grands musées d'Europe, qui voit les pillages de la Révolution et de l'Empire dans les régions conquises, puis les restitutions et compensations à la chute de Napoléon, est aussi mouvementée que passionnante. Autres années mouvementées pour les musées : les années 1980 où le collectif des « Guerilla Girls » posait, dans un poster provocant, la question « Les femmes doivent-elles être nues pour entrer au musée ? ». Si les femmes représentaient moins de 4 % des artistes exposés dans la section « art moderne » du Metropolitan Museum, 76 % des nus étaient féminins. La situation s'est améliorée depuis, mais la place des femmes et des minorités dans le monde de l'art reste très inégale. Sans négliger ces questions dans sa *Petite histoire des artistes femmes*, Susie Hodge a l'intelligence, dans un monde où dénoncer est devenu une manière d'exister, de mettre en avant le talent plutôt que l'injustice. En 60 chefs-d'œuvre, Hodge couvre un énorme terrain qui va de la Renaissance à l'art conceptuel et parvient à offrir une histoire de l'art aussi complète que concise, abordant thèmes, mouvements et grands tournants à travers des artistes exclusivement féminines. Résolument pédagogique, ce livre est riche des multiples rapprochements qu'il établit à travers le temps, l'espace





et les idées. Dans la même veine, sous la forme d'un catalogue plus classique mais de belle facture, on reprendra avec plaisir *Les femmes artistes sont dangereuses* de Laure Adler et Camille Viéville, qui font le portrait d'une cinquantaine d'artistes femmes du XVI^e siècle à nos jours, toutes hors du commun.

Maria Hummel transforme en thriller cette question de la place de la femme dans l'art. *Le Musée des femmes assassinées* a pour héroïne Kim Lord, artiste qui prend pour thématique des meurtres célèbres commis sur des femmes. Nous ne la verrons jamais : elle disparaît le soir d'un vernissage qui doit être l'événement de l'année au Rocque Museum, et l'enquête se focalise sur les indices laissés dans son dernier tableau. En filigrane se dessine la question ambiguë de la responsabilité de l'artiste : dénonciation de la violence faite aux femmes ou voyeurisme ? On songe irrésistiblement au « Défilé » du collectif russe AES+F (2000-2007), où des cadavres d'inconnus étaient photographiés en vêtements de haute couture. Exploitation, rituel morbide ? Ou au contraire, tentative de donner beauté et dignité à ces corps anonymes trouvés à la morgue, tout en donnant à penser le lien entre l'extrême temporalité de la mode, l'injustice sociale et l'inéluctabilité de la mort ?

UN LIVRE NOIR DE LA MODE

Comme pour confirmer ce lien, *Le livre noir de la mode* dresse le bilan catastrophique d'une industrie

à bout de souffle. Où est passé l'art ? Non seulement l'industrie du vêtement est l'une des plus polluantes au monde ; la création elle-même, jusque dans les plus grandes maisons, est tuée par le besoin de mettre constamment sur le marché de nouveaux modèles, à un rythme sans précédent. Les produits utilisés mettent en danger la santé des ouvriers qui fabriquent les vêtements et de ceux qui les portent ; les conditions de travail mortifères dans les ateliers au bout du monde sont une forme moderne d'esclavage. Audrey Millet ne nous demande pas de cesser de nous habiller ; elle reconnaît dans le vêtement à la fois une nécessité, un plaisir, un art et un moyen d'affirmer sa personnalité. Mais il en va de la *fast fashion* comme du *fast food* qui nous empoisonne et nous rend obèses : consommons avec modération et en connaissance de cause, ce sera bon pour nous, pour la planète et pour l'industrie. Le seul moyen de sauver la mode est de la réhumaniser. Une prescription qui, bien sûr, dépasse de loin la mode pour s'élargir à la globalité de notre rapport au monde. ●

- › Estelle Zhong Mengual, *Apprendre à voir. Le point de vue du vivant*, Actes Sud, 2021, 256 pages, 29 €.
- › Collectif, *La beauté d'une ville. Controverses esthétiques et transition écologique à Paris*, coédition Pavillon de l'Arsenal et Wildproject, 2021, 576 pages, 39 €.

- › Edith Pauly, *Street art XXS: 50 artistes maîtres du petit format*, Alternatives, 2021, 224 pages, 25 €.
- › Eyal Weizman, *La vérité en ruines. Manifeste pour une architecture forensique*, postface de Grégoire Chamayou, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Zones, 2021, 192 pages, 24 €.
- › Venetia Porter, Natasha Morris, Charles Tripp, *Reflections. Contemporary art of the Middle East and North Africa*, The British Museum, 2020, 256 pages, 37 €.
- › Benjamin Olivennes, *L'autre art contemporain. Vrais artistes et fausses valeurs*, Grasset, 2021, 168 pages, 16 €.
- › Krzysztof Pomian, *Le Musée, une histoire mondiale. Tome II. L'ancrage européen, 1789-1850*, Gallimard, 2021, 560 pages, 35 €.
- › Susie Hodge, *Petite histoire des artistes femmes : chefs-d'œuvre, grands tournants, thèmes*, Flammarion, 2021, 224 pages, 19,90 €.
- › Laure Adler, Camille Viéville, *Les femmes artistes sont dangereuses*, Flammarion, 2018, 160 pages, 29,90 €.
- › Maria Hummel, *Le musée des femmes assassinées*, traduit de l'anglais par Thierry Arson, Actes Sud, 2021, 416 pages, 22,80 €.
- › Audrey Millet, *Le livre noir de la mode : création, production, manipulation*, Les Pérégrines, 2021, 272 pages, 20 €.

LE CHŒUR DES FEMMES

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

C'est l'histoire de la libération du corps des femmes, c'est l'histoire de leur sexe, caché, excisé, honteux puis découvert et instrumentalisé par la médecine, classé, cadré, rangé. Attention, c'est difficile de lâcher ce splendide roman graphique avant la fin.

LE SEXE FÉMININ

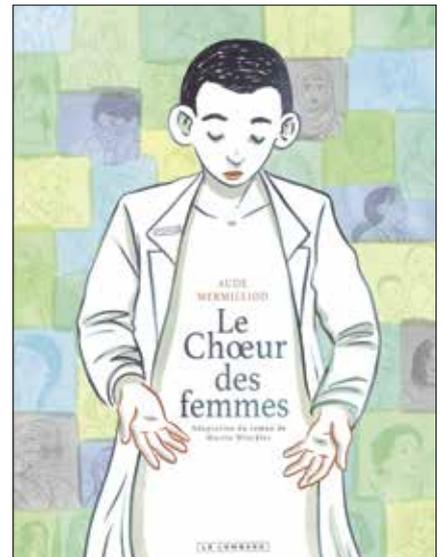
Quelques dates sont nécessaires avant d'entamer la lecture de cet opus parfait. Freud fut le premier, à la fin du XIX^e siècle, à s'intéresser à l'hystérie (du mot grec ὑστέρησις : la matrice, l'utérus) en tant que symptôme d'une société qui enfermerait les femmes. Mais il est aussi le père de la sexualité normative et phallocrate. Il faudra attendre la Révolution de 1968 puis, encore beaucoup plus tard, les travaux de Helen O'Connell après 2000 pour avoir une identification complète des organes sexuels féminins. C'est tard, c'est scandaleusement tard. Durant l'Antiquité, beaucoup de philosophes, d'humanistes, de médecins, de scientifiques s'intéressent au corps masculin, mais le corps des femmes reste longtemps une *terra incognita* utile à connaître uniquement quand il s'agit de procréation. Hippocrate s'étend très longuement dans son traité *De la nature de la femme* sur la matrice et ses maladies avec parfois des remarques curieuses : « Si les matrices vont vers le foie, la femme perd aussitôt la voix ; elle serre les dents ; la couleur devient noire. » À quoi servent les femmes ? Hippocrate précise même dans un texte : « Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. » Les femmes n'existent qu'autour de leur matrice, le reste est corrupteur. Et ce ne sont pas les livres sacrés des trois monothéismes qui changeront ce statut.

LE CORPS INSTRUMENTALISÉ

Depuis quelques années, nombreuses sont les femmes qui dénoncent l'instrumentalisation de leur corps. Elles sont outrées, les femmes, et surtout les très jeunes quand elles se rendent compte du désintérêt que ça suscite. Il a fallu l'extraordinaire pièce de théâtre d'Eve Ensler, *Les Monologues du vagin* (1996), qui a eu un succès inouï, a été traduite en 46 langues et montée dans 130 pays pour que les femmes puissent parler de « ça ». Ce succès serait dû au fait qu'Eve Ensler y traite de la sexualité des femmes et pas de leur aptitude à la reproduction. Elle y donne la parole aux histoires, aux vécus, aux hontes, aux tabous, mais aussi aux plaisirs, aux bonheurs. Le sujet est nécessaire, vital, si important que la pièce connaît rapidement des « spin-off » avec notamment *Les Monologues voilés* (2003) de l'auteure néerlandaise Adelheid Roosen, qui donne la parole aux femmes musulmanes, préludes d'une vraie libération de la parole, de l'image.

LE ROMAN GRAPHIQUE DE AUDE MERMILLIOD

C'est l'histoire de Jean, une jeune étudiante qui doit faire un stage. Pas n'importe quel stage, le dernier, celui qui lui donnera enfin, après toutes les longues études qu'elle a faites, son diplôme. Jean est en spécialisation de médecine. Elle est major de sa promo, brillante. Elle va devenir chirurgienne, spécialisée en chirurgie gynécologique. Mais il



lui reste ce dernier stage à faire, un de ceux qu'on aimerait ne pas avoir à s'infliger. Des consultations avec un vieux gynéco un peu bizarre. Un homme qui préfère écouter ses patientes que les ausculter. Et Jean est fâchée, agacée par cette dégoulinade de bons sentiments. On lui a appris la médecine : une observation, une analyse, un diagnostic, le bon médicament et à la suivante ! Le médecin donne à Jean une semaine pour l'observer, tout noter, faire ses remarques, ses critiques. Après, si elle veut, elle pourra partir. Dès le début, on comprend que Jean va rester, que l'histoire va forcément s'articuler autour de cette prise de conscience mais les auteurs (Martin Winckler qui a écrit l'histoire et Aude Mermilliod qui en a fait le roman graphique) sont plus subtils qu'on pourrait le croire. Ils laissent Jean exprimer à la fois sa colère et son angoisse, ses contradictions, elle est ►



- major de promo, elle ne devrait pas avoir tant de mal à comprendre les enjeux. Et le fait que Jean est une jeune femme elle-même est un point important. Elle sait, elle sent le corps des autres femmes et pourtant, elle voudrait se retrancher derrière ses manuels et ses syllabus, ses beaux résultats théoriques. Aude Mermilliod arrive à montrer le mur derrière lequel se tient Jean. Les femmes passent avec leurs petites douleurs ou avec leurs très grands malheurs, avec les soucis de contraception, de maternité, les violences conjugales au quotidien, mais aussi avec les avortements, ceux qu'elles désirent et ceux qu'on leur impose. Elles viennent avec leurs pudeurs, leurs hésitations, leurs chuchotements devant une Jean qui, au début, voudrait décider ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. La décision est justement au cœur de cette histoire. Qui décide ? qui possède cette légitimité de décider ? qui peut savoir mieux que les patientes ? On sent chez les auteurs une certaine révolte face à cette médecine toute-puissante qui, longtemps, a pensé à la place des femmes. On y évoque les douleurs inutiles, les humiliations, toutes ces choses que, peu ou prou, la plupart des femmes vivent, ont vécu, vivront encore.

LE ROMAN D'ORIGINE DE MARTIN WINCKLER

Au départ, il y avait le très beau roman de Martin Winckler qui a eu un succès incroyable, à croire que toutes les femmes l'ont lu, s'y sont reconnues, y ont frissonné des horreurs décrites, ont ressenti cette double peine.

Les auteurs sont sensibles aux changements de mentalité sur le corps de la femme. Ils rappellent en filigrane cette longue méconnaissance de la souffrance des femmes, de leur corps, de la connexion entre leurs émotions et leur sexe. Ils racontent les consultations où on fait déshabiller des femmes sans prendre le temps de parler, où on enfonce des speculum glacés dans leur corps non préparé, où le médecin pressé ne prend pas le temps de mettre la patiente en confiance, le médecin qui voit une maladie, qui ne voit plus un être humain devant lui, qui utilise des pinces qui abîment les corps, comme si l'Éternel se tenait derrière le gynécologue pour lui souffler encore : « J'aggraverai tes labeurs et ta grossesse ; tu enfanteras avec douleur » (Genèse III, 16).

On suit également la vie privée de Jean, ses relations avec les autres, avec ses

parents, ses souvenirs avec son ex-petit ami, son histoire et ses souffrances personnelles qui croisent forcément l'expérience de son stage. Il y a aussi le travail du médecin qui s'efforce d'apprivoiser Jean, sans jamais jouer le pygmalion, le moralisateur, le donneur d'ordre mais en étant juste. Juste lui, avec ses valeurs fortes, ses combats quotidiens, son héroïsme simple et discret. Ses coups de gueule aussi quand la jeune femme est trop exaspérée pour faire un travail humain, humaniste.

Jean est dessinée de façon très subtile, Aude Mermilliod la montre très masculine dans sa coiffure, ses vêtements, sa façon de marcher à grandes enjambées mais aussi tout en délicatesse dans un corps souple, jeune, prêt à évoluer vers une acceptation d'elle. Le parallèle entre Jean et ses patientes est intéressant, jamais facile, jamais téléphoné et l'histoire réserve bien des surprises et des émotions fortes.

Aude Mermilliod en transcrivant dans un roman graphique superbe et doux le roman de Martin Winckler a apporté une touche de douceur, mais aussi, grâce à la sinuosité de son trait, à ses couleurs tranchées, à ses zooms sur les visages de ses personnages, une intensité nouvelle. Elle nous fait vibrer au rythme des sentiments difficiles, parfois colériques et contradictoires de Jean. Le dessin, sensible et fort, sert parfaitement le propos. Parler du corps des femmes est un sujet qu'on aborde de plus en plus aujourd'hui, mais très rarement avec une telle sensibilité, une telle délicatesse. ●

- **Aude Mermilliod, *Le Chœur des femmes***, adaptation du roman de Martin Winckler, Le Lombard, avril 2021, 240 pages, 22,50 € (ISBN : 280367713X).
- **Martin Winckler, *Le Chœur des femmes***, POL, 2009, 602 pages, 22,80 € (repris dans la coll. « Folio », Gallimard).

JOUONS AVEC LES MOTS

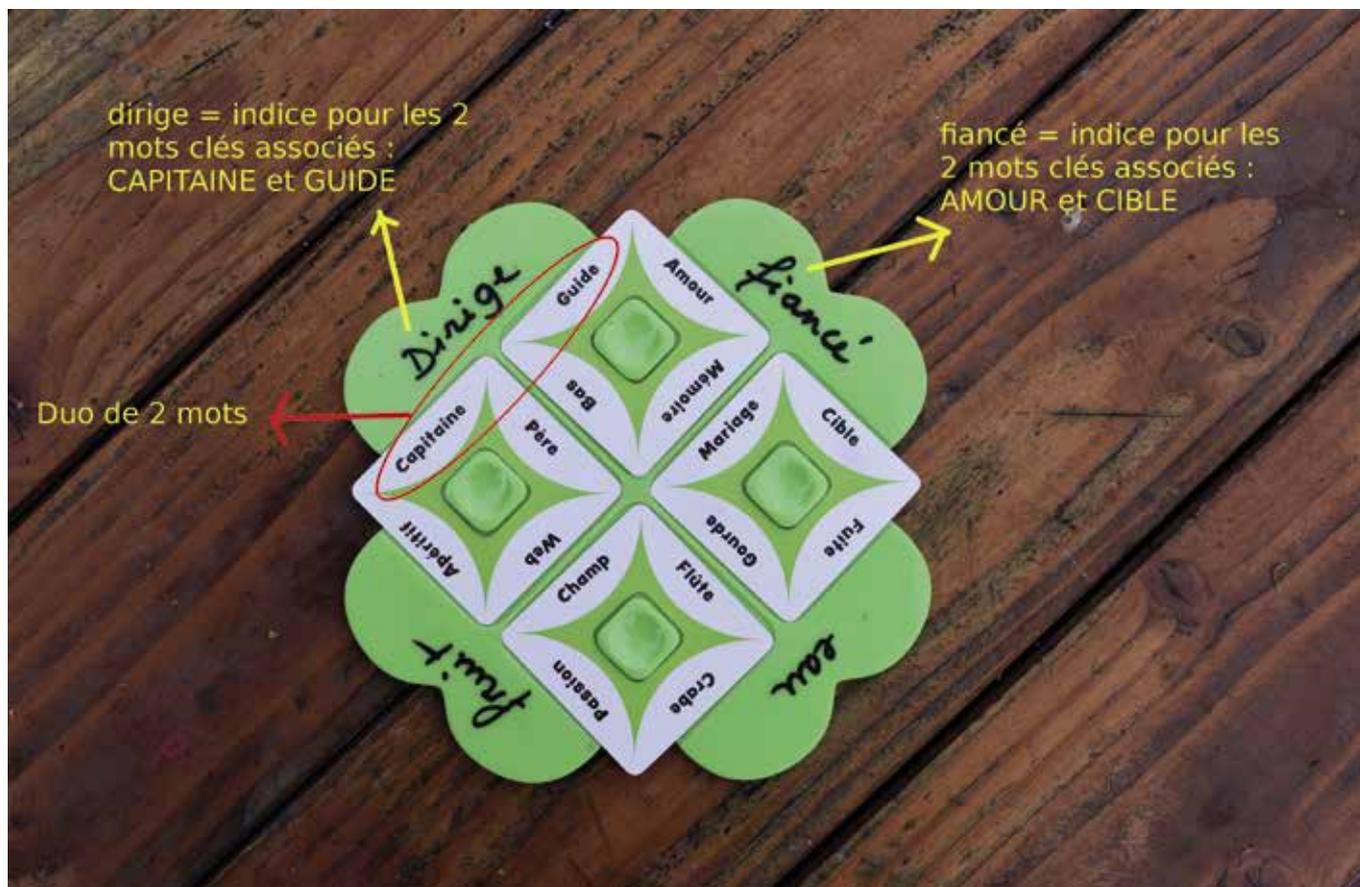
PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèques

JOUONS AVEC LES MOTS

So Clover est un jeu d'association d'idées. Chaque joueur place secrètement sur son plateau personnel quatre cartes qui font apparaître quatre duos de mots. Un duo de mots est formé par les deux mots positionnés sur le même côté du plateau (voir l'illustration). Pour chacun de ces duos, il cherche et inscrit un indice apparenté qui permettra aux autres joueurs de retrouver les mots qui vont ensemble. Exemple : l'indice « **dirige** » serait adéquat pour le duo *capitaine* et *guide*. Il retire ensuite les quatre cartes de son plateau, y ajoute une carte qui joue l'intruse, mélange le

tout et cache son matériel de jeu. Lorsque chaque joueur s'est acquitté de cette tâche créative, le défi coopératif commence. À tour de rôle, chacun pose au centre de la table le plateau où sont inscrits ses indices et étale à côté les cinq cartes de son talon personnel, ce qui représente une ressource de 20 mots (quatre par cartes). En faisant des liens et en associant les idées, le groupe tente de déterminer quelles quatre cartes seront posées sur le plateau et comment elles seront orientées. Reprenons l'exemple de l'illustration. L'indice « **dirige** » *ira*t bien avec les quatre mots suivants : *cible*, *capitaine*, *guide* et *père*. À ce stade, personne ne sait quels sont

les deux mots parmi les quatre qui font la paire. Mais en plaçant le mot *guide* sur la droite, on fait apparaître le mot *amour* qui va bien avec l'indice « fiancé ». Ensuite, en essayant successivement de placer les mots *cible*, *capitaine* et *père* du côté gauche, on peut d'une certaine manière vérifier si le mot qu'ils orientent vers l'indice « fruit » est probable. Pour cet indice, quel est le mot clé le plus en lien ? Mariage, capitaine ou apéritif ? Le jeu joue beaucoup sur ce type de contrôle et de bon sens. Par ailleurs, ce jeu d'associations est coopératif et le groupe écoute généralement toutes les propositions en s'orientant vers la meilleure. ▶



So Clover

- On trouve dans *So Clover* une mécanique bien réfléchi où créativité, association et absurdité mènent parfaitement la danse. C'est le premier jeu du Belge François Romain, édité par Repos Pro. Tout en étant plus simple, il fait penser à l'excellent *Code Names*. Pour 2 à 6 joueurs. À partir de 10 ans. Env. 25 €.

JOUONS AVEC LES IMAGES

Pictures, le jeu de l'année 2020 en Allemagne, reçoit une version française chez l'éditeur Matagot. Seize photos parmi les 182 disponibles sont exposées sur la table et forment un carré dont les coordonnées sont marquées verticalement par des nombres et horizontalement par des lettres. De cette manière, il est possible d'identifier l'image dont chaque joueur est secrètement responsable. Sur l'illustration, la fleur de tournesol se trouve, par exemple, en B2. Chaque joueur dispose d'un matériel d'expression restreint et différent de ceux de ses voisins : des cailloux assortis à de courts bâtons ; un jeu de blocs en bois ; des lacets ; des cartes symboliques ou encore un jeu de 20 petits cubes colorés.

En utilisant son matériel, chaque joueur tente d'exprimer au mieux la photo qui lui a été attribuée. C'est une phase de créativité que tous mènent en parallèle. Elle est suivie par une seconde phase durant laquelle chacun observe les créations des autres joueurs et note sur une feuille les coordonnées de la photo qu'il met en rapport avec ce qu'il voit. Le jeu fonctionne ensuite comme *Dixit* : si la photo a été devinée par un joueur, celui-ci reçoit un point tandis que l'auteur de la création reçoit autant de points que le nombre de joueurs qui ont identifié avec succès la photo à deviner.

À chaque round, les sets de matériel changent de main de telle manière que, sur une partie, chacun puisse s'exprimer sur les cinq modes. La phase expressive n'est pas facile lors des premières parties mais, chemin faisant, chacun s'inspire des idées des autres et finit par trouver des astuces pour ex-



Pictures

primer tantôt des couleurs centrales, tantôt des lignes prédominantes qui permettent d'apparenter la création à la photo associée.

Pictures emporte facilement l'intérêt et l'adhésion des adultes et de leurs grands enfants. Le matériel d'expression symbolique, s'il déconcerte dans un premier temps, innove et sort le jeu des sentiers battus que sont le dessin et le modelage. *Pictures* n'est pas sans rappeler l'excellent et regretté *Objets Trouvés* de Philippe des Pallières (2005). C'est dire que les bonnes idées reviennent toujours à la surface ! Pour 3 à 5 joueurs. Environ 30 minutes. À partir de 10 ans. Env. 32 €.

FÊTONS ENSEMBLE LES 20 ANS DE CARCASSONNE

La version du vingtième anniversaire de Carcassonne devrait ravir ceux qui veulent acquérir cet indémodable jeu de Klaus-Jürgen Wrede. Pour rappel, en plaçant des tuiles sur lesquelles se trouvent villes, monastères, routes et champs, les joueurs construisent et agrandissent un plateau commun et différent d'une partie à l'autre. Ils peuvent en outre, sur la tuile qu'ils

ajoutent, poser un de leurs pions, ce qui leur rapporte des points lorsque la zone ainsi contrôlée est *close* (route fermée par 2 carrefours, ville ceinte d'une muraille ininterrompue, etc.). Le système de jeu est fluide et original, avec, dans cette boîte festive, tellement de possibilités que c'est vraisemblablement le bon moment de remplacer votre matériel s'il a souffert d'avoir été joué des centaines de fois.

D'une certaine manière, Carcassonne fait peau neuve. La boîte est sobre, belle, enluminée. Côté matériel, les tuiles présentent de nombreux détails, bien mis en valeur par un vernis brillant. Le nouvel illustrateur, Marcel Gröber, complète les illustrations d'Anne Pätzke : il renouvelle les campagnes autour de la ville moyenâgeuse par des champs de fleurs, met en valeur les cortèges sur les routes et les banquets dans les villes, sème des personnages venus d'Asie et d'Afrique, lâche des éléphants et des lions dans la nature. Une centaine de petits motifs (stickers adhésifs) complètent les meeples¹ et, pour ceux qui auraient la patience de les coller, augmentent l'attrait et la fantaisie du jeu. À noter également la texture *parchemin* de la règle de jeu ! Côté stratégie, trois extensions dont deux connues sont in-



Carcassonne

cluses dans cette version spéciale : La Rivière (excellente) et ses 17 tuiles dont le design a été renouvelé et L(es)Abbé(s) (un par couleur) qui permettent de valoriser les jardins et les abbayes même s'ils sont incomplets. La troisième est une surprise car les actions permises par les 15 tuiles « anniversaire » diminuent le côté aléatoire du talon. Elles permettent trois types d'action : poser un pion à côté d'un autre pour doubler sa force ; occuper une case sur une zone inoccupée du plateau, rejouer un tour complet après l'évaluation d'une zone. Le jeu reste compatible avec les extensions disponibles. Il est disponible chez l'éditeur Z-Man. Pour 2 à 5 joueurs. Env. 36 €.

LES PRIX DU JEU DE L'ANNÉE 2021 ONT ÉTÉ ATTRIBUÉS

MicroMacro – Crime City remporte à la fois le prestigieux prix du Jeu de l'Année 2021 en Allemagne et l'As d'or discerné à Cannes la même année. C'est un jeu coopératif. Les joueurs sont des détectives dans une ville où le crime se cache à chaque coin de rue. Un remarquable plateau représente une carte géante, truffée de détails, évoquant les rues et les quartiers. Ceux-ci nous plongent dans une grande diversité de scènes et de situations : la vie des adultes et des enfants qui y vivent, le travail des uns et des autres, des accidents, des marchés et des centaines de personnages bien typés.

Les joueurs tentent de résoudre 16 affaires criminelles. Observation et déduction sont nécessaires pour identifier les mobiles, trouver des preuves et coincer les coupables. Un jeu de Johannes Sich. Éditeur Pegasus. Env. 27,5 €.

Dans la catégorie Enfant, *Dragomino* remporte la palme (Éditeur Blue Orange), un jeu de Bruno Cathala, Marie Fort and Wilfried Fort.

Dans la catégorie Stratégie, généralement de haut niveau, le lauréat est *Paleo* de Peter Rustemeyer (Éditeur Z-Man). Actuellement en version allemande et anglaise. ●

Note

1. Meeple : pion en forme de personnage.



Llum de la Cie Nyash
©Pierre Exsteen &
Province de Liège

HUY, CET ÉCRIN DE CHOIX POUR LE THÉÂTRE JEUNE PUBLIC

PAR LAURENCE BERTELS

auteure, journaliste à *La Libre Belgique*

Seule salle professionnelle des Rencontres, le Centre culturel de Huy accueille de vraies pépites. L'occasion de faire le point avec la directrice, Justine Dandoy, au lendemain d'une édition dense et enthousiasmante.

Le temps s'évade de la boîte aux lettres... Deux regards humides se croisent dans le noir, encore tout émus par leur véritable coup de foudre... C'était en 2001, au Centre culturel de Huy. Inoubliable *Carte postale* de Félicette Chazerand qui clôturait les Rencontres théâtre jeune public. Vingt ans plus tard, *Llum*, comme la lumière en latin, histoire dansée et chuchotée à l'oreille des petits par la Cie Nyash, emporte les spectateurs. Illumination, éblouissement, fascination et coup de cœur de la presse.

Depuis plus de 35 ans, le Centre culturel de Huy accueille de nombreuses perles, allant de créations de petite taille avec le public assis sur le plateau, jusqu'aux formes plus spectaculaires de grande envergure. Aux côtés des salles de gym ou de fêtes reconverties en salles de spectacles, avec gradins amovibles et

coulisses improvisées, le Centre culturel de Huy, incontournable, est le seul vrai théâtre des Rencontres, avec fauteuils rouges, loges professionnelles et tout le toutim. Un luxe apprécié par les compagnies. Au lendemain de Rencontres denses – et d'autant plus enthousiasmantes que celles de 2020 ont dû être annulées –, nous avons souhaité faire le point avec Justine Dandoy, directrice du Centre culturel de l'arrondissement de Huy depuis 2009.

Le Centre culturel ouvre chaque été ses portes aux Rencontres théâtre jeune public. S'agit-il d'un événement important pour vous ?

Dans le cadre des Rencontres, nous faisons juste office de structure d'accueil mais nous tenons beaucoup à ce qu'elles restent à Huy car au-delà de l'importance du projet pour le secteur, l'événement a sa place dans une petite ville

décentrée de la capitale. Il s'agit aussi d'une activité économique importante pour la région. Pendant une bonne huitaine de jours, ce sont plus de trois cents programmeurs qui mangent, logent et consomment sur place. C'est pourquoi, même si nous n'avons pas eu notre mot à dire lorsque les Rencontres 2020 ont été annulées, nous avons insisté pour que l'événement se déroule à Huy car la ville s'y prête réellement bien de par ses infrastructures et leur proximité. Pour nous, c'était une manière de nous montrer solidaires.

Par ailleurs, il nous est bien sûr précieux d'avoir une concentration de spectacles pour enfants de deux ans à pas d'âge pendant cette période. Mon seul regret est qu'il soit difficile d'amener des groupes d'enfants dans les salles car leur présence, et surtout leurs réactions, sont intéressantes pour les programmeurs et parfois totalement en décalage avec les leurs. ►



Exposition *Aux murmures des branches* à Huy ©

- **Les compagnies sont souvent heureuses de jouer chez vous, dans des conditions professionnelles. Pour elles, le Centre culturel est un bel écrin...**

Je vous reprends à la volée. Un des enjeux du jeune public est d'être tout terrain. Je milite donc pour que la représentation puisse avoir lieu dans n'importe quelle petite salle. Il est très important pour des communes rurales de pouvoir accueillir des spectacles sur leur territoire car elles n'ont aucune mobilité. Il est parfois impossible au public de se rendre chez nous s'il n'est pas mobilisé.

Dans la commune de Verlaine, par exemple, on monte une boîte noire dans la salle de spectacle et cette capa-

cité de mettre en œuvre des représentations dans des petits lieux est un des enjeux importants du jeune public. Il faut bien réaliser qu'il n'y a qu'une dizaine de salles, Liège, Namur, Tournai, Huy ou encore La Louvière qui disposent de grands plateaux comme le nôtre. Nous avons la chance d'avoir hérité d'un théâtre devenu Centre culturel. Cela dit, nous essayons d'accueillir au mieux les compagnies. Notre plateau de 10,5 mètres sur 10, 5 mètres se prête bien à la danse. Notre lieu permet de programmer une grande variété de spectacles.

Avez-vous parfois des coups de cœur ?

J'en ai eu plein. Je me souviens par exemple de *Dune* du Tof Théâtre ou,

plus récemment, de *La Question du devoir* des Zygomars avec le philosophe Gilles Abel. Chaque année, j'ai des coups de cœur comme les autres membres de mon équipe. Ce qui est intéressant, c'est que ce ne sont pas toujours les mêmes.

Comment se déroule votre saison jeune public ?

Nous programmons entre quinze et vingt spectacles tout au long de l'année, auxquels il faut ajouter le festival *Noël au théâtre*, qui se déroule entre le 6 décembre et le 6 janvier. Nous avons en outre une programmation scolaire. Donc en tout, nous arrivons à une cinquantaine de représentations par an. Sur l'arrondissement, il y a aussi le



Exposition *Aux murmures des branches* à Huy

Centre culturel de Wanze qui est très actif et nous travaillons ensemble pour la diffusion, celui d'Amay qui fait en sorte que chaque enfant voie au moins un spectacle par an ou encore celui de Marchin qui organise carrément un festival dans l'Athénée. Nous lui apportons notre soutien technique. Je tiens à souligner ici la belle collaboration des Centres culturels dans la région où la programmation jeune public y a sa place. Tous les centres culturels ont une diffusion adulte et scolaire, il s'agit bien sûr d'un de leurs fondamentaux.

Quels sont vos critères de choix pour un spectacle pour enfants ?

Je suis assez bon public. Il faut qu'il leur parle, qu'ils y trouvent des réponses à

leurs questions mais qu'il y ait aussi une dimension plaisir. Il peut s'agir d'un spectacle familial ou plus existentiel, c'est d'ailleurs souvent dans ce sens que les créations sont travaillées. J'aime aussi leur dimension poétique. On retombe tout de suite en enfance et on sort de notre tentation d'être dans l'analyse, dans le détail. On se laisse porter et c'est bien.

Comment avez-vous travaillé durant le confinement ?

On a continué là où c'était possible. On a maintenu les séances scolaires tant qu'on le pouvait mais nous avons aussi subi beaucoup d'annulations, soit parce que les représentations étaient interdites soit parce que les pouvoirs

organisateurs se montraient frileux. Mais on a maintenu coûte que coûte les animations théâtre dans les écoles, sans pour autant envoyer « au front », dans des classes avec des gamins asymptomatiques, des animateurs de plus de 60 ans. On a beaucoup travaillé les arts plastiques. On a monté une exposition sur les arbres pour les familles. Nous avons également accueilli des projets en résidence, organisé des activités en ligne, des ateliers d'écriture, des apéros pour la langue française... On a essayé de maintenir le lien en vidéo avec les classes. C'était parfois compliqué ! Et nous avons maintenant des ateliers annulés en 2020 qui vont redémarrer. Nous avons fait tout ce qui était autorisé, de brainstorming en brainstorming. ►



Exposition *Aux murmures des branches* à Huy

► **Comment avez-vous vécu cette période ?**

Il est compliqué de donner une réponse globale. Nous avons connu des moments positifs avec une grande mobilisation de l'équipe et d'autres moments d'épuisement suite aux différents Codeco [comités de concertation]. Nous avons parfois eu l'impression de pédaler dans la semoule, d'être en porte-à-faux entre la culture subventionnée et non subventionnée. Le fait de tout recommencer sans cesse nous a souvent épuisés. On en sort un peu à zéro zéro, mais nous sommes fiers d'avoir tenu la barre avec une issue positive et le maintien des projets engagés. Notre saison sera un copier-coller de la précédente avec quelques projets

supplémentaires. On a essayé de pouvoir accueillir tout le monde. Le fait que nous disposions d'une grande salle avec 920 places rassure aussi certaines organisations car nous pouvons respecter les distances sociales.

Vous êtes également très actifs dans le PECA (Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique)...

La Fédération Wallonie-Bruxelles a lancé un appel à projets pour être pivot sur l'arrondissement Huy-Waremme. Cela va renforcer la médiation jeune public et c'est important car ce sont les spectateurs de demain. Nous avons un budget de 100.000 euros qui va nous permettre d'élaborer des projets avec les écoles. C'est un bon début pour

asseoir dès le plus jeune âge la participation à la culture des enfants et des enseignants. L'enjeu principal consiste à repérer les écoles qui n'œuvrent pas dans ce sens pour l'instant, d'accueillir des artistes en classe, etc. Il s'agit d'un beau et véritable défi ! ●

BLANCHE-NEIGE, DEUX REGARDS

PAR MICHEL DEFOURNY
maître-conférencier à l'ULg

Aussi célèbre que *Le Petit Chaperon rouge*, *Blanche-Neige* ne cesse de fasciner enfants et adultes. Sans doute, le film de Walt Disney réalisé en 1937 à partir du récit des frères Grimm publié en 1812 dans le recueil *Kinder- und Hausmärchen* a-t-il largement contribué à sa popularité. On lira aujourd'hui le conte original dans la traduction de Natacha Rimasson-Fertin parue chez José Corti, en 2009. Auparavant, on recommandait celle d'Armel Guerne.

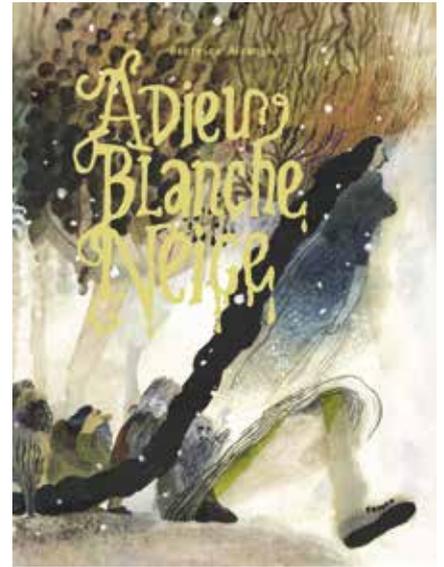
On propose ici deux regards sur ce conte. Beatrice Alemagna révèle une nouvelle facette de son talent. Sa version vient de paraître aux éditions La Partie. La seconde version est plus ancienne : Angela Barrett a mis en images l'histoire racontée par Josephine Poole. Actuellement disponible en poche, cet album a été proposé par Kaléidoscope en 1991.

ADIEU BLANCHE-NEIGE PAR BEATRICE ALEMAGNA

D'emblée, Beatrice Alemagna prévient. Elle adopte un regard « autre » sur *Blanche-Neige*. Dans sa préface, elle écrit : « J'ai eu envie de renverser le point de vue du texte et de créer un discours sur la souffrance, la jalousie, la vengeance. Prendre le parti de la

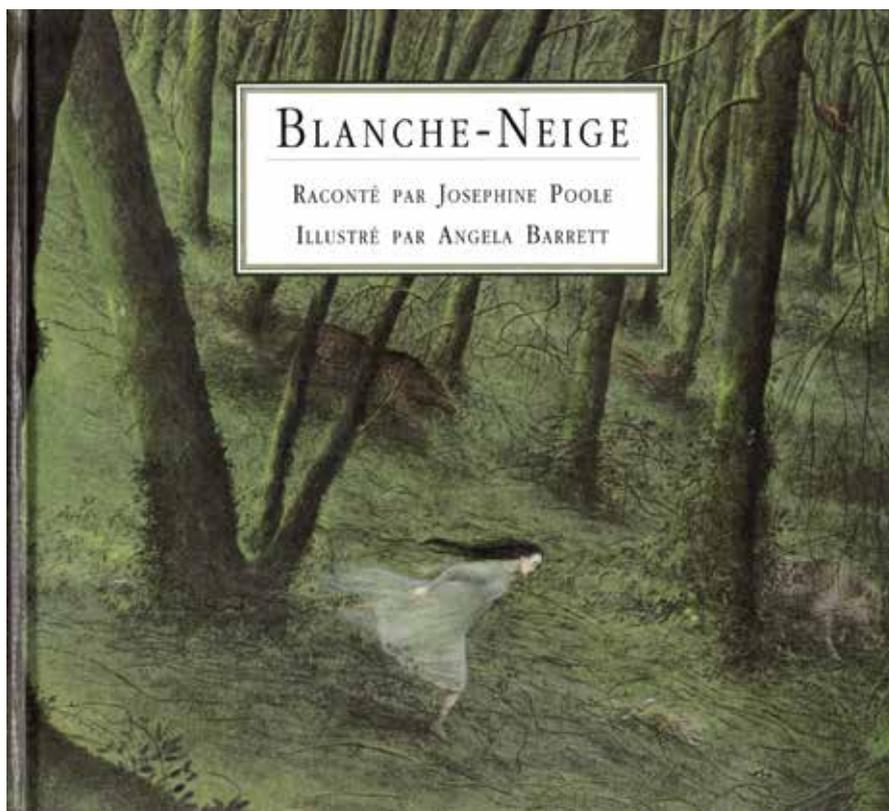
noirceur, comme on pourrait tenter de comprendre la folie. Raconter le brutal, le sombre, l'animal [...]. » Montrer l'insoutenable, révéler les pulsions archaïques, ajouterais-je. L'album ne manquera de déranger nombre de lecteurs... qui oublient que, même si les héros des contes, souvent éprouvés, triomphent généralement de l'adversité, la violence est au cœur de la plupart des récits. Comme l'affirmait Franz Kafka : « Il n'existe que des contes de fées sanglants. Tout conte de fées est issu des profondeurs du sang et de la peur. » Pour vous convaincre, relisez le Conte du Genévrier, Raiponce, Hansel et Gretel, La Barbe bleue...

Au long de l'album, anticipant les images qui se suivent par groupe de quatre, une voix se fait entendre, celle de la marâtre. Celle-ci se fait tantôt conteuse, déroulant le fil de la narration, tantôt elle se déchaîne, en proie à ses pulsions criminelles. Elle vomit sa haine, hurle sa jalousie, avec des accents shakespeariens. Frustrée depuis toujours, cette femme n'avait pas attendu que la beauté de *Blanche-Neige* s'épanouisse pour la jalouser, elle l'avait détestée alors que celle-ci n'était qu'une enfant. La réponse du miroir magique « Vous êtes très belle, mais désormais *Blanche-Neige* vous dépasse par sa beauté. » n'a fait que renforcer sa détermination : « Mourir ou tuer. Désormais, ce sera l'une ou l'autre. » Les différentes étapes du récit des frères Grimm sont respectées dans l'album de Béatrice Alemagna : le désir d'enfant d'une reine qui s'est piquée au doigt ; la naissance de la fillette et la mort simultanée de la maman ; le remariage du roi ; la révélation par le miroir magique de la beauté de *Blanche-Neige* ; l'épisode du chasseur ; la fuite de la jeune fille dans la forêt ; son arrivée dans la maison des nains ; l'étonnement de ceux-ci lorsqu'ils la découvrent endormie ; l'achat du lacet vendu par la marâtre qui serre le corsage de *Blanche-Neige*



au point de l'étouffer ; la nouvelle révélation du miroir magique ; l'épisode de la pomme empoisonnée ; l'adieu à *Blanche-Neige* conservée dans un cercueil de verre puis confiée au jeune prince ; la secousse qui libère la gorge de *Blanche-Neige* ; le mariage avec le prince auquel assiste la belle-mère condamnée à chausser des souliers de fer rougis au feu et à danser jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Alors que nous étions habitués à des images célébrant la beauté rayonnante de l'héroïne, à des nains sympas parfois rigolos, à une maisonnette charmante, nous sommes confrontés ici à des visions cauchemardesques. Premier choc, *Blanche-Neige* n'a rien d'une belle enfant. Sa tignasse noire, touffue, quelquefois emmêlée, l'apparente davantage à une figure sauvage d'allure grunge qu'à une princesse de conte de fées. Que dire des nains, créatures disgracieuses, hirsutes, inquiétantes. Et ne parlons pas de l'épouvantable belle-mère à la coiffure « pouf ». On se rappelle qu'à l'époque où elle était à la mode, celle-ci à force d'être portée dégageait une odeur de beurre rance. Terribles sont les scènes de violence. Que le chasseur menace *Blanche-Neige* de son coutelas ou qu'il arrache féroce-ment le foie et les poumons du jeune sanglier. On frémit devant l'acharnement de la vieille colporteuse à étouffer sa victime dont on perçoit les spasmes de la suffocation. Particulièrement ►



- éprouvantes les doubles pages segmentées en cases qui montrent la rage avec laquelle la marâtre dévore le foie et les poumons sanguinolents du jeune sanglier, en croyant qu'elle avale de la chair humaine. Autre double page, segmentée en cases, tout aussi poignante, la danse de mort qui clôt le récit. Enfin, l'écoeuement est porté à son comble lorsque les invités de la noce font cercle autour des restes calcinés de la rivale de Blanche-Neige. On en oublie que débute une histoire d'amour... celle de Blanche-Neige et de son Prince.
- Sur le plan artistique, on a compris qu'au déchaînement verbal et à ses excès correspondent des tableaux « bruts » qui mixent peinture à l'huile, encre, pastel et collages. Et moi-même, à propos de cet album, de me souvenir des propos de Michel de Ghelderode, dans *L'École des bouffons* : « Le secret de notre art, de tout art qui veut durer, c'est la cru-au-té. » Et Ghelderode de préciser sa pensée dans *Les Entretiens d'Ostende* : « Cruauté veut dire réalité, peinture exacte, sans mensonge. » La relecture de Blanche-Neige par Beatrice Alemagna, en nous faisant frissonner, donne à réfléchir.

**BLANCHE-NEIGE
PAR JOSÉPHINE POOLE
ET ANGELA BARRETT**

Si quelques pages s'écartent du récit des frères Grimm en racontant l'enfance de Blanche-Neige, entre une gouvernante affectueuse et un vieux professeur de musique... Si des détails ajoutés visent à renforcer la vraisemblance et la cohérence de l'ensemble : une bourse d'or afin de pousser le chasseur au meurtre, des soldats envoyés par le roi à la recherche de sa fille après sa disparition, des nains qui deviennent conseillers du prince pour une bonne gouvernance... Josephine Poole reste fidèle à la version de 1812. Elle a conservé l'épisode du peigne empoisonné souvent omis dans les différentes adaptations, notamment celle de Beatrice Alemagna, mais elle n'a pu se résoudre à la vengeance finale. La mort n'est pas imposée comme châtiment à la marâtre. Celle-ci meurt de son propre poison... le parfum d'une rose.

Par-delà le texte, la mise en scène fascine dans cet album. On croirait assister à une représentation à l'opéra. Décors grandioses, lorsque le paysage

s'ouvre sur la vaste plaine enneigée, une vue plongeante depuis la fenêtre du château. Ou lorsque, dans la forêt ténébreuse, Blanche Neige supplie le chasseur de l'épargner. Ou encore lorsqu'elle s'enfuit accompagnée dans sa course par les bêtes sauvages. Par contre, l'espace se resserre dès qu'on pénètre dans la chaumière des nains. Le côté mystérieux de celle-ci, déjà perçu à l'extérieur, est renforcé par l'agencement intérieur, les lits noirs à montants, les hauts dossiers des chaises, noires également, qui se détachent sur le rose et le mauve qui colorent les murs. Y aurait-il référence à Charles Rennie Mackintosh ? Pour rendre la beauté de Blanche-Neige, Angela Barrett s'est inspirée des tableaux pré-raphaélites qui proposaient une image féminine idéalisée. À la vue du visage de la jeune femme, on pense aux tableaux de John William Waterhouse. Lorsqu'elle est gisante, on pense à l'*Ophelia* de John Everett Millais. Les nains quant à eux s'imposent par la gravité de leurs traits et l'austérité de leur tenue. Enfin, à la beauté lumineuse de la mère de Blanche-Neige s'opposent la dureté et l'affectation de la belle-mère, au regard méchant. Josephine Poole et Angela Barrett offrent une vision romantique du conte qui atténue sa violence et célèbre la « beauté sans pareille » d'une jeune fille dont les lèvres étaient vermeilles comme le sang, la peau blanche comme la neige et les cheveux noirs comme l'ébène. ●

- **Beatrice ALEMAGNA**, *Adieu Blanche Neige*, La Partie, coll. « Albums », 2021, 49 pages, 25 €.
- **Josephine POOLE**, **Angela BARRETT**, *Blanche-Neige*, L'école des loisirs, coll. « Les Lutins », 2013, 39 pages, 5 €.

QUAND L'ÉCRITURE IGNORE LES CATÉGORIES

PAR MAGGY RAYET

Il arrive que des auteurs catalogués « jeunesse » écrivent pour les « grands ». Qu'à l'inverse des écrivains célèbres en « vieillesse » peaufinent un roman pour les ados. Et que des éditeurs en littérature générale publient des titres qui ne sont pas accessibles qu'aux adultes.

SUSIE MORGENSTERN POUR LES « GRANDS »

Au début de cet été paraissait chez l'Iconoclaste *Mes 18 exils*, signé Susie Morgenstern. En couverture, le célèbre sourire de l'auteure et ses non moins célèbres lunettes rouges, croqués par Serge Bloch. « D'exil en exil ma vie se déroule. » La phrase figure en préambule de ce roman autobiographique où le sens du terme exil s'élargit jusqu'à « franchir une étape », « vivre une perte », « être à l'écart » ou encore « se sentir différente des autres ». Le plus difficile : « être exilée de ma langue », lorsque qu'il lui faudra quitter l'Amérique pour suivre en France un mari mathématicien. Même si dans ces pages il est très peu question de littérature, on devine que c'est l'écriture qui a aidé Susie à tout supporter. Elle avoue : « Je crois que vraiment je vis pour écrire. » *Mes 18 exils*, cela va sans dire, n'est pas un livre pour les enfants. Ce n'est pas le premier que signe cette grande dame de la littérature Jeunesse. Mais il lui a valu l'intérêt appuyé de l'ensemble de la presse. Ce qui lui fait constater, mi-figue mi-raisin : « J'ai écrit cent cinquante romans Jeunesse. Il fallait que je ponde un livre pour les vieux pour être remarquée. »

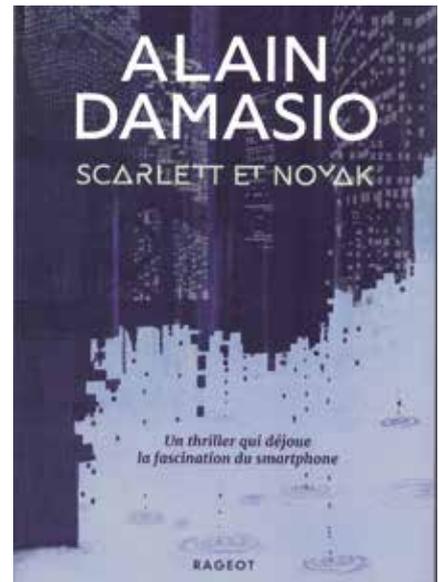
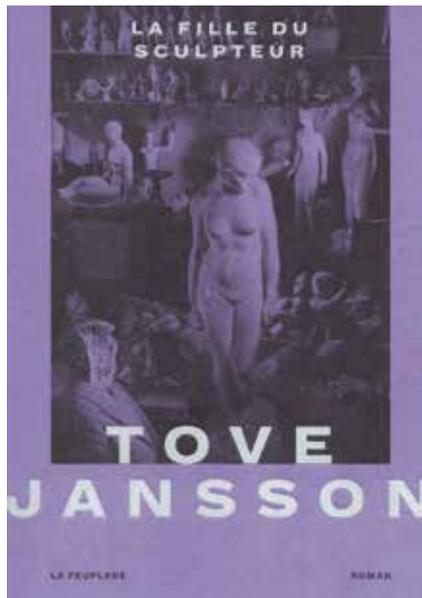
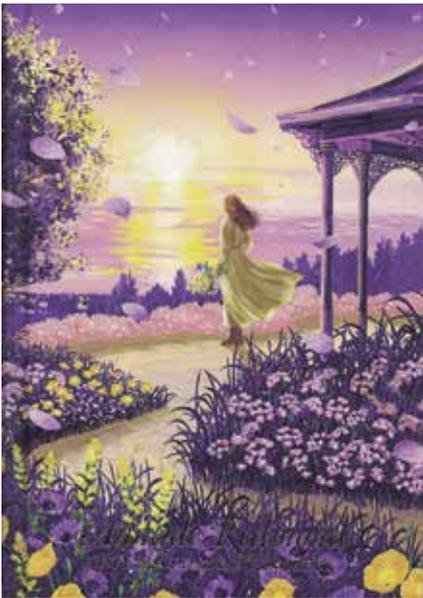
IL N'Y A PAS QUE LES MOUMINES

Un certain nombre de lecteurs qui ont découvert Tove Jansson dans leur jeunesse ou qui l'ont fait connaître à leurs enfants ont dû être pour le moins étonnés de découvrir chez leur libraire un livre « pour les grands » de cette écrivaine finlandaise. Car si Tove Jansson est célèbre à travers le monde, c'est grâce au troll Moumine dont elle écrivit les aventures dans sa langue maternelle, le suédois. Ce petit personnage attachant, sorte d'hippopotame miniature sur deux pattes, fit son apparition en 1945. Une première traduction française fut publiée en 1968 dans la précieuse Bibliothèque internationale de Nathan. Le succès des *Moumines* fut à ce point énorme dans le monde entier qu'il a souvent occulté les autres facettes du talent de l'artiste : elle était peintre, illustratrice de bande dessinée et auteure d'une centaine de nouvelles et de romans en littérature générale. L'un de ceux-ci, *La fille du sculpteur* vient d'être publié par La Peuplade, une maison québécoise. Première parution intégrale en français, grâce à Catherine Renaud, traductrice en langues scandinaves¹. C'est le récit d'une enfance qui s'inspire de celle de l'auteure : comme

son héroïne, Tove Jansson avait une mère illustratrice et un père sculpteur. (La couverture du livre reproduit une photo de l'atelier de ce dernier, captée par Per Olov le frère de Tove.) Le roman est construit comme un kaléidoscope de souvenirs adoptant chacun la forme d'une courte nouvelle. Les lecteurs des *Moumines* ne s'y sentiront pas dépaysés car il y règne la même atmosphère de mystère, d'onirisme et de tranquillité. « On peut fermer son esprit aux choses, si une chose est suffisamment importante », dit la jeune héroïne « Cela fonctionne très bien. On se ratatine, on ferme les yeux et on répète un grand mot encore et encore jusqu'à ce qu'on soit en sécurité. »

DES ROMANS PAS DESTINÉS QU'AUX ADULTES

Cette chronique a déjà attiré l'attention sur deux livres publiés par Monsieur Toussaint Louverture : *Et c'est comme ça qu'on a décidé de tuer mon oncle* de la romancière canadienne Rohan O'Grady et *Watership Down* du Britannique Richard Adams². La maison d'édition n'a pas créé de secteur Jeunesse mais il lui arrive en effet de publier des romans « qui ne sont pas destinés qu'aux adultes ». C'est ainsi qu'elle a entrepris de faire revivre, dans de nouvelles traductions – et des couvertures de la Japonaise Kusano Midori –, la série *Anne* de l'auteure canadienne Lucy Maud Montgomery. Ses trois premiers tomes viennent d'être rassemblés dans un coffret. La suite, cinq tomes de plus, devrait suivre à raison de deux ou trois par année. On peut évidemment monter dans le train en marche et se plonger d'emblée dans le troisième volume – *Anne de Redmond* – qui est sorti cet été. On y découvrirait une fascinante jeune fille de 18 ans dans le Canada des premières années du vingtième siècle. Mais ce serait dommage de manquer le début, de ne pas faire la connaissance d'une petite Anne, orpheline de onze ans, attendant ses futurs parents adoptifs sur le quai de la gare... alors que ceux-ci espèrent recevoir un jeune garçon qui



- aiderait aux travaux des champs ! Des yeux verts, des taches de rousseur, des cheveux roux, une petite fille curieuse, énergique et dotée d'un solide sens de l'humour. « Mon péché mignon, c'est d'avoir trop d'imagination et d'en oublier ce que je dois faire. » Comme sa créatrice, Anne adore lire et écrire. Ce qui à l'époque n'était pas bien vu : « Lire des histoires, c'est déjà une mauvaise chose, s'entend-elle dire, mais en écrire c'est pire. »

Esperluète est une maison d'édition publiant dans quasi toutes ses collections – qu'elles soient « littéraires » ou « imagées » – des livres « qui ne sont pas destinés qu'aux adultes ». C'est ainsi qu'au printemps dernier Thomas Lavachery a fait son entrée dans la collection « En toutes lettres » avec un roman illustré intitulé *Le Cercle*. Au même moment, à L'école des loisirs, paraissait sous sa signature *Lily sous la mer*, album illustré, un *Mouche* de la série des *Tor* ainsi qu'en Médium, *Un zoo à soi*, un récit autobiographique³. Sans compter la plaquette, *Thomas Lavachery* : romancier au long cours, signée Sylvie Dodeller. *Le cercle* ouvre de nouvelles pistes : alors que dans son œuvre pour adolescents, l'auteur multiplie personnages et rebondissements dans un rythme endiablé, nous sommes entraînés ici dans une sorte de huis clos où tout est silence, mystère et rêverie et où – comme le suggère la quatrième de couverture – « l'acuité du regard transforme l'ordinaire en

merveilleux ». Ce qui est réjouissant, c'est que ce court roman – dont l'auteur signe texte et dessins – est à la fois remarqué en Jeunesse – *La revue des livres pour enfants* le recommande à partir de 12 ans – et apprécié en littérature générale.

UN THRILLER D'AVERTISSEMENT PAS QUE POUR LES ADOS

Au printemps dernier, l'apparition d'un texte signé Alain Damasio dans le catalogue de Rageot a provoqué un certain frémissement. Comment l'auteur de *La Horde du Contrevent* avait-il trouvé place chez un éditeur de romans Jeunesse ? Ses anticipations politiques imprégnées de science-fiction et de fantastique sont en effet des textes exigeants qui ne se laissent pas facilement apprivoiser. Opération pourtant réussie pour *Scarlett et Novak*. Un texte court d'une écriture ciselée mais parfaitement limpide qui nous fait légèrement progresser dans le temps : Google et Apple ont fusionné, la connexion osseuse a rendu les écouteurs inutiles, les portables – des brightphones – abritent à présent une IA, une intelligence artificielle. Après une course effrénée, Novak se fait voler le sien de brightphone. Sans son IA, sa précieuse Scarlett, il se rend compte qu'il n'existe plus. Le texte, qui date de 2014, est agrémenté d'une postface « Une vie passée à caresser une vitre », adressée à un lecteur pas néces-

sairement ado. « T'as tous les sons du monde dans ton casque/ mais t'entends pas ta fille quand elle te dit "papa". » En plus d'être percutant, *Scarlett et Novak* est un bel objet (n'oublions pas que Damasio est aussi typoète). La couverture de Liliwood et la maquette intérieure signée Chloé Lozano sont à la hauteur du contenu. Ce roman, présenté comme « un thriller qui déjoue la fascination du smartphone », peut être vu aussi, quel que soit son âge, comme une porte d'accès vers l'univers et l'écriture de l'auteur. ●

- › **Alain DAMASIO**, *Scarlett et Novak*, Rageot, 2021, 64 pages, 4,90 €.
- › **Tove JANSSON**, *La fille du sculpteur*, trad. du suédois par Catherine Renaud, La Peuplade, 2021, 176 pages, 18 €.
- › **Thomas LAVACHERY**, *Le Cercle*, Esperluète, coll. « En toutes lettres », 2021, 64 pages, 14,50 €.
- › **Lucy Maud MONTGOMERY**, *Anne de Redmond*, trad. de l'anglais (Canada) par Laure-Lyn Boisseau-Axmann, Monsieur Toussaint Louverture, coll. « Monsieur Toussaint Laventure », 2021, 344 pages, 16,50 €.
- › **Susie MORGENSTERN**, *Mes 18 exils*, L'Iconoclaste, 2021, 224 pages, 19,00 €.

Notes

1. Et par ailleurs auteure d'une thèse sur le double lectorat dans l'œuvre de Claude Ponti.
2. *Lectures.Cultures*, n° 2, 2017 et n° 17, 2020.
3. Édition revue de *Itatinémaux* paru chez Aden en 2014.

PIERRE CORAN

ET LES ANIMAUX RÊVEURS

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre



Pierre Coran ©

C'est d'Ostende, station balnéaire, que Pierre Coran (nom de plume d'Eugène Delaisse) fait la promotion de son dernier né car son fils Carl, poète national belge 2020-2021, y réside désormais. Son dernier album *Les animaux rêvent aussi*, à la présentation très réussie, bénéficie d'un grand format et d'illustrations très modernes d'Iris Fossier¹. Il marque surtout le retour de l'auteur chez Casterman.

Lauréat du prix de la Communauté française pour le rayonnement de la littérature de jeunesse en 2007, ce grand poète de quatre-vingt-sept printemps consigne encore une pensée chaque jour – son carnet n'en totalise pas moins de trois cents. Et reste très actif, multipliant créations et publications dont on ne compte plus le nombre, tant sa bibliographie est impressionnante, comptabilisant plus de cent cinquante titres à ce jour.

GENÈSE DE CET ABÉCÉDAIRE

C'est Anne-Sophie Congar de Casterman qui m'a proposé de réaliser ce livre. Comme j'adore les animaux, j'ai d'emblée accepté. Ce retour chez Casterman me touche beaucoup car, en 1980, c'est cet éditeur qui m'a donné ma chance. S'en est suivie la collaboration avec les éditrices Clotilde Guislain et Monique Dejaifve. Je me souviens de la parution du *Roman de Renart* (en vers)². Puis Casterman a été racheté et mes œuvres publiées chez d'autres éditeurs.

Né dans le petit village de Saint Denis-en-Brocqueroie, dans la banlieue de Mons, j'ai passé ma jeunesse dans une campagne au contact des animaux. J'ai ainsi pu assister à un envol d'éphé-

mères, chose rare. Les animaux me sont toujours aussi proches. Vivant à Erbisœul depuis cinquante-trois ans, je côtoie écureuils, biches, faons.

Dans ce nouvel album, je raconte les rêves de l'auteur que je suis à travers des animaux. Faut-il rappeler que j'ai écrit cinquante fables chez Grasset et cent cinq fables à Boston aux États-Unis, traduites par Norman Shapiro, traducteur officiel de Jean de La Fontaine aux États-Unis. Mon recueil *Amuserimes*³ (septante et un courts poèmes qui jonglent de façon enjouée avec les mots et les sons) a aussi été traduit à Boston. L'instituteur, dans la mouvance de la pédagogie Freinet, que j'ai été se souvient qu'apprendre l'alphabet en s'amusant est reconnu pédagogiquement. Chaque lettre se trouve dans un contexte. Ainsi le N, représenté par le nasique, dont je raconte qu'il est le singe le plus laid. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Pour moi, c'est clair et net, je l'ai lu sur Internet.

Les rêves des animaux se marient aux miens. Comme La Fontaine et ses fables. À la différence que celles-ci avaient parfois des morales contradictoires : "La raison du plus fort est toujours la meilleure", "On a souvent besoin d'un plus petit que soi".

Personnellement, je joue sur des caractères bien précis et avec les mots. J'essaie aussi d'avoir une chute : comme

le rhinocéros qui est sourd ou le lama et le lamantin qui chantent faux.

Mon amour pour la langue française est couplé à l'observation de ce qui m'entoure. Un jour, une libellule est entrée dans la maison. Je l'ai relâchée et peu de temps après, elle est venue se poser sur mon épaule. En fait, je peux rêver qu'elle voulait me dire merci de lui avoir sauvé la vie.

Une araignée se trouvait à la maison sur mon bureau. Elle s'est retrouvée dans la farde empruntée par ma femme Irène qui préparait la visite de la maison de Van Gogh en compagnie de ses élèves du Conservatoire de Mons. J'imagine cet arachnide dans la célèbre demeure de Cuesmes⁴...

Les anecdotes que le lecteur découvre s'imprègnent de mon vécu. Je suis constamment entouré d'animaux. Les biches viennent du bois par la prairie du voisin. Cinq écureuils qui viennent de naître dansaient récemment autour de la mangeoire où j'offre des graines de soleil aux oiseaux : mésanges, merles, pies et parfois même à l'un ou l'autre ailé du grand parc animalier Pairi Daiza⁵ tout proche, venu me rendre une petite visite. J'ai la chance d'habiter à l'orée du bois d'Erbisœul, non loin du pavillon de chasse du Prince de Ligne. "J'avance dans l'hiver à force de printemps", un alexandrin de ce poète du dix-huitième siècle, est ma devise. ▶

▶ SES LIVRES-FÉTICHES

Dans un même temps, le roman *Les aventures des Pièces-à-Trou*⁶ vient d'être réédité chez Mijade, collection "Zone J", dans une version réécrite qui connaît le succès. L'histoire commence en 1940 avec Simon, neuf ans, vivant dans un petit village du Hainaut belge, Saint-Denis-en-Brocqueroie. Ce gamin est ravi car il vient de réussir les épreuves pour être admis dans la bande des grands du village, les "Pièces-à-Trou". Quelques jours plus tard, la guerre éclate et, très vite, les soldats allemands sont là...

Ce récit est largement autobiographique. Il s'agit de mon livre-fétiche avec *Jaffabules*⁷, qui a reçu, en 1989, à Paris, le Grand Prix de Poésie pour la Jeunesse⁸ la première fois que celui-ci fut décerné. Ce titre, disponible en livre de poche, est devenu un classique et en est à sa sixième édition⁹.

UNE EXPOSITION

En 2009, j'ai fêté un double anniversaire : mes septante-cinq ans et un demi-siècle de créations littéraires. À l'occasion du cinquantième anniversaire de la première parution, j'ai eu droit à une exposition rétrospective au Centre de Littérature de Jeunesse de Bruxelles, une exposition interactive sur mon parcours avec des documents personnels, des livres, des photos, des objets... et j'ai aussi été nommé pour le prix Hans Christian Andersen 2009 (le prix Nobel de littérature de jeunesse).

L'ÉCOLE ET PIERRE : TOUT UN PROGRAMME...

Ma mère, très tôt veuve, était ravie quand je suis devenu instituteur en 1954. J'ai enseigné durant vingt ans avant de diriger l'École d'application de l'École normale de l'État à Mons (1974-1978). En 1978, j'ai été nommé professeur d'histoire de la littérature et j'ai rejoint mon épouse au Conservatoire royal de Mons, où Irène enseignait la phonétique.

Depuis des années, dans les écoles, la poésie a connu un véritable bond en avant. Le rayonnement de la littérature de jeunesse n'y est pas étranger. À la lecture de certains programmes scolaires actuels qui se disent novateurs, je constate que ma classe, à l'époque, les expérimentait déjà.

Côté animations, vu mon âge, je les réserve en priorité aux deux écoles qui portent mon nom¹⁰. Au niveau de la création, mon cerveau n'éprouve aucun problème pour continuer à créer avec plaisir.

DES PROJETS ?

Oh que oui ! Je prépare un livre de poésie en collaboration, pour la première fois, avec mon fils Carl Norac pour l'éditeur français Rue du Monde. Chez Didier Jeunesse est prévue la parution à l'automne d'un nouveau recueil de poèmes et, fin 2022, d'un livre-disque *La Belle au bois dormant*.

Ma recette pour réussir ? Il ne faut pas être pressé, il faut durer. Quand un livre reçoit subsides ou aides, cela doit être au mérite. J'ai toujours voulu rester indépendant. Voilà peut-être le secret d'une si importante longévité éditoriale... » ●

INFOS :

pierre.coran@skynet.be

Notes

1. *Les animaux rêvent aussi. Un abécédaire en poèmes*, texte Pierre Coran, illustrations Iris Fossier, Casterman, 2021, 64 pages, 16,90 €.
2. *Le roman de Renart*, mise en vers de Pierre Coran, images de Gabriel Lefebvre, Casterman, 1996, 155 pages. Réédité en 2004, adapté par Pierre Coran, illustré par Pascal Lemaître, Casterman, coll. « Épopée », 113 pages, 6,50 €. Édition reconnue et conseillée à Paris par l'Éducation nationale.
3. Pierre Coran, *Amuserimes*, illustrations de Thomas Baas, Le livre de poche jeunesse, 2015, 94 pages, 4,95 €.
4. <https://www.maisonvangogh.mons.be>
5. <https://www.pairidaiza.eu/fr/mondes/cambron-labbaye>
6. En 1998, sortie du court métrage *Les Pièces-à-Trou* de Pierrot De Heusch avec Michel Galabru et Daniel Prévost. Film d'une durée de 10 min. à visionner sur Internet en tapant le nom du réalisateur.
7. Édition du manuscrit primé en 1990 chez Hachette, coll. « Le Livre de poche ».
8. Créé à Paris par le ministère de la Jeunesse et la Maison de la Poésie ; le jury étant présidé par Claude Roy.
9. 1990, 1995, 1997, 1999, 2010, 2015.
10. Depuis 2003, une section primaire de l'Athénée royal Marguerite Bervoets à Mons s'appelle : « École Pierre Coran ». En 2015, ce fut l'inauguration de l'École Pierre Coran, la nouvelle école d'Erbsœul (Jurbise) où vit le poète. Et, depuis 1999, une bibliothèque porte aussi son nom, celle de Fontaine-l'Évêque (section Jeunesse).

DE NOMBREUX PRIX REÇUS :

- ▶ Prix Jean de La Fontaine 1979, à Château-Thierry, pour un choix de fables, jury présidé par Armand Lanoux.
- ▶ Prix de Poésie pour la Jeunesse 1989, à Paris, pour *Jaffabules* (Hachette, coll. « Le Livre de poche », 1990, avec illustrations de Gabriel Lefebvre), jury présidé par Claude Roy.
- ▶ Lauréat, en Flandre, du prix Kinder- en Jeugdjury 2000.
- ▶ Prix du ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour le rayonnement de la Littérature de Jeunesse (2007).
- ▶ Nommé au prix mondial Hans Christian Andersen 2000, 2006, 2010, décerné par l'IBBY (International Board on Books for Young People).
- ▶ Personnalité Richelieu Belgique-Luxembourg, 2014-2015.



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 25



03 ÉDITORIAL

03 Un dossier sur l'écologie qui porte la solidarité
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Congrès IFLA 2021 : découvrir, discuter, provoquer, résoudre
par Jean-Philippe Accart
09 Congrès IFLA 2021 : « Travaillons ensemble pour un meilleur avenir »
par Cynthia Empain

12 ICI ET AILLEURS

12 Au centre culturel d'Amay, fais ce qu'il te plaît
par Liliane Fanello



17 DOSSIER

17 Nature & Culture : les deux ensemble

57 MÉTIER

57 Le PECA et les Jeunesses musicales de la Province de Luxembourg
par Aurélie Puissant

65 LECTURE

SOCIÉTÉ

65 Militants, activistes, agitateurs : les nouveaux agents des possibles
par Bernard Lobet

68 La jeunesse : intime autant qu'universelle
par Thomas Casavecchia

72 Collections patrimoniales : du singulier, de l'inattendu, du bizarre
par Catherine Renson

76 Arts plastiques : le vrai, le vivant, le beau
par Nathalie Trouveroy

BANDE DESSINÉE

79 Le cœur des femmes
par Marianne Puttemans



81 JEU

81 Jouons avec les mots
par Pascal Deru

84 JEUNESSE

ACTION

84 Huy, cet écrin de choix pour le théâtre jeune public
par Laurence Bertels

ENFANT

89 Blanche-Neige, deux regards
par Michel Defourny

ADO

91 Quand l'écriture ignore les catégories
par Maggy Rayet

PORTRAIT

93 Pierre Coran et les animaux rêveurs
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles